

Les grands frères : identité et fonctionnalité d'une médiation

Pascal Duret, Muriel Augustini, Sylvie Gras

▶ **To cite this version:**

Pascal Duret, Muriel Augustini, Sylvie Gras. Les grands frères : identité et fonctionnalité d'une médiation. [Rapport de recherche] Institut National du Sport et de l'Education Physique (INSEP). 1995. hal-01971854

HAL Id: hal-01971854
https://insep.hal.science//hal-01971854

Submitted on 7 Jan 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Institut National du Sport et de l'Education Physique

LABORATOIRE DE SOCIOLOGIE

LES GRANDS FRERES

identité et fonctionnalité d'une médiation

Pascal DURET

avec la participation de :
Muriel AUGUSTINI et Sylvie GRAS

- DIRECTION DE L'EVALUATION ET DE LA PROSPECTIVE-
- MISSION INTERMINISTÉRIELLE RECHERCHE EXPÉRIMENTAITON -
Convention 93232
Appel d'offre : "L'éducation des enfants et des adolescents, un enjeu pour les familles, les institutions éducatives et les réseaux sociaux ".

RAPPORT FINAL

SH
C11
–
INS

- juin 1995 -

Sommaire

INTRODUCTION p.5

Chapitre I

LES "GRANDS FRÈRES", UN GROUPE HOMOGÈNE ?

1. Grand frère dans sa famille et "grand frère" dans la cité p.19

2. La force p.20

3. De la famille nombreuse comme handicap à la grande fratrie comme force p.23

4. Défaillances familiales p.27

5. Le rang dans la fratrie et l'âge p.29

6. Des fratries de "grands frères" p.31

Chapitre II

LES "GRANDS FRÈRES" ET LE SENS DE LA FAMILLE

1. Le constat d'une déchéance p.34

2. Les relations entre frères et soeurs p.43
   - 2.1. "Grands frères" et petites soeurs p.43
   - 2.2. Autonomie et influence des "grandes soeurs" p.48
   - 2.3. Les stratégies de contournement opposées à l'autorité des "grands frères".....p.51

3. Des familles refuges p.59

4. L'Islam des "grands frères", l'Islam des "grandes soeurs" : convergences et différences p.61

Chapitre III

LES "BADS GRANDS FRÈRES" : PÔLE SOMBRE DE LA FRATERNITÉ

1. Les "bads", un contre-modèle p.70

2. Les "bads" et les dealers p.72

3. Les "bads" et la détention p.79

4. Les "grands frères" ennemis p.80

Chapitre IV

LES "GRANDS FRÈRES", DES COPAINS ? DES AMIS ? DES SECONDS PÈRES ?

1. Styles éducatifs et modes d'influence p.85
1.1. Ni tout à fait père... ..... p.85
1.2. Ni un "prof" p.91

3. Un copain, un ami, un leader ? p.94
3.1. Copinage et amitié chez les jeunes p.94
3.2. Pour les petits, le "grand frère" est un ami... ..... p.104
3.3. Pour les "grands frères", les petits ne sont pas des amis p.107

Chapitre V

LES "GRANDS FRÈRES" COMME MÉDIATEURS

1. Spécificités de la médiation scolaire p.112

2. Croire à l'école ou ne pas y croire p.121

3. Spécificités de la médiation de politique locale p.124
3.1. Médiation et prise de parole publique p.124
3.2. La médiation d'urgence p.130

Chapitre VI

LES "GRANDS FRÈRES" ET LES DIFFÉRENTS TYPES D'AIDES

1. Aider les autres p.137
1.1. Les conseils p.137
1.2. L'apprentissage des convenances : entre le conseil individuel et la recherche d'une ambiance collective p.139
1.3. L'assistance à l'embauche : entre conseils et aide matérielle p.140
1.4. Contribution à l'ambiance du quartier p.141

2. Les aides matérielles p.143

3. S'en sortir soi p.145
3.1. Professionnaliser l'aide portée p.145
3.2. S'insérer à quel prix ? p.150

Chapitre VII

"GRANDS FRÈRES" ET SOCIABILITÉS SPORTIVES

1. Le rôle des pratiques sportives p.153
1.1. Jouer en club et/ou jouer dans la rue ? p.153
1.2. Le sport des "grands frères" dans les processus individuels d'insertion p.159

2. Des mondes dans un monde : boxes, street-ball et football p.164
2.1. Le street-ball et la boxe : la parole et le silence p.164
2.2. Les individus et la famille p.168
2.3. Des champions tout proches, des héros lointains p.171
2.4. Le football et le basket-ball : des modes différenciés d'accès au terrain p.172

CONCLUSION p.175

BIBLIOGRAPHIE p.178

ANNEXES p.189

INTRODUCTION

Le souci de prévention entraîné par les flambées de violence dans les cités a, en une dizaine d'années, fait des "grands frères" des visages médiatiques familiers. Tels que la presse les montre, nul autre qu'eux ne semble mieux à même de relever le défi constitué par l'éducation des jeunes dits "en difficulté". Les médias ne se lassent pas, en effet, de les décrire souverains et triomphants, prêts à imposer leur règne sur les quartiers les plus mal famés en montrant le chemin aux égarés. Ces récits, à force d'être racontés, trouvent toujours à s'augmenter de quelques épisodes inédits au point de devenir de véritables épopées : celles des héros des banlieues. Si leurs "exploits" trouvent dans les cités une formidable caisse de résonance, leur réputation dépasse largement ce cercle étroit pour resplendir jusqu'aux plus hauts responsables de l'État[1]. Chaque chapitre épars de cette insolite saga, mettant en branle tous les mythes familiaux d'un monde sans père, les pare de nouvelles vertus. Agissant avec désintéressement[2] même s'ils attirent la gratitude du milieu politique, sportifs souvent de haut niveau, quels personnages suggéreraient mieux qu'eux l'honneur et la paix retrouvés des banlieues ? Par delà cette multiplicité d'images et de commentaires qui font des "grands frères" une construction du second degré, deux questions se posent :

---

[1] F. Mitterand, par exemple, inaugure "La nuit des trophées" à l'Institut du Monde Arabe en honorant dix "grands-frères" de l'association de Khalid el Quandili. En mai 1995, Eric Raoult participe au débat télévisé hebdomadaire de M. Field retransmis par Canal Plus avec à ses côtés des responsables du réseau "Droit de cité".

[2] C'est ainsi qu'ils sont présentés dans la presse des communes : "Les six frères kabiles surdoués de foot de Noisy-le-Sec ont refusé des transferts en or pour montrer la banlieue sous un autre jour. Une banlieue différente apparaît, une banlieue qui se bat, qui vit, qui construit son avenir, la banlieue des "grands frères"." (Lettre du S.I.J. 1993, n°1.). "Andogui, ange aulnaysien originaire du Congo, n'arrête pas de se défoncer gratuitement pour son quartier" (La gazette des Communes, 6 juillet 1992). Cette optimiste eschatologie nous propulse dans un monde trop parfait et offre paradoxalement un espoir des plus fragiles puisqu'elle oblige à voir le salut des cités déposé entre les mains d'un seul personnage.

- Derrière ces clichés radieux et rassurants, tableau peint de la seule teinte de l'optimisme, qui sont les "grands frères" ?

- Peut-on croire, dans les promesses prodiguées par ces apôtres, à la remise en cause des fatalités sociales comme de la condamnation de déterminismes longtemps supposés irréversibles ?

Toutes réponses à ces questions entraînent un choix entre le scepticisme à l'encontre de personnages dénoncés comme un simple masquage des effets de domination sociale et la conviction et la confiance dans l'efficacité profonde de leurs actions[3]. Ainsi, lorsqu'ils décident de partir à leur recherche, les sociologues prennent deux risques. D'abord celui de n'en point trouver. Ensuite, celui de trouver d'autres personnes que celles présentées dans les médias et de s'orienter alors vers une sociologie du dévoilement critique envers la presse manipulatrice et les "grands frères" faux sauveurs, m'as-tu-vu des cités, juste là pour donner le change. Pour écarter cette menace sans retomber dans un optimisme béat, il faut partir à leur rencontre sans a priori, pour se demander de quoi ils sont capables. Poser ainsi les questions de l'identité et de la fonctionnalité des "grands frères" suppose d'accepter un tableau aux couleurs plus nuancées, avec ses zones d'ombre.

1. Une expression qui ne date pas d'aujourd'hui pour de nouvelles questions sociales

L'ambivalence de l'expression "grand frère", assemblage terminologique composite de trois valeurs, la fraternité égalitariste républicaine, la fraternité religieuse, le tutorat hiérarchisant, est aussi à questionner. Le "grand frère" naît de

[3] Ce partage d'opinions se repère dans les débats sociologiques actuels et notamment dans les positions respectives de P. Bourdieu dans *La misère du monde*, Paris, Seuil, 1993 et de J. Donzelot dans Face à l'exclusion, le modèle français, *Revue Esprit-société*, 1991.

la réunion de plusieurs destins (celui du "grand" et celui du "frère") dans une seule et même personne. Certes, l'expression en soi n'est pas nouvelle. A première vue, elle semble ranimer des figures évanouies, celles des tuteurs de l'école mutuelle, celles des aînés dans les colonies pénitentiaires ou encore celles des chefs de patrouilles scouts. Ainsi, lorsque les responsables de la société pour l'instruction élémentaire promeuvent dès 1820 l'enseignement mutuel comme contre-feu à la propagation des écoles congrégationistes, il leur faut, pour tenir le pari d'éduquer le plus grand nombre de jeunes urbains, modifier leurs méthodes et trouver des relais capables de démultiplier l'enseignement du maître. L'instituteur ne pouvant continuer à se disperser en passant dans le groupe d'enfants pour prodiguer un enseignement individualisé à chacun d'eux est tenu d'adopter un enseignement reposant sur le tutorat. Cela lui permet de mettre en place des groupes de niveaux dirigés, sous son contrôle, par des moniteurs généraux, des moniteurs et les meilleurs élèves issus des rangs, choisis pour stimuler leurs condisciples : les premiers "grands frères"[4].

Peu de temps après, avec la colonie pénitentiaire de Mettray accueillant des enfants placés là par mesure de correction, l'expression "grand frère" va entrer dans le champs de la rééducation. Les fondateurs de Mettray, Demetz et Brétignères l'utilisent pour désigner les tuteurs (l'organisation des colons en familles formant un des traits caractéristiques majeurs de l'entreprise). La démarche, en effet, substitue à l'ordre carcéral et à la surveillance méfiante, un ordre pédagogique reposant sur la richesse relationnelle. Le Docteur Fleurus, rendant hommage à ces objectifs philanthropiques comme à l'atteinte de leurs résultats, attribuera le succès de Mettray au rôle fondamental du lien affectif établi par ces tuteurs dans la

[4] Octave Gréard relève l'apparition du terme dans *Education et instruction primaire*, Paris, Hachette, 1887. Cette méthode novatrice permet de découper l'espace pédagogique en autant d'ateliers que d'apprentissages visés.

formation du caractère : "La plupart des jeunes détenus qui, n'ayant pas connu la famille en méprisaient les douceurs, ont d'abord été moralisé par le sentiment, en attendant que l'âge vienne consolider par la réflexion cette oeuvre régénératrice"[5]. L'importance de l'attention apportée aux pensionnaires peut paraître aujourd'hui banale voire évidente, il n'en reste pas moins qu'en 1840 (un an avant la première loi sur le travail des enfants ![6]), l'expérience est hautement novatrice. Les jeunes, en substance, ne sont pas "mauvais", ils souffrent de carences affectives. Les causes du mal et les remèdes destinés à le réparer varient donc du tout au tout avec les maisons de correction traditionnelles.

Puis, l'expression "grand frère" semble rentrer en sommeil jusqu'au tout début du XXème siècle en France, où elle va réapparaître dans la littérature du mouvement scout. Dans sa méthode originelle, le scoutisme destiné à former une élite, reposait sur la prise de responsabilités précoce offerte par l'organisation en patrouilles. Dans son histoire des scouts de France, P. Lanneyrie, lecteur attentif et fin exégète de Baden Powell, restitue le sens attribué au chef de patrouille : "Plus qu'un chef au sens militaire du terme, c'est aussi un modèle vivant proposé aux garçons. Peu importe son origine sociale pourvu qu'il soit à même de se mettre dans la position du "grand frère", qu'il suscite l'enthousiasme, enfin qu'il soit à même de s'occuper individuellement de chacun des garçons"[7].

Cependant entre les "grands frères" d'hier et ceux d'aujourd'hui, pas de confusion possible. Ce qui apparaissait en première analyse comme un

---

[5] Cité par H. Gaillac, *Les maisons de correction*, Paris, Cujas, 1991, p. 84. Sur la question, voir A. Vulbeau, *Du gouvernement des enfants*, Paris, D.D.B, 1993.

[6] Il faut se rappeler en effet la violence imposée à la même période aux enfants dans l'industrie minière ou textile pour mesurer l'importance de l'innovation. Il faut donc garder en mémoire les conditions d'exploitation des enfants durant la révolution industrielle pour comprendre ce qu'avait d'exceptionnel le traitement réservé à ces jeunes délinquants.

[7] P. Lanneyrie, *Les scouts de France*, Paris, Cerf, 1985, p. 37.

rapprochement de sens possible vient se heurter à des différences radicales. Le "grand frère" actuel obtient l'obéissance des jeunes sans avoir lui-même à obéir aux adultes. Il ne tire de sa relation aux adultes ni son pouvoir, ni sa légitimité. Du haut de sa chaire, le maître de l'école mutuelle coordonnait la manoeuvre, dans les colonies pénitentiaires, les "grands frères" promus par les adultes étaient directement placés sous leur surveillance et les "chefs de patrouilles" scouts, affranchis durant leurs aventures de la tutelle des adultes rendaient malgré tout des comptes au chef de troupe. Ce n'est plus l'adulte aujourd'hui qui choisit de mettre les plus jeunes sous l'autorité d'un "grands frère" mais les enfants eux-mêmes qui s'y placent. Du coup, le "grand frère" actuel a plus de pouvoir et beaucoup plus de liberté que ses prédécesseurs historiques. Les questions que posent les "grands frères" aujourd'hui sont bien celles de notre époque et l'intérêt dont ils sont l'objet révèle trois déplacements socioculturels majeurs.

Le premier est celui des modèles d'intégration. Après A. Touraine (1992) et D. Lapeyronnie (1993), rien de plus banal qu'observer le passage d'une société structurée par l'opposition entre dominants et dominés à celle définie par les frontières séparant "ceux du dehors" et "ceux du dedans". Inutile d'insister sur l'écart entre le paradigme de l'exploitation (où les familles ouvrières et immigrées s'accrochaient aux derniers barreaux de l'échelle sociale) et celui de l'exclusion (où les "out" viennent buter sur le pont-levis relevé du marché du travail). Or, si les "grands frères" se lancent dans l'action, c'est bien dans l'espoir de permettre aux jeunes de "leur" cité d'éviter le cul de sac de l'exclusion.

La seconde mutation est celle des instances de socialisation. La socialisation de type Troisième République où il s'agissait, conformément au programme de E. Durkheim, pour les pères et les maîtres de faire intérioriser à l'enfant des normes extérieures laisse place aujourd'hui à une socialisation de type "les jeunes entre

eux". Loin des références aux adultes, les sujets à socialiser semblent devenir les acteurs de leur propre socialisation par un processus d'expériences entre membres d'un même groupe que celui-ci s'appelle classe, équipe ou bande (F. Dubet, 1994 ; O. Galland, 1991 ; P. Duret, M. Augustini, 1994). Or, l'intervention du "grand frère" relève d'un nouveau type de socialisation qui ne repose ni sur les pères, ni sur la famille-tribu, ni même sur les pairs, puisque tout en appartenant à la même génération de jeunes, il accède à un statut différent. Son activité questionne donc les processus de socialisation et les modes d'accès aux responsabilités sociales de la jeunesse en difficulté.

Troisième déplacement : à l'affaiblissement des repères traditionnels offerts par la famille[8] s'ajoute la carence des relais institutionnels. Ainsi, l'école, les associations et le monde du travail social traditionnel, simultanément en panne, ne peuvent guère être invoqués comme ultimes recours ou derniers secrets de l'intégration. Analyser le rôle tenu par les "grands frères" permet d'approfondir la réflexion sur les liens entre les institutions éducatives, les réseaux sociaux et les familles. Ils dénotent un changement profond du paysage de l'aide sociale. Ce ne sont pas seulement les frontières entre ceux qui traditionnellement offraient leur aide et ceux qui la recevaient qui se déplacent, c'est encore la vision des causes de la souffrance et du malheur dans les cités qui se renouvellent.

2. Repères méthodologiques

Groupe social qui n'est pas donné, les "grands frères" ne constituent pas une catégorie forte, directement repérable et accessible, comme peuvent l'être d'autres

---

[8] Il s'agit en particulier de la déroute des pères. Voir à ce sujet : P. Julien, *Le manteau de Noé, Essai sur la paternité*, Paris, D.D.B., 1991 ; E. Sullerot, *Quels pères, quels fils ?* Paris, Fayard, 1992 ; F. De Singly, *La famille. L'état des savoirs*, Paris, La découverte, 1992.

agents plus traditionnels de socialisation, qu'ils s'agissent par exemple d'enseignants, d'animateurs, d'entraîneurs ou encore d'assistantes sociales. Comment les avons-nous repérés ? La première chose que nous avons faite fut d'éliminer de notre enquête les cités les plus médiatisées où les jeunes passent leur temps sous les feux de l'actualité. Il s'agissait de prendre de la distance avec le "banlieue-circus", ses montreurs d'ours et ses cracheurs de feu. Comme les impressionnistes avaient au siècle dernier à Auvers-sur-Oise, Giverny, Dieppe ou Fécamp leur lieux de prédilection, les sociologues semblent avoir aujourd'hui leurs hauts lieux d'inspiration : les Minguettes, la Castellanne, Sevran, Montfermeil, Vaulx-en-Velin, ... Il faut pourtant se méfier de l'équivalence tacite entre cité difficile et cité médiatisée. Les troubles mettent en avant certains quartiers alors que d'autres restant dans l'ombre, paisibles en apparence, vivent dans une misère quotidienne discrète ou dans une illégalité bien rodée. Pour prendre à rebrousse poils ces stéréotypes, il nous fallait donc renoncer à la traditionnelle visite guidée dans les "quartiers-expositions". Dans un souci similaire, nous avons écarté des courtisans trop pressants de l'actualité. Par exemple, certains jeunes initialement contactés nous ont accueillis avec leur "press-book" grand ouvert nous proclamant avec une fierté légitime "tout est là!". Nous ne les avons pourtant pas retenus à cause de la fréquence des sollicitations dont ils font l'objet et qui pousse à reconstruire son histoire dans un discours préfabriqué. Il est toujours très tentant, en effet, quand on a un auditeur qui va parler de vous (même dans le respect éthique de l'anonymat) de remodeler un peu son parcours, d'en corriger la trajectoire en l'ornant juste ici et là de quelques touches incontournables du prêt-à-porter des "grands frères" de banlieues.

Nous sommes donc partis sur des cités moins connues (mais pas forcément moins "rudes") en ayant recours à un système de tris successifs. Des intermédiaires

comme les enseignants d'éducation physique et sportive, les réseaux associatifs[9] ou les animateurs de clubs nous ont signalé la présence de cas intéressants. Pour ne pas s'en tenir à la simple désignation par des adultes, nous avons eu recours aux jeunes résidents des cités concernées pour vérifier ces indications.

Enfin, forts de ces précautions et sûrs en particulier d'avoir évité l'auto-proclamation, nous nous sommes tournés vers les "grands frères" présélectionnés. Ainsi nous avons rencontrés Jean d'Epinay, Fati de Colombes, Karim de Forbach, Karim et Razeki de Saint-Denis, Kamel de Chanteloup, Nordine de Champigny, Alain et Yasmina de Chevilly-la-Rue, Azzedine des Aygalades, Gilbert de Villetaneuse, Zahou et Naïma de Gagny, Nadia de Rueil.

On ne pouvait classer toutes ces cités à partir données chiffrées homogènes émanant de la préfecture, de la commune ou encore de la direction départementale du travail. Parfois, les indicateurs statistiques de contexte[10] manquent. Nous nous sommes alors repliés sur l'avis et l'expérience des travailleurs sociaux locaux. Ces renseignements nous ont permis de distinguer quelques positions typiques. Ainsi, nous avons pu repérer des cités assez médiatisées avec un fort taux d'immigrés (que cette population de différentes origines se retrouve dans un même espace résidentiel comme à Saint-Denis ou dans des lieux disjoints comme à Chanteloup). Nous étions également en présence de cités avec une fort passé ouvrier et une grande stabilité politique comme à Champigny ou même à Chevilly-la-Rue. De plus, ces cités appartiennent à des communes (voire même à un groupe de communes avoisinantes dans le cas de Forbach) ayant connu une forte récession

[9] Longtemps professeur d'éducation physique et sportive en ZEP et militant associatif, il fut facile d'activer ces réseaux. Je tiens à remercier particulièrement ici J.P. Masdoua et S. Bouchet qui m'ont associé à la vie du réseau de "Droit de cité", qui fut également un précieux "réservoir" à "grands frères".

[10] Tels que le taux de population de moins de vingt-cinq ans, le taux de scolarisation des seize/vingt-cinq ans, le taux de population issue de l'immigration, l'origine de cette immigration, etc...

économique. Une dernière cité (Fouilleuse à Rueil) offre le cas de figure inverse d'un quartier stigmatisé dans une ville à l'économie prospère avec un milieu social à dominante de cadres et de dirigeants[11].

Nous y avons suivi quatorze "grands frères"[12], plusieurs raisons ayant déterminé ce choix. D'abord, la difficulté d'accès aux autres membres de la famille a opéré un premier tri. Ensuite, il nous semblait préférable d'établir un suivi plutôt qu'un simple "survol", quitte à restreindre notre effectif. Cependant, il était nécessaire d'organiser un recueil de données sur une population suffisamment importante afin de faire jouer les principales variables suivantes : structure familiale (mono ou bi-parentale), activités des parents, taille et rang dans la fratrie, sexe, sentiment de réussite ou d'échec scolaire, degré d'institutionnalisation de l'aide portée au quartier, activité sportive et niveau de pratique.

La démarche a consisté à une succession de plusieurs entretiens par famille. Après un entretien initial avec le "grand frère" (ou la "grande soeur"), nous avons rencontré ses collatéraux et ses parents. Nous avons essayé d'individualiser ces entretiens avec les membres de la famille du "grand frère" mais cela n'a pas toujours été possible ; ils se sont néanmoins déroulés hors de la présence du "grand frère". Le dispositif pour pouvoir accumuler des profits heuristiques au fil des entretiens devait se plier à trois conditions :

- Les guides d'entretien (voir annexes) devaient comporter de larges plages d'intersections. Les principaux recoupements concernaient la perception de l'homogénéité familiale, la perception du rôle intra-familial du "grand frère", les liens entre la famille et l'école et ceux entre la famille et le quartier.

---

[11] Nous pensions par hypothèse que le sentiment d'être rejeté quand on appartient à une municipalité prospère risquait d'être des plus vifs.

[12] Nous avions initialement contacté 22 personnes. Ayant atteint une saturation de sens au cours de nos entretiens, nous avons réduit ce chiffre à 9 "grands frères". Puis nous avons introduit de nouveaux sujets afin de pouvoir interviewer des "grandes soeurs" et un "grand frère" footballeur.

- Les guides d'entretien pour les collatéraux devaient être réajustables en fonction du premier entretien avec le "grand frère".
- Les membres de l'équipe de recherche se devaient impérativement de suivre une famille dans son ensemble.

Outre ces entretiens, lorsque le "grand frère" avait été repéré en partie grâce au concours d'un enseignant, nous avons demandé à ce dernier de se soumettre à un interview centré sur sa représentation du rôle du "grand frère"[13].

Au niveau des actions de terrain, nous nous sommes cantonnés à l'observation de l'implication de trois "grands frères" dans des situations sportives ce qui a entraîné deux cas de figures en fonction des types d'espaces utilisés : Soit le "grand frère" avait un statut d'entraîneur (comme en boxe), soit il avait une fonction d'organisateur de jeu dans des espaces sportifs ouverts (équipements de proximité) ou réappropriés (pieds des tours, parkings, parcs publics). En boxe, nous avons observé l'action de Fati auprès de jeunes âgés de 7 à 15 ans. En basket-ball et au football, nous avons observé Jean et Nordine avec des groupes de jeunes de 12 à 18 ans. La quasi totalité de ces jeunes sportifs étaient de sexe masculin. Avec ces trois populations (et uniquement avec elles), nous avons complété notre travail d'observation par des entretiens visant à établir les modes de sociabilité des jeunes entre eux. Les principaux thèmes abordés (voir grille d'entretien en annexe) concernaient leurs représentations de l'amitié, la taille et les modes de constitution de leurs cercles sociaux et enfin, la place qu'y prenait le "grand frère".

Au niveau des conditions du déroulement de l'enquête, il faut signaler la grande disponibilité des "grands frères". La première phase de l'étude a été

---

13 L'ensemble de ces entretiens (qu'il s'agisse de ceux passés avec le "grand frère", avec les mambres de sa famille ou avec les enseignants) a fait l'objet d'une analyse thématique de contenu.

composée d'entretiens avec les "grands frères" et de séances exploratoires d'observation sur les équipements sportifs retenus. La seconde phase comportait la réalisation de l'ensemble des entretiens familiaux ainsi que l'observation orientée. Il est à noter que nous n'avons pas pu opérer d'observation de l'action de "grandes soeurs", celles-ci ayant été tardivement intégrées à notre population. Les observations des pratiques sportives ont été entamées quand notre présence sur les sites nous semblait banalisée. Il faut insister à ce titre sur le poids de notre introduction par les "grands frères" (sans présentation orale, il nous suffisait d'arriver avec eux) qui a entraîné la disparition de la méfiance et des réticences. De fait, au bout de quelques séances, notre présence n'attirait plus le moindre intérêt. Soulignons également que nous ne fûmes à aucun moment l'objet de comportements de crainte ou de rejet. De plus, sur les play-grounds ou les parcs, notre observation était banalisée par la présence d'autres spectateurs. Enfin, dans la salle de boxe, nous pouvions en outre, si nous le désirions, voir sans être vus, en nous "embusquant" dans le vestiaire des entraîneurs.

Quand on écoute les récits de vie des "grands frères", on constate qu'il est difficile de faire entrer tout ces destins dans un même moule. Jean est fils de Camerounais, Nordine et Karim de Saint-Denis de Tunisien, Azzedine et Razeki d'Algérien, Zahou de Marocain ; le père de Gilbert est Antillais et ceux de Kamel et d'Alain sont Français de souche métropolitaine. Certains de ces jeunes ont un emploi, d'autres en cherchent, d'autres continuent leurs études. Le plus jeune a dix-huit ans, le plus vieux trente et un. Certains ont réussi à l'école d'autres non. Impossible donc de perdre le fil des individualités dans cette escouade de "grands frères". Ainsi, malgré les discours homogénéisants auxquels ils contribuent, les "grands frères" ne constituent pas une population uniforme sous les aspects du

passé scolaire, de -l'origine ethnique, de l'âge, du rang de naissance ou encore du niveau de la pratique sportive. Pourtant, par delà ce qui les distingue, ces champions du social partagent de nombreux points communs.

C'est à l'étude de ces caractéristiques que sera consacrée la première partie de ce travail. La définition du "grand frère" repose sur un ensemble de critères composites. Certains, comme la force physique ou le rang dans la fratrie, touchent à sa personne même ; d'autres, comme sa place dans la cité ou son engagement dans la vie du quartier renvoient à ses attributions. Les "grands frères" ont comme plus petit dénominateur commun de faire du destin des jeunes résidents de leur cité un enjeu personnel et de mettre en place un processus d'influence identifiable. Premier risque de confusion au coeur même de l'objet, s'en remettre à la logique des mots pour guider l'analyse ; or l'expression trompeuse n'a pas cette grâce puisque comme nous le verrons au premier chapitre, tous les "grands frères" ne sont pas des aînés et qu'ensuite, cette fonction suppose de ne pas s'occuper seulement des membres de sa propre famille. Est-il alors encore légitime de parler de parenté quand l'action des "grands frères" dépasse le cadre de leur propre fratrie? De même, peut-on les présenter à tout coups comme des alliés de la famille quand leur désir de prendre en charge les enfants peut venir la concurrencer ? A quoi se réfère, en bref, l'exercice de l'aide aux plus jeunes : à une communauté civique ou à une unité domestique ? Nous essaierons de répondre à ces questions aux chapitres deux, trois et quatre du texte.

Étudier les "grands frères" revient à étudier un groupe social toujours enclin à substituer aux notions de filiation celle d'appartenance à la cité. Analyser les types d'aides prodigués par les "grands frères", les encouragements et les résistances qu'ils rencontrent au niveau des familles et de l'école permettra de mieux penser

leur rôle de médiation. Cette question et celle du sens des formes d'actions qu'ils engagent seront débattues aux chapitres cinq et six.

Il n'est donc pas sans intérêt de se proposer de réfléchir sur le choix des outils opérés par les "grand frères" et en particulier sur la place privilégiée accordée aux pratiques sportives. La violence, quand elle surgit, ne semble plus celle brutale et incontrôlée de l'émeute mais épouse les formes codifiées et cathartiques du sport. Or, ces passions "salutaires" se développent en marge de l'institution sportive et soulèvent la question des rapports entre le club sportif traditionnel et les sports de rue. Ainsi, la démarche des "grands frères" interroge les "cela va de soi" faisant du club sportif un remède miracle aux maux des banlieues. Importent alors, au premier chef, les opérations de définition des activités physiques par les jeunes eux-mêmes. Ce sont en effet les valeurs que lui confèrent les jeunes et non celles dont la chargent a priori les adultes qui rendent la pratique sportive socialisatrice. Le dernier chapitre du document sera consacré à montrer comment les corps qui s'épanouissent hors des institutions sportives, comme libérés de leur contrainte, rendent indispensables le changement de deux points de vue, celui porté sur les compétences des jeunes (partie prenante de leur processus de socialisation), et celui sur le rôle "a priori" socialisateur du sport (permettant des formes de sociabilité très différenciées).

Chapitre I

LES "GRANDS FRÈRES", UN GROUPE HOMOGÈNE ?

Le travail incontournable de définition qui semble en apparence aller de soi pose le problème classique de la délimitation de l'objet. Celle-ci entraîne au moins deux questions. Les "grands frères" sont-ils seulement une somme d'individus ou constituent-ils un groupe ? Si on les considère comme un groupe, quels en sont les critères de constitution ? On ne peut écarter cette tentative de mise en forme catégorisante sans risquer d'entraîner l'extension sémantique abusive de l'expression "grand frère". Ce premier chapitre est donc consacré à mieux cerner qui sont les "grands frères".

1. Grand frère dans sa famille et "grand frère" dans la cité

L'évidence semble caractériser la définition du "grand frère". Dans bien des familles, de banlieues ou non, dès qu'un aîné prend en charge un plus jeune, il s'institue grand frère. Un second sens vient s'ajouter et s'enchevêtrer au premier : dans les banlieues, par extension, certains de ces grands frères de famille peuvent devenir des "grands frères"[1] sur le quartier, c'est-à-dire non seulement se sentir en devoir de s'occuper de leurs collatéraux mais aussi, par assimilation, des autres jeunes de leur cité. En matière de leadership sur le quartier, il est toujours question d'analogie avec le lien familial. On trouve par exemple toutes les variantes de cette transposition chez A. Jazouli (1995) qui, rendant compte de son périple en banlieue, nous fait découvrir des grands frères, des grandes soeurs et même "le papy idéal" ; bref chaque site comporte son personnage de famille rêvée. Comment ne pas voir pourtant les ambiguïtés de ces analogies ?

D'une part si l'on se laisse guider par ces rapprochements, le "grand frère" tendrait à considérer par extension tous les jeunes de sa cité comme ses propres

[1]Afin de le distinguer du grand frère de famille, on désignera conventionnellement ce leader dans la cité de "grand frère" entre guillemets.

frères ; or, nous verrons au chapitre suivant qu'il n'en est rien. Impossible de croire à l'indifférenciation des modes et des procédures d'éducation, tant le "grand frère" réserve toujours un traitement spécifique à ses propres frères et soeurs.

D'autre part, on ne peut ni s'auto proclamer "grand frère", ni inversement se faire désigner comme "grand frère". C'est bien dans la conjonction entre l'engagement personnel et la sollicitation extérieure que ce nouveau personnage puise sa légitimité et son efficacité. Être grand, c'est alors au sens le plus général accepter d'exercer un pouvoir attendu des plus petits en vue de leur éducation.

2. La force

Le plus attentionné des frères de famille ne peut prétendre devenir un "grand frère" au sein de son quartier s'il ne peut se faire respecter, faire respecter ses proches, faire respecter sa cité. Qu'ils soient naturellement doté d'un physique avantageux et dissuasif ou qu'ils aient acquis par les sports de combat une efficacité combative suffisante, tous les "grands frères" que nous avons rencontrés sont capables d'inspirer la crainte ou le respect par la force. Ainsi, Jean (1m95 pour 100 kg) s'esclaffe de bon coeur : "Ah, ah, le physique ça aide bien, ça a commencé à l'école primaire dans la cour, on pique un sac de billes à un copain et qui est-ce qu'il vient chercher le copain ? Le plus grand, le plus costaud, c'est Jean quoi ...". Pour assurer la relève de ses frères aînés sans en avoir le physique, Fati, adolescent timide, se met à la boxe française (et devient un champion).

La force, qu'elle se manifeste par la menace ou par les coups, sert d'abord à faire respecter sa famille. L'honneur trouve sa justification première dans la famille. Les femmes en sont les dépositaires, les hommes les gardiens. Toutes les variantes d'insultes s'en prenant à l'honneur de la mère ou des soeurs[2] mettent

[2] Du classique "Ta mère la pute", à l'original "Ta mère la chauve" jusqu'au récent "Ta mère en slip bleu devant le Franprix" popularisé par les "Guignols de l'info".

donc en cause la virilité de celui à qui on les lance comme un défi. Mais ces insultes ne veulent pas forcément couvrir d'indignité leur destinataire, elles peuvent montrer au contraire qu'il est reconnu digne d'être défié. Le manque absolu de respect tient alors dans le déni de la virilité de l'autre. Se battre semble dans les cités une des ultimes manières d'éprouver du respect pour soi. Le coup devient l'acte fondateur pour exister. Pris dans une quête intense de signification, les défis virils toujours renouvelés fournissent aux garçons cette certitude. L'aspiration incoercible à toujours plus de respect, traduite par des "bastons", permet non seulement de sauver son honneur, mais de s'assurer du poids de son existence. La valorisation permanente des valeurs viriles amènent les jeunes, souvent dès l'enfance, à se confronter à cette épreuve fondatrice. Par delà les fanfaronnades, le récit des premières bagarres rappelle l'intensité de l'épreuve : "J'avais les jambes qui tremblaient" ; "J'y allais à reculons et vraiment parce que je me sentais obligé" ; "J'étais vert, taper sur quelqu'un ça m'excitait pas du tout"... Si ces primes combats pour l'honneur ne se font pas toujours de gaieté de coeur, l'appréhension de la violence domptée peu à peu permet symboliquement d'apprivoiser la vie, de la rendre moins féroce. L'affrontement est perçu comme formateur dès que l'on peut lui donner un sens et orienter sa rage latente contre un adversaire en chair et en os, ne serait-ce que l'espace d'un combat. Souffrir, d'ailleurs, n'est-ce pas aujourd'hui avoir mal sans savoir pourquoi ? La recherche quasi délibérée de l'affrontement permet aux jeunes de se révéler, littéralement de se faire un nom. La fierté n'est donc pas seulement une question d'honneur, elle propose un substitut à l'identité, être respecté c'est être quelqu'un. La susceptibilité sert de première marque indispensable de l'attachement à son honneur. Un mot, un simple regard peut être interprété (ou pris pour prétexte) comme une offense que seule une bagarre peut réparer. "Ne pas être invité à une soirée quand ses amis le sont" peut suffisamment outrager un honneur pointilleux pour convaincre d'y aller quand même, mais uniquement pour y "planter le souk" ou y "mettre le feu". Tout signe

d'injustice fait donc immédiatement basculer dans la violence. Les "grands frères" vont servir de modèles de virilité, ils ne leurs sera donc jamais véritablement permis de refuser un combat. Quelles que soient leurs convictions politiques ou religieuses, ils semblent partager l'avis de Razeki : "Faut pas se laisser marcher sur les pieds, moi ce que je veux apprendre aux jeunes c'est à pas être des cibles. Si tu es trop gentil, tu te fais bouffer. D'accord on est tous fait pour vivre en paix, quand je me bastonne c'est pas par instinct, c'est pas par plaisir, c'est pour empêcher la violence de rentrer dans la cité. La violence c'est pas nous, dans la cité on s'entendrait tous plutôt bien, c'est la société qui veut ça". De nombreux auteurs ont décrit le faisceau de causalités permettant d'interpréter la violence dans les cités (Dubet, 1987 ; Hellbrunn et Roth, 1991 ; Pain, 1992 ; Walgrave, 1994 ; Duret, Augustini, 1994). On notera qu'entre les deux grandes tendances explicatives, celle considérant la violence comme le propre de l'homme et celle estimant qu'elle est le produit historique de rapports sociaux, les "grands frères" mettent en avant la seconde hypothèse[3].

Gilbert reconnaît spontanément qu'issu de la seule famille noire résidant dans sa cité, il avait dû faire respecter ses soeurs à coups de poings. Mais l'honneur n'est pas qu'un bien individuel. La force permet aussi d'assurer le prestige d'une communauté d'autant plus attentive à son capital d'honneur qu'elle est stigmatisée. Le "grand frère" a en charge l'honneur de l'ensemble de sa cité ; Karim de Saint-Denis l'exprime sans fioriture : "Quand il y a un étranger qui vient jouer les chauds dans la cité, il faut vite assurer ; je ne supporte pas qu'on nous manque de respect, pour les plus petits surtout c'est important qu'on les respecte, surtout dans notre cité".

[3] Dans la première optique, la violence est considérée comme interne à l'homme toujours livré à ses instincts. Héritière des conceptions de Hobbes dans le Léviathan et de Durkheim dans l'Education Morale, cette perspective présente un homme irrémédiablement mauvais ayant besoin de la société pacificatrice pour contenir ses instincts. A l'opposé de ces positions, celle de Rouseau dans l'Emile ou de Marx dans le Capital offrent la description d'un homme bon par nature mais perverti par la société.

Dans les cités, on exagère volontiers les effets des coups portés par le "grand frère". Les témoins ne manquent pas pour transformer la moindre de ses algarades en combat héroïque. Mais une réputation ne peut tenir à la seule amplification provoquée par la narration des exploits ni sur de simples menaces verbales sans suite, elle se construit coup après coup, bagarre après bagarre, dans la douleur.

3. De la famille nombreuse comme handicap à la grande fratrie comme force

Tous les "grands frères" que nous avons rencontrés font partie d'une grande famille. La plus petite de leur fratrie est constituée de quatre enfants, la plus grande de treize (la moyenne se situant à 7,5 enfants). Frères et soeurs sont soit venus au monde avec une régularité imperturbable, soit et c'est le plus souvent le cas, par "blocs", comme l'explique Karim de Forbach en se définissant comme un enfant de "la première tranche". Dans ces familles, la natalité est forte par référence au reste de la population française et même par rapport à celle des pays d'origine (voir tableau 1). Pour les familles de souche française, les années 70 sonnèrent le glas des familles nombreuses. Jusqu'en 1960, plus de la moitié des enfants grandissaient, entourés d'au moins deux frères ou soeurs. Le fameux indice de fécondité est passé de 2,9 enfants par femme au début des années 50 à 1,8 enfant par femme en 1976, score qui s'est maintenu jusqu'au début des années 90, pour descendre à 1,65 en 1993[4]. Même si l'on sait que ces chiffres sont loin de conduire à une désertification du territoire[5], ils suffirent aux nostalgiques du "baby-boom" pour battre le ralliement nataliste. La taille de la famille a une autre fonction symbolique : elle semble jouer comme un indicateur concret de sa cohésion[6]. Si la

[4] Source : INSEE, Données Sociales, La société française, chapitre 1, 1993.

[5] Comme le montre H. Le Bras dans "Marianne et les lapins", Poche Pluriel, 1993.

[6] H. Le Bras relativise cette importance, en montrant que c'est moins la structure familiale (conjugale ou recomposée) qui va importer pour le jeune que la densité familiale. Par ailleurs, il fait valoir que la recomposition familiale, si elle est bien vécue, peut augmenter la capacité d'adaptation en bout de compte profitable à l'autonomie du jeune (Le Nouvel Observateur, 1-7 septembre 1994).

venue du premier enfant fonde la famille (avant il n'est question que de couple) ce sont ses frères et soeurs qui en proclameront l'unité. La famille française de souche menacée par la crise du couple se trouve plus que jamais à la poursuite d'enfants idéalisés. Les responsables politiques, préoccupés par les conséquences sociales du déséquilibre à venir de la pyramide des âges, ne sont pas les derniers à concourir à cette incitation populationniste. Le "vieillissement de la population" constitue l'argument central de ces exhortations. La diffusion globale des données INSEE confirme cette tendance tout en faisant nettement apparaître l'exagération de la menace. En comparant la proportion des jeunes de 19-24 ans dans les recensements de 1962, 1968, 1975, 1982 et 1990, on constate certes un tassement de cette tranche d'âge, mais la fin des effets du baby-boom ne fait reculer la catégorie des 19-24 ans que de 1% de la population totale. Les jeunes de 19-24 ans représentaient 16,1% de la population en 1968, cette classe d'âge constitue aujourd'hui 15% de la population (voir tableau 2).

Or, paradoxe dès que l'on pénètre dans le monde des cités, le jugement s'inverse. Ce qui était recherché devient source d'inquiétude. Les mêmes indices démographiques changent radicalement de sens. Ce n'est plus une France trop vieille que l'on redoute mais des banlieues trop jeunes. A la phobie du désert succède celle du surnombre. On passe des discours natalistes aux encouragements malthusiens ou, si l'on préfère, d'une volonté d'inflation à un appel à la récession. Chaque nouvel enfant est présenté non plus comme un avantage mais finalement comme un "handicap"[7]. Les grandes fratries des cités pèsent alors comme un poids supplémentaire lestant un peu plus la charge des déterminismes

[7] Cette présentation constitue en outre la piètre réponse de la classe politique à l'extrême droite qui présente les enfants de parents issus de l'immigration essentiellement comme un calcul motivé par les allocations familiales.

Tableau 1 : Indice de fécondité selon la nationalité et le lieu de résidence des femmes

	1981	1990
Algériennes résidant en Algérie	6,4	4,7
Marocaines résidant au Maroc	5,5	4
Tunisiennes résidant en Tunisie	5,2	3,4
Algériennes résidant en France	4,4	3,5
Marocaines résidant en France	5,8	3,5
Tunisiennes résidant en France	5,1	4,2

Source : Y. COURBAGE, "Demographic transition in the Maghreb people of North Africa and among the emigrant community", in P. LUDLOW (ed.) *Europe ant the Mediterranean*, Londres-New-York, Brassey's, 1993.

Tableau 2 : Ensemble de la population française et proportion des 15-19 ans et des 20-24 ans (en millions)

	1962	1968	1975	1982	1990
Population totale	46,457	49,756	52,590	54,273	56,634
15-19 ans, Effectifs	3,435	4,232	4,237	4,362	4,221
15-19 ans, %	7,4	8,5	8	7,8	7,5
20-24 ans, Effectifs	2,749	3,790	4,210	4,232	4,270
20-24 ans, %	5,9	7,6	8	7,8	7,5
Total 15-24, Effectifs	**6,184**	**8,012**	**8,447**	**8,594**	**8,491**
Total 15-24, %	**13,3**	**16,1**	**16,1**	**15,8**	**15,0**

Source : Recensement INSEE

sociaux. La famille nombreuse perçue comme signe de vitalité dans les quartiers résidentiels deviendrait subitement synonyme de fatalité dans les quartiers populaires et les cités. Les mises en garde de J. M. Delarue au début des années quatre-vingt-dix face à la tentation d'établir un lien de causalité entre quartier en difficulté et forte natalité semblent bien loin[8]. Le "grand frère" va "re-positiver" cette faiblesse présumée en une force montrant les limites de la déstructuration familiale. Le nombre reste un atout, la famille reste un refuge. Pour Azzedine qui appartient à une fratrie de huit enfants, plus on est, plus on est fort : "Moi, je nous compte. Dans le quartier, il y a pas mal de familles nombreuses mais nous on est vraiment une grande famille. Ca me plaît ! A nous tous, on peut presque faire une équipe de foot. On peut compter les uns sur les autres. C'est l'état d'esprit que je trouve dans ma famille. J'ai beau trouver mon frère gonflant parfois, c'est mon "brother", s'il lui arrive quelque chose je me sens responsable ; tu vois, on est vraiment très unis...". Le capital humain à l'intérieur de la famille joue aussi comme base du capital social. On connaît les amis des frères les plus proches en âge. Ainsi pour Karim de Saint-Denis, avoir beaucoup de frères et soeurs permet de ne "jamais avoir besoin de prendre des rendez-vous pour rien. J'ai besoin de ça, clac ! Mon frère il connaît quelqu'un. J'ai besoin de tel service, clac! Je sais que les potes de mon autre frère sont là. On s'aide sans arrêt les uns les autres, moi je suis toujours là s'ils ont besoin de moi".

---

8 "Si l'on superposait la carte des fortes densités démographiques des jeunes générations et celle des quartiers en difficulté, on trouverait sans doute bien des coïncidences. Et que l'on ne voit de grâce, dans ce rapprochement aucune analyse causale. Seulement le constat de la manière dont les jeunes sociétés traitent ces jeunes générations".Delarue J.M., *La relégation*, Paris, Syros, 1991, p. 35.

4. Défaillances familiales

Critère constamment ressassé par les médias, les "grands frères" sont présentés comme une réponse aux défaillances familiales. Dans les cités, "les parents sont dépassés", "la famille a démissionné", voilà des expressions qui confinent au cliché.

"Parents dépassés" ? Nous avons certes entendu plusieurs fois ces reproches, mais ils s'adressaient le plus souvent aux parents des autres et rarement aux siens[9] (voir chapitre "Les grands frères et le sens de la famille"). Quand les jeunes relèvent une carence chez les leurs, c'est pour l'excuser.

"Défaillance familiale" ? L'emploi de la formule apparaît des plus hâtifs car elle colporte une idée fausse, celle d'une famille démissionnaire dans son ensemble. Dans six de nos quatorze familles, les pères n'habitent plus au foyer. Retournés seuls au pays, divorcés ou décédés, ils n'appartiennent plus à la structure familiale. Or, face à l'absence subite du père, face à son indisponibilité prolongée, ou plus couramment face à l'inadaptation de son style éducatif, les autres membres de la famille montrent d'étonnantes ressources compensatoires. Il faut donc bien distinguer l'abandon du "bateau familial" par un des membres de l'équipage, de son naufrage collectif. Cette épreuve peut même aider la famille à renforcer sa cohésion. On a certes pu constater également la fréquence d'autres traumatismes familiaux majeurs (accident du travail invalidant le père par exemple), mais ceux-ci semblent, là encore, insuffler aux mères, comme celles de Karim de Forbach, de Razeki ou d'Alain, une force de caractère supplémentaire. La

[9] Pour les Maghrébins, il va s'agir, par exemple, de montrer du doigt les mères africaines qui laissent déambuler leurs enfants dès le plus jeune âge dans la cité. Pour les Africains, il s'agira inversement de reprocher à la mère maghrébine son excès de protection pour des enfants "couvés" qui savent parfaitement qu'elle leur donnera toujours raison. La stigmatisation des faiblesses éducatives perçues chez les autres sert à mettre en valeur ses propres compétences. Une mère qui travaille pourra par exemple reprocher à celles qui restent au foyer de ne pas fournir les efforts nécessaires. Mais inversement, les sans-emplois pourront toujours arguer que la bonne mère c'est celle qui reste au foyer pour donner la priorité à l'éducation des enfants, même s'il est difficile de boucler les fins de mois.

défaillance déplace aussi le système d'obligations vers un fils aîné qui devient dans ce cas un substitut paternel. Ainsi, le constat commun concernant la "démission familiale" n'ébranle guère l'enthousiasme des "grands frères". Ils contribuent également à relativiser largement celui de la perte d'autorité des aînés. A les écouter, l'autorité s'est soit seulement déplacée sur la mère, soit elle a été déléguée en ce qui concerne l'espace public : le père, maître chez lui, abandonne dehors son ministère au profit des "grands frères", maître dans la rue (voir le chapitre "Le grand frère et le sens de la famille"). Cette forme de partage des pouvoirs entre le chef du foyer et le responsable à l'extérieur s'opère aussi implicitement dans nombre de familles qui échappent à toute défaillance.

Si l'absence constitue la défaillance parentale la plus patente, elle ne doit pourtant pas faire oublier qu'il existe des faiblesses familiales plus courantes, comme l'indisponibilité des parents. L'essentiel n'est pourtant pas là, car déplorer l'indisponibilité parentale pourrait être un regret formulé par des fils de cadres supérieurs accaparés par leur travail[10]. Le prestige du père se perd à travers sa disqualification sociale (Paugam, 1993) et surtout à cause de l'absence d'expériences et de valeurs communes avec ses enfants ; ce qui l'empêche d'une part de formuler à leur égard un projet de vie attractif et d'autre part de faire voir les responsabilités qu'il a pris dans leur éducation. Mais là encore, il serait très imprudent, comme nous le développerons dans le prochain chapitre, de conclure à tout coup à la faillite des pères.

[10] A partir de cet exemple, deux différences majeures se font jour : l'absence de projet parental pour leur fils dans le cas des parents dits "démissionnaires" et l'absence de revenus venant valoriser le travail du père et justifier en quelque sorte son indisponibilité.

5. Le rang dans la fratrie et l'âge

Les "grands frères" se distinguent des aînés même si la fréquence des premiers nés dans ce rôle prête à confusion. En fait les "grands frères", par delà leur diversité, sont définis comme les garçons les plus âgés de leur fratrie résidant encore au domicile familial quand survient la défaillance du père. Leur engagement dans le quartier, subordonné à cet engagement familial, s'inscrit en continuité. Ainsi, quand leur père décède, part ou subit un accident invalidant, Jean, Zahou et Razeki, aînés de leur fratrie, bien qu'encore enfants, deviennent directement responsables de leur famille. Au contraire, quand les parents d'Azzedine ou de Gilbert disparaissent ou s'effacent, les aînés ont déjà quitté le domicile familial et n'y reviennent pas pour autant. Ce sont dans ce cas des cadets qui prennent en charge la famille et s'impliquent dans la vie du quartier. Cas atypique, celui de Karim de Forbach : il n'a que deux soeurs plus jeunes que lui lorsque son père subit un grave accident au bras ; il les prend en charge mais son action s'ouvre principalement sur l'extérieur du foyer et la vie associative[11]. Alors que les mères sont toujours promptes à éterniser certaines qualités des "grands frères" (comme la "maturité" ou la "sagesse"[12]), niant par là même des transformations radicales liées aux péripéties de la structure familiale, les enfants plus jeunes sont particulièrement sensibles à ces ruptures et y voient très précisément le moment où leur frère s'est révélé "grand frère". Le récit des parents sur les qualités personnelles et quasi innées de leur fils se trouve donc relativisé et contrebalancé par celui des jeunes frères, qui sans nier les dispositions de leur aîné, ajoutent souvent comme élément déclencheur à son engagement la mort ou le départ d'un des ascendants.

---

[11] Au regard de ces histoires de vie, on est en droit de se demander si les "grands frères" aident vraiment leurs soeurs.

[12] Voici comment elles présentent leur enfant : "Fati a toujours été plus sage et plus adulte que les autres", "Georges m'a toujours aidée", "Gilbert pour moi, c'était une bénédiction de l'avoir à la maison".

La variable âge joue de manière complexe avec de fortes distorsions entre le traitement social du temps et l'âge biologique. On peut se penser rétrospectivement, on le voit avec Jean, "grand frère" dès l'école élémentaire. De même, le plus âgé d'un groupe de jeu n'est pas systématiquement investi du rôle de chef. A trop "s'amuser" avec les plus jeunes en conservant le même statut qu'eux, certains aînés peuvent passer pour des attardés. En jouant à "des jeux qui ne sont plus de leur âge"[13], ils mettent eux-mêmes en scène leur infantilisation. Ces attitudes puériles les déconsidèrent et conduisent à leur déchéance aux yeux des plus jeunes pour qui ils font figure de nullité (sociale). Les "attardés" sont des ratés, les "grands frères", eux, ont réussi. Alors que les "grands frères" servent de point de référence, les attardés servent de repoussoir. Plus que d'un vieux sur un jeune, l'action du "grand frère" est celle d'un grand sur un petit. On n'est pas grand du seul fait que l'on est plus âgé. Ainsi, pour obtenir le respect et s'attacher l'admiration des plus jeunes comme des plus âgés, il n'est pas nécessaire au "grand frère" de gommer tous les signes de l'enfance, il lui suffit de ne pas se contenter de jouer mais d'encadrer. Le "grand frère" n'est pas défini par son âge mais par la prise de responsabilité qu'on lui accorde. Le plus souvent, leur prise en considération par les adultes qui attribuent leur confiance aux "grands frères" et les considèrent comme comptables à leurs yeux de leur progéniture, fonctionne comme mode d'entrée dans les responsabilités sociales, avant même que ceux-ci n'accèdent à une quelconque responsabilité économique .

Enfin, si le "grand frère" s'occupe au sein de sa propre famille et au sein du quartier de plus jeunes que lui, il peut également prendre en charge des jeunes de son âge et aider des adultes.

---

[13] Et à des horaires indus. Alors que les "vrais grands" n'arrivent sur les terrains de jeu qu'après le lycée ou le LEP, on repère la présence des "attardés" dès le début de l'après midi.

6. Des fratries de "grands frères"...

Certaines familles jouent dans la cité un rôle décisif. Il est sans doute vain de chercher au sein de celles-ci le "grand frère". En effet la fonction de "grand frère" s'y transmet de frère à frère, comme une charge, et les plus jeunes assurent la relève des aînés. Ceux-ci préparent même les cadets à leurs futures responsabilités et aiguisent leurs compétences naissantes en les soutenant dans le leadership du groupe de jeunes de leur âge[14]. Ainsi la cité s'organise en tranches générationnelles de trois ou quatre ans, période durant laquelle les jeunes se côtoient à l'école (redoublement compris) et grandissent ensemble. Renouvelant le microcosme avec une étonnante régularité, les jeunes "grands frères" retrouvent au sein de leur groupe une situation quasi analogue à celle de leurs prédécesseurs dénommés les "grands anciens "[15]. Mais ils bénéficient en outre du capital de prestige accumulé au fil des règnes de leurs aînés, dont la cité garde précieusement en mémoire les épisodes les plus notables. On ne peut nier l'importance de cet héritage. Inutile par exemple d'annoncer Fati, sa réputation familiale le précède : "Je n'ai jamais eu de problème dans ma cité, j'ai profité de la réputation de mes frères, c'était les plus bagarreurs et les plus costauds (...). Au bout d'une ou deux bagarres quelconques, j'étais pourtant déjà considéré comme un tueur, j'ai pas eu grand chose à faire pour m'imposer". Même s'ils ne sont pas encore "grands frères" en titre, les plus jeunes bénéficient de l'image de leurs aînés comme le suggère Jean : "Les gens savent bien que Jojo c'est le frère de Jean, donc si Jojo dit quelque chose, c'est pas mauvais de l'écouter".

---

[14] Les cadets ne reprendront le flambeau qu'une fois le "grand frère" détourné de cette tâche, que ce soit pour fonder une famille, poursuivre des études ou préparer des compétitions sportives de haut niveau. Mais ces "retraités" peuvent toujours exercer un droit de regard sur l'activité de leur jeune frère et même les "casser" si ceux-ci ne font pas leurs preuves.

[15] Alors que le terme "les anciens" est en usage pour désigner tous les jeunes plus âgés quels qu'ils soient.

En conclusion, il est difficile de faire rentrer tous ces destins dans un même moule. Impossible donc de perdre le fil des individualités dans cette escouade de "grands frères". Pourtant, par delà ce qui les distingue, ces champions du social partagent de nombreux points communs : chacun fait partie d'une grande famille (ils n'en sont pas forcément l'aîné), ils se sont révélés lors d'une défaillance parentale et représentent tout à la fois le produit de la déstructuration de la famille, de sa recomposition et de son idéalisation comme nous allons le voir dans le prochain chapitre.

Chapitre II

LES "GRANDS FRÈRES" ET LE SENS DE LA FAMILLE

Le but de ce chapitre est d'analyser le rôle des transformations de la famille maghrébine dans l'avènement des "grands frères". C'est une banalité sociologique d'annoncer aujourd'hui la fin du père maghrébin. Bon nombre d'études le décrivent comme un être déchu et sans prestige, d'où l'émergence quasi forcée des "grands frères" pour combler cette vacance. Deux raisons nous incitent à ne pas nous résigner à un tel constat. Il nous semble d'une part que l'ampleur de la faillite paternelle soit exagérée et que l'on a un peu hâtivement "enterré" le père. D'autre part, s'en tenir à une passation de pouvoir masculine et générationnelle occulte le rôle tenu par les femmes dans ces processus de transformations. Ne sont-elles pas en définitive le pilier caché mais fondamental de ces familles ?

1. Le constat d'une déchéance

Dans la tradition maghrébine, le père est celui qui engendre, travaille et commande. Le nombre d'enfants témoigne de sa puissance de géniteur, son emploi de sa puissance dans le monde et son autorité de la puissance de sa parole. Il est le chef. Il rend possible, d'un point de vue symbolique, les opérations psychiques dont l'enfant à besoin pour grandir : la filiation, l'expérience oedipienne et les processus identificatoires.

Or les constats sociologiques abondent pour dépeindre la faillite des pères maghrébins par rapport à ce modèle traditionnel. Leur perte d'autorité semble le fait d'une superposition de plusieurs facteurs spécifiques, et en cela, elle ne peut être confondue avec la crise d'autorité à laquelle sont confrontés les pères "occidentaux".

Tout d'abord, le père maghrébin est à la tête d'une famille moins nombreuse que par le passé. Les trois populations d'origine maghrébine et musulmane

(algérienne, marocaine et tunisienne) résidant en France enregistrent une baisse de leur natalité dont la courbe vient se rapprocher de celle des familles Françaises[1]. A travers ce critère, on remarquera une plus grande acculturation des familles algériennes séjournant depuis plus longtemps sur le sol français. Celle-ci ne se traduit pas seulement par leur indice de fécondité mais aussi par un plus fort taux d'exogamie[2], par des maternités plus tardives et comble de l'acculturation, par l'accroissement des séparations et des naissances hors mariage. E. Todd (1994) faisait remarquer avec une pointe d'humour qu'il serait plus exact de parler d'acculturation à un système de désintégration familiale plutôt que d'intégration pour désigner "l'adaptation" des personnes venues d'Algérie[3]. Les Algériennes en France passent de 4,5 enfants en 1981 à 3,4 en 1990, les Marocaines de 5,8 à 3,5 et les Tunisiennes de 5,1 à 4,2[4].

Deuxièmement, le déclin social du père est également accéléré par les transformations du monde du travail. Invités à venir trouver du travail en France jusqu'au milieu des années soixante-dix, les travailleurs immigrés font désormais massivement partis de ceux que R. Castel nomme "les surnuméraires"[5]. Leur position face au travail les fait passer de Charrybe en Scylla. En effet, les uns occupent des emplois subalternes, peu valorisés au double sens monétaire et symbolique ; le manoeuvre en bâtiment et l'ouvrier sur chaîne de l'industrie automobile en constituent encore aujourd'hui les archétypes. Quant aux autres, ils

---

[1] G. Desplanques et M. Isnard, "La fécondité des étrangères diminue", *Données sociales*, INSEE, 1993, p. 46-53.

[2] Le recencement INSEE 1990 montrait que 32% des Algériennes avaient un partenaire Français contre seulement 14% des Marocaines et 9% des Tunisiennes. Ces taux plus bas s'expliquent par une présence en France plus récente et non par une ségrégation spécifique.

[3] Todd E., *Le destin des immigrés*, Paris, Seuil, 1995, p. 317.

[4] Source : Y. Courbage, Démographic transition in the Maghreb people of North Africa and among the emigrant community, in P. Ludlow, *Europe and the Mediterranean*, Londres-New-york, Brassey's, 1993.

[5] R. Castel dans "*Les métamorphoses de la question sociale*" (Fayard, 1995) explique comment une partie des valides vient a être invalidée et considérée comme inemployable bien qu'aucun handicap objectif ne la frappe.

se trouvent totalement privés de travail. Pour la plupart, les travailleurs immigrés sont bel et bien pris en tenaille, soumis d'une part à l'effritement de leur prestige familial en raison de leur emploi déconsidéré, et de l'autre, au chantage au licenciement incitant à ne rien réclamer de plus qu'un emploi quelles qu'en soient les conditions salariales. Ils subissent tout à la fois l'humiliation sur leur lieu de travail où ils sont en première ligne lors des réductions de personnels et l'humiliation au foyer où ils endurent le ressentiment de leur fils qui leur reproche, plus ou moins ouvertement, d'avoir accepté de se faire exploiter. L'origine sociale de la famille restée dans le pays d'origine va aussi jouer sur l'évaluation de l'expérience migratoire. A condition sociale égale dans le pays d'accueil, le statut initial conduira à des sentiments de réussite ou d'échec très variables. Ainsi, un grand mathématicien réfugié politique percevra son emploi de maître auxiliaire dans un collège comme une déclassement social insupportable alors qu'un de ses compatriotes sans qualification considérera comme une aubaine la place d'ouvrier d'entretien dans le même établissement scolaire.

Les pères qui ne travaillent pas pâtissent encore plus de leur situation. Les gains de productivité offerts par l'informatique et la robotique se traduisent le plus souvent pour eux par la mise sur la touche. F. Dubet et D. Lapeyronnie voient dans ces populations, par analogie aux écrits de L. Chevalier concernant le XIXème siècle, les nouvelles "classes dangereuses"[6]. J. Donzelot souligne pour sa part que cette analogie ne peut être poussée bien loin, les exclus du XXème siècle ne constituant pas une force sociale mais au contraire une "non-force sociale" ; ils sont écartés du monde du travail non pas à cause d'une inaptitude ou d'une anormalité mais en tant que "normaux inutiles"[7]. En tant qu'étrangers, le travail était pourtant le recours quasi exclusif de leur identité. Elle tenait essentiellement, en effet, dans cette

---

6 "Peu importe que le jeune beur ait succédé dans les clichés au voyou dont le père venait des Flandres ou de Bretagne".*Quartiers d'exil*, Seuil, 1992, p.136. Pour Dubet et Lapeyronnie, ces acteurs perçus comme des "barbares" ont les traits des classes dangereuses.

7 J. Donzelot, *L'état animateur*, Esprit, 1994, p. 116.

figure du travailleur qui leur permettait de supporter plus sereinement leurs conditions de vie. Comme le note A. Sayad : "le travailleur immigré n'a d'autre identité que celle de travailleur et n'a pour existence réelle que celle que lui confère le travail"[8]. Quand il perd son emploi, l'immigré perd tout ce qui justifiait sa présence à la tête de la famille en France.

Troisièmement, le père chute de sa place de chef de famille d'autant plus vite qu'à l'extérieur de celle-ci, il ne trouve pas de soutien. De fait, il se sent exposé au jugement de la population française dont il devine l'hostilité croissante à travers la puissance électorale de l'extrême droite. La crise économique semble accroître le poids de la logique de la préférence nationale. En une décennie, les immigrés sont passés, pour les classes populaires françaises, d'un symbole à un autre : Hier, ils incarnaient ce que les Français refusaient d'être (des ouvriers voués aux seuls métiers pénibles), aujourd'hui ils représentent ce qu'ils aimeraient bien obtenir (n'importe quel métier pour éviter le chômage). Mais c'est l'assuré social sans emploi qui supporte les plus lourdes accusations. Le père d'Azzedine, vingt ans dans le bâtiment, sans travail depuis 1991, remarque avec ironie qu'il ne "vole plus le boulot" d'un Français de souche mais qu'il fait dorénavant partie des "parasites".

Plus gravement encore quand le père ne travaille plus, c'est l'ensemble de la famille, comme l'a noté J.L. Borkowski[9] qui est privée de repères. Cette négation symbolique qui limite son existence favorise deux attitudes extrêmes : soit "laisser aller" l'éducation de ses enfants, soit exercer une autorité compensatoire excessive dans le seul cadre du foyer domestique. Ainsi pour Kamel, le doute n'est pas permis, il se souvient parfaitement des transformations de style éducatif entraînées par le chômage prolongé de son père : "Quand mon père a perdu son boulot, ça l'a cassé. Moi j'ai bien vu que pour lui ça devait être terrible, il gueulait après ma mère,

8 A. Sayad, Le mode de génération des générations immigrées, *Migrants Formations*, septembre 1994, n° 98, p. 45.

9 J.L. Borkowski, "L'insertion sociale des immigrés et de leurs enfants", *Données sociales*, INSEE, 1990.

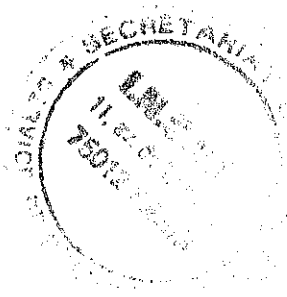
il l'adorait mais c'était plus fort que lui, à nous il nous prenait contre lui mais il nous parlait plus. Après ça, il restait toute la journée en pantoufles à la maison. Il sortait plus. Quand ma mère lui demandait s'il voulait sortir il répondait toujours pourquoi faire ?". Dans certaines familles, le père n'est donc plus en mesure de fournir un quelconque modèle à des jeunes qui ignorent eux-mêmes tout du monde du travail.

Enfin, la parole du père elle-même n'aurait plus le même poids. Sa capacité à faire preuve d'autorité, son prestige du gardien du "Nif" (honneur familial) et du coup sa virilité serait fréquemment remise en doute. Le contrat tacite contenu dans la fameuse expression "Iah'Koum" ("c'est lui qui commande"), où commander et obéir entraînent simultanément la fierté du "bon père" ordonnant et celle du "bon fils" se soumettant semble révolu[10]. C'est en se prévalant de leur expérience que les pères asseyaient la légitimité de leur "autorisation" ou de leur "refus d'autoriser à". Les fils avaient confiance dans un jugement reposant sur la connaissance de la vie qui donnait sens à sa loi.

Les "grand frères" eux-mêmes participent à ce constat. La défaillance la plus patente à leurs yeux touche l'incapacité de l'autorité paternelle à sécuriser les enfants. Cette tâche majeure qui devrait permettre aux jeunes de s'ouvrir sur le monde extérieur ne semblent plus remplie. Ils y voient plusieurs raisons.

Tout d'abord, l'écart entre les générations leur semble immense en termes d'expériences vécues. Quand il s'amenuise, c'est à cause d'une conscience commune de l'échec. Les pères ne connaissent plus vraiment les règles du jeu de la cité et ne veulent pas en entendre parler. Karim de Saint-Denis qui indiscutablement aime son père reconnaît pourtant : "Dans la cité, il serait plus perdu que mes petits frères. Il serait vraiment largué. S'il nous arrivait un gros problème, il aurait peur de rien, mais il saurait pas s'y prendre. On lui cache certaines choses, il fait celui qui veut pas voir sur d'autres. Alors, c'est moi qui discute avec les autres familles, enfin avec les jeunes des autres familles ; c'est comme ça, les pères ils restent chez

[10] Pour une comparaison entre la culture maghrébine traditionnelle et celle des jeunes immigrés de la deuxième génération, voir H.F. Mecheri, *Les jeunes immigrés*, Paris, L'harmattan, 1993.



eux. Les familles, elles communiquent entre elles par les "grands frères" ou par les mères quand elles vont au marché ou qu'elles vont à la sortie de l'école". Avec d'autres mots l'autre Karim, Gilbert et Kamel aboutissent au même constat d'inadaptation de leur père à la vie dans la cité. Les expériences dans le cadre de la vie quotidienne ne sont presque jamais partagées avec les parents qui se retrouvent peu à peu exclus d'un monde dont les références leur échappent. Il semble donc indispensable aux "grands frères" de prendre le relais des pères à l'extérieur du domicile familial, dans la rue.

Ensuite, l'absence de réussite professionnelle des pères constitue un abcès de fixation où vient mûrir l'amertume des fils. On sent parfaitement au fil des entretiens que l'impossibilité d'accéder aux biens de consommation alimente le ressentiment. Une véritable destitution du père consiste à le montrer comme un exploité. Après son divorce, le père de Nordine est retourné "au bled" en 1993. La main qu'il a souvent portée sur son fils n'a, semble-t-il, jamais beaucoup compté car, toujours en échec, il paraissait à Nordine "mal placé pour donner des leçons". Il l'affirme sans retenue :

- Nordine : "Souvent, je me demandais pourquoi me donner tant de mal pour lui obéir ; en gros j'avais droit à rien. C'est pas sa faute si on était dans la merde mais quand je demandais un truc pour Djamila ou Mohamed (son petit frère et sa petite soeur), il considérait toujours que je lui manquais de respect".

- Pascal : "Si je comprends bien tu lui en voulais un peu parce qu'il ne vous achetait rien".

- Nordine : "Pas vraiment pour ça, chacun fait comme il peut, mais c'est surtout que ses conseils il aurait pu les garder. Pour lui, avoir de la dignité, c'était apprendre à se serrer la ceinture. Moi, je crois que c'est pas comme ça qu'on réussit dans la vie, même si on réussit pas à chaque fois, si on part battu, on est battu d'avance".

Pour les "grands frères", la famille est réellement en difficulté quand le père n'existe plus comme modèle, non pas qu'il soit rejeté mais tout bonnement ignoré.

Naïma prend des contre-exemples : "L'autre fois, il y a un jeune Portugais qui me dit qu'il veut faire maçon. Franchement il était fort dans les études, alors je lui dis de réfléchir. C'est ton père qui t'as mis ça dans la tête ? Je lui dit pas que c'est naze mais tout les jours dans le ciment, faut réfléchir. D'un autre côté, quand je vois l'influence des pères portugais sur leur fils, je reste baba. Les Asiatiques c'est pareil, ils peuvent te dire je vais faire ça dans la vie parce que mon père le fait, ou parce que mon père m'a dit que c'était bien". Dans ce cas, les modèles sont non seulement identifiés, mais encore repris et approuvés au point de former un projet de vie.

L'ultime raison de la défaite des pères maghrébins serait à rechercher dans l'acculturation rapide des enfants d'immigrés qui prennent modèle sur les autres adolescents qui leur transmettent sans retenue les valeurs de notre société individualiste et égalitaire. Les valeurs françaises vont déteindre d'autant plus facilement sur les jeunes d'origine maghrébine qu'ils ne font pas l'objet d'une forte hostilité raciste à même de réactiver leur fierté ethnique. En comparant l'Angleterre, l'Allemagne et la France, E. Todd (1994) constate que plus une société marque son aversion envers les immigrés, plus elle protège corrélativement leur système anthropologique en rendant difficile leur assimilation. L'auteur montre qu'en France, les familles maghrébines ne peuvent compter sur cette aide paradoxale apportée par la ségrégation pour maintenir leur tradition ; il dépeint une France universaliste, terre d'accueil bienveillante, où les adolescents de toutes couleurs semblent pouvoir traiter entre égaux. Cette démonstration reposant sur l'indifférenciation raciale des jeunes entre eux doit être relativisée par des signes rompant de plus en plus nettement avec cette vision angélique. La montée en puissance de l'extrême droite montre que notre société, dans une conjoncture politique donnée ("affaire Rushdie", "affaire des foulards", succès du F.I.S en Algérie) n'est plus prête à accepter des différences de moeurs avérées ou latentes.

Les jeunes n'échappent pas à cette tendance évolutive. Une enquête réalisée par B.V.A. à la sortie des bureaux de vote dans la journée du premier tour des élections présidentielles (23 avril 1995), en permettant d'analyser la composition de l'électorat des candidats, montre sans ambiguïté que les jeunes sont plus sensibles que les adultes au programme du Front National[11]. L'analyse des résultats locaux du premier tour des élections présidentielles achève de remettre en cause l'image selon laquelle la France serait un Éden multi-ethnique. Les Français, si l'on en juge par leurs votes, trouvent l'identité nationale d'autant plus menacée qu'ils se perçoivent eux-mêmes menacés dans leur vie professionnelle. Il ne fait donc guère de doute que les jeunes immigrés se sentent pour le moins mal à l'aise en prenant connaissance de ces résultats, et que ceux-ci incitent à leur tour à un repli soit sur la communauté d'origine, soit sur la famille refuge.

Enfin, on peut regretter le caractère manichéen des énoncés condamnant les enfants d'immigrés à un choix entre le système de pensée de leurs parents ou celui de leurs amis au collège, à des années lumières l'un de l'autre. En effet, une telle alternative oublie que ces jeunes peuvent s'aménager une "double vie" culturelle en segmentant leur emploi du temps entre la vie en famille et la vie au dehors. D'où une coupure de plus en plus nette entre ce qui se passe à l'intérieur des familles et ce qui se passe à l'extérieur du domicile. Pour avancer avec un pied dans la tradition et un pied dans la modernité, la plupart des jeunes que nous avons rencontrés opère une séparation des milieux.

---

11 P. Giacometti, "La composition de l'électorat", *Le Monde*, 25 avril 1995, p. 10-11. L'enquête montre que 19% des jeunes de 18-24 ans ont témoigné leur confiance à J.M Lepen alors que celui-ci a récolté 15% des voix dans l'ensemble de la population.

Tableau 3 : Résultats des votes en faveur de J.M. Le Pen et P. De Villiers et en faveur du parti du maire dans quelques communes à forte densité de population immigrée au 1er tour de l'élection présidentielle, 23 Avril 1995

Communes	Votes pour J.M. Le Pen + P. De Villiers	Votes pour le parti du maire
Saint-Denis	21,4%	26,3% (PS)
Sevran	23%	12,8% (PC)
Le Blanc-Mesnil	23,7%	22,1% (PS)
Clichy-sous-Bois	26,9%	21,1% (Divers droite)
Drancy	24,8%	19,7% (PC)
Les Mureaux	28,4%	23,7% (PS)
Creil	28,6%	26,6% (PS)
Vaulx-en-Velin	26,9%	27,6% (Divers gauche)
Lyon 9ème secteur	27%	17,2 (Divers droite)
Vénissieux	24,2%	17,6% (PC)
Echirolles	21%	13,9% (PC)
Marseille	25%	20,85% (Divers)
Berre-l'Étang	32,2%	24,4% (PS)
Tourcoing	3O,8%	22,6 (PS)
Firminy	28,5%	13,1% (PC)
Mulhouse	29,8%	2O,7% (PS)
Elboeuf	24,4 %	22,9% (PS)

Source : Le Monde, 25 Avril 1995.

2. Les relations entre frères et soeurs

2.1. "Grands frères" et petites soeurs

Les sociologues ne se lassent pas de décrire la fille maghrébine comme confinée à l'intérieur, à la merci des caprices de ses frères et vouée aux tâches domestiques. De nombreuses ethnographies retracent les histoires de vie de familles maghrébines en évoquant un considérable retrait des femmes par rapport aux hommes, témoignage de la prégnance des traditions et de la puissance de l'Islam. Il a été maintes fois montré comment les signes de domination des garçons sur les filles sont encouragés par les parents. A de multiples reprises, des travaux ont relevé, en effet, que les adultes semblent stimuler toute attitude d'autorité des garçons sur les filles en y voyant le nécessaire apprentissage de la virilité. H. F. Mécheri (1993), par exemple, note que les garçons ont loisir de terroriser ou d'asservir les filles avec l'assentiment et la complicité parentale. Imaginant que ces brimades éveillent la virilité des jeunes mâles, "ils vont féliciter le garçon quand il maltraite sa soeur (...) l'âge ne joue pas, une fille aînée doit supporter les coups d'un frère plus jeune"[12]. Il faut, en évitant tout angélisme, relativiser cette situation de martyre en quasi détention dans laquelle se trouverait les filles.

D'une part, la tradition n'est pas qu'imposée, elle est souvent adoptée. Derrière les portes closes, il se passe parfois tout autre chose que ces traditionnelles images de réclusion. Les plaisirs de la mise en scène du corps envahissent les appartements quand, enfin entre elles, les filles peuvent tout à loisir emprunter les habits traditionnels de leur mère, jouer ou danser sur du Raï ou des musiques du "bled". E. Ktoridès et A. Pernet ont pu constater l'importance de ces métamorphoses[13]. D'autre part, les "petits pachas" n'abusent pas forcément de leurs

12 H.F. Mecheri, *Les jeunes immigrés maghrébins de la deuxième génération*, Paris, L'Harmattan, 1993, p. 26.

13 E. ktoridès, A. Pernet, *Je ne m'appelle pas Cyndie Crawford*, DEA d'anthropologie du cinéma, Paris X, 1994.

prérogatives. Enfin, les soeurs ont plus d'un tour dans leur sac pour contourner les interdits et se soustraire à la toute puissance masculine. C'est ce que nous allons montrer dans les pages suivantes.

Les soeurs de nos "grands frères" font ce double constat : les garçons sont "des petits rois, gâtés-pourris" mais ils n'ont pas particulièrement abusé de ce pouvoir. Les héros des quartiers ne sont pas perçus par leurs soeurs comme des bourreaux domestiques.

Pourtant, il est vrai que les "grands frères" réservent à leurs collatéraux un style éducatif plus autoritaire que celui qu'ils appliquent aux autres jeunes. Ainsi, Kamel semble, en famille, surtout tourné vers le contrôle et la contrainte. Même s'il reconnaît l'importance décisive de la responsabilisation et de l'autorégulation[14] dans l'accès à l'autonomie, il semble réserver ce type de démarche essentiellement pour les jeunes du quartier. Ainsi, derrière une apparente continuité entre son rôle familial et son rôle sur le quartier, on repère une rupture entre ses fonctions de "gendarme" en famille et ses fonctions de "conseiller" sur le quartier. Les "grands frères" rencontrés sont d'ailleurs tout à fait conscients des priorités qu'ils accordent en famille au contrôle sur le soutien. On peut repérer chez Jean ce même décalage de style éducatif : "Les autres jeunes de la cité, j'essaie de leur faire comprendre que réfléchir par soi même c'est important, je leur dis qu'au bout du compte c'est à eux de prendre les décisions. Pour mes frères, c'est différent, ils savent qu'ils peuvent toujours essayer de me convaincre, mais que c'est moi qui décide et que c'est comme ça et pas autrement". Alain demeure sur les mêmes positions : "Quand les jeunes font une connerie, je leur dis jamais qu'ils sont nuls à chier, j'essaie surtout de leur montrer les conséquences : Si tu tires ça à l'association, alors à cause de toi, personne ne pourra partir en week-end. Mon truc c'est ça, leur montrer sur quoi leurs conneries peuvent déboucher en pratique pour le groupe. Mais pour mes soeurs, ou pour Daniel et Michaël, je suis plus sévère, je fais comme les autres

[14] Définie comme l'aptitude à se donner des buts personnels et à y adapter des moyens.

Entretiens avec les frères et soeurs de Kamel :

Morgan (16 ans) la soeur de Kamel donne de son frère la même image que son frère Samy (18 ans) celle du "commandeur". Son plus jeune frère Mehdi (11 ans) et sa plus jeune soeur Nadia (13 ans) sont d'accord entre eux pour ajouter "qu'on n'a pas intérêt à lui désobéir". Même si ses soeurs se plaignent de sa faible tolérance et de ses capacités d'écoute réduites, elle reconnaissent que c'est quelqu'un de bien.

- Pascal : "Mehdi m'a dit qu'avec Kamel il valait mieux obéir tout de suite ?"

- Samy : "C'est vrai qu'avec Kamel c'est la seule chose à faire. On s'amuse, on déconne comme tout le monde mais il vaut mieux pas se faire choper. Kamel m'a appris d'autres choses que filer droit ; il m'a appris que pour devenir une vedette dans le quartier, c'est pas la peine d'être un voyou. Son exemple, il compte forcément parce que quand tu es entre copains, tu penses surtout à faire des conneries. Quand je voulais sortir avec les jeunes du quartier, jusqu'à quinze ans, c'est lui qui décidait. C'était souvent non. Mais il m'expliquait toujours pourquoi, à cause de l'école, à cause des mauvais plans (...). Avec mes soeurs, il discute beaucoup, il discute, il discute. Mon père il perd pas deux heures à leur faire la morale, quand c'est non c'est non."...

- Pascal : "Samy m'a dit que ton frère discute beaucoup avec toi qu'est-ce que tu en penses ?"

- Morgan : "Si je vais mal ou si j'ai envie de faire quelque chose et que j'hésite, il refuse jamais de m'écouter ; mais ses conseils, c'est toujours pareil, c'est toujours de ma faute. De toutes façons, je lui dis pas tout. Il se met pas vraiment à notre place, il nous dit ce qu'il ferait lui, et si on le fait pas il ne nous lâche pas".

- Pascal : "Si tu as un secret, un confidence, c'est à lui que tu vas le dire ?"

- Morgan : "Non, si c'est top-secret, too personnel quoi, j'en parle à ma meilleure copine, à l'école".

parents. Je leur donne les limites à pas dépasser et quand j'ai dis non une fois ça suffit. Ca m'énerve les parents qui traitent leurs fils comme des bourricots en disant fais-ci, fais-ça... Pourtant, je fais un peu pareil (rires)". Zahou reformule une nouvelle fois la différence de traitements dans les ministères qu'il exerce auprès des jeunes de la cité, et de ses frères et soeurs : "Mes petites soeurs, c'est la famille, je leur laisse pas vraiment le choix, je veux qu'elles soient le mieux possible. Les autres, je leur donne des conseils, ils écoutent tant mieux, ils écoutent pas, ça les regarde. Mes soeurs, je me sens directement responsable". Ainsi, alors que les "grands frères" ont comme objectif déclaré l'émancipation, il leur est difficile d'étendre cette volonté aux membres de leur propre fratrie.

Ces résultats confirment nos premières enquêtes sur la distinction entre les normes de la cité et les normes familiales. Pour ce faire, nous avions demandé à 34 frères aînés d'origine maghrébine, tous lycéens entre 15 et 19 ans, de remplir un questionnaire[15]. Les résultats montraient sans équivoque la disjonction entre la normalité accordée au comportement d'une fille en général par rapport à celle concédée aux comportements de sa propre soeur (voir tableau 4). Les interdits étaient beaucoup plus forts lorsqu'ils concernaient la soeur. Certains items comme "se promener seule", "aller seule au sport" ou "aller faire seule ses courses" étaient évidemment mieux acceptés que d'autres comme "aller seule au café", "coucher avec un garçon". Mais même pour les propositions les moins coûteuses pour l'honneur familial, la normalité semble fonctionner à deux vitesses ; la permissivité se restreint dès qu'elle s'applique à sa propre soeur, les écarts les plus importants concernant la fréquentation des cafés, le départ seule en vacance et les relations sexuelles avec un autre garçon. "Ma soeur elle est sérieuse", constituait le leitmotiv des commentaires.

---

15 Cette enquête sur des lycéens de Champigny-sur-Marne constitue les premiers pas de notre travail de recherche sur la question. Ces résultats ont été publié dans "*Sports de rue et insertion sociale*", Paris, INSEP, 1994.

Tableau 3 : "Est-ce que tu trouves normal que... ?"

(Effectifs : 34 ; résultats exprimés en pourcentages)

	une fille en général...	ta soeur en particulier...
Se promène seule	82,4	67,6
Aille seule en boîte	38, 2	23,5
Aille seule faire les courses	76,5	61,8
Aille seule faire du sport	64,7	61,8
Pratique le body-building	23,5	14,7
Pratique le full-contact	29,4	20,6
Prenne la pilule	67, 6	44,1
Rentre à l'heure qu'elle veut	8,8	8,8
Aille au café	23,5	2,9
Sorte avec plusieurs garçons	0	0
Parte en vacance seule	52,9	20,6
Couche avec un garçon	47,1	20,6
Porte une minijupe	79,4	61,8
Vive avec un garçon	20,6	5,9

Source : P. Duret, M. Augustini, Sports de rue et insertion sociale, Paris, INSEP, 1994.

Il s'agissait également de déterminer dans quelle mesure des filles pouvaient influer sur la permissivité des frères. Pour cela nous avions eu recours aux formulations suivantes : "Si elle a quatorze ans est-ce que tu trouves normal ?" et "Si elle a dix-huit ans est-ce que tu trouves normal ?". Les résultats ont montré que l'âge supposé de la soeur a moins d'importance sur les jugements que l'âge du juge lui-même. Alors que la quasi totalité des jeunes de quinze ans désapprouvent qu'une fille de dix-huit ans "aille seule ne boîte", la moitié des jeunes de dix-neuf ans n'y voient rien à redire.

Dans les cités, les filles se posent la question lancinante de savoir comment échapper au regard des garçons. La petite soeur de Karim déplore que "quand on allume une clope dans l'immeuble, deux minutes après, les frères sont au courant ; pareil pour l'arrêt de bus devant la cité, tu descends avec quelqu'un, tout le monde est de suite au courant, tu vas faire des courses même à l'Intermarché, il y a des garçons pour te surveiller".

2.2. Autonomie et influence des "grandes soeurs"

Le contrôle des garçons ne s'exerce pas de la même façon sur l'ensemble des filles. En effet, les "grandes soeurs" se plient moins à la loi des frères. Ainsi Naïma éclate de rire quand elle relate les tentatives d'affirmation de ses petits frères : "Un jour mon petit frère est venu vers moi et il m'a dit en jouant les grands : "Tu sais que tu as pas le droit de sortir quand tu veux", il me dit ça à moi, ah non j'en pouvais plus, j'étais morte de rire, je lui ai demandé qui c'est qui t'as raconté ça, il me dit que ce sont les grands, je lui ai répondu en rigolant, quand tu auras mon âge tu pourras parler". Yasmina se souvient d'une péripétie identique : "J'étais en train de discuter avec un garçon, mon petit frère arrive comme un coq et essaie de me

faire la leçon en me disant : "C'est pas bien de parler avec les garçons en bas de chez toi" ; il avait entendu un frère dire ça à sa soeur. Franchement, de quoi il se mêle ? il a été reçu !". Les "grandes soeurs" font donc jouer l'âge en leur faveur. Pour être une "grande soeur", il semble bien qu'il faille être l'aînée ou la seconde de la fratrie. Naïma, Yasmina et Nadia sont dans ce cas. Elles jouent un rôle déterminant dans la cité en participant à la vie associative de leur quartier[16].

Ces "grandes soeurs" sont non seulement émancipées de la tutelle masculine mais elles réussissent en famille à renverser les rôles, faisant preuve sur leurs frères d'une autorité comparable à celle des "grands frères". Ainsi, Naïma se définissant comme "un garçon manqué, une Calamity Jane" souligne : "C'est moi qui m'occupe de la discipline à la maison. C'est normal, c'est moi la plus stricte chez moi. Je suis sévère comme un garçon. Si mes petits frères ne comprennent pas par la parole, je les tape ! Mon petit frère de dix ans, s'il n'est pas sous ma surveillance, ne pense qu'à se barrer avec ses copains. Alors il faut que je fasse attention à lui". Yasmina constate : "En famille je ne suis pas méchante mais c'est moi le grand frère. Quand mes frères font une connerie, ils partent en courant parce qu'ils savent bien ce qui les attend". Quant à Nadia, pour elle il ne fait aucun doute qu'elle soit la seule femme crainte de ses frères : "Dès qu'ils me voient, même s'ils sont avec leur bande, ils se disent toujours, attention, attention voilà Nadia qui arrive, et c'est direct le calme".

Les "grandes soeurs" essaient de soustraire les filles de leur cité à la surveillance masculine. Chacune d'elle s'inscrit dans une démarche de négociations ou d'oppositions ouvertes avec les "grands frères" du quartier. Naïma confesse qu'il lui faut l'hypocrisie et la ténacité "d'un marchand de tapis" pour les convaincre: "Dans mon quartier, c'est vachement strict parce que toutes les filles sont commandées par leurs frères. Enfin, il n'y en pas beaucoup comme moi qui

[16] Naïma anime un club "Bouge ta jeunesse", Yasmina entraîne des sections sportives ; quant à Nadia, elle travaille dans un centre culturel.

leur tiennent tête. Rien que pour les faire sortir de temps en temps, pour les faire aller à un simple concert, par exemple, je suis obligée d'aller discuter avec chaque frère, il y en a je m'accroche avec. Ils disent à leur soeur "si tu vas là-bas je te tue, on veut pas de salope dans notre famille". Je suis obligée de leur expliquer que je prends les filles avec moi, à tel endroit à telle heure, elles montent dans le car, je les lâche pas pendant le concert, je les prends en charge du début à la fin et dès que c'est fini on revient". Yasmina relate la même lutte au quotidien : "Dans ma cité, c'est pas le pied pour les filles, c'est les frères qui font la loi dans les familles. Eux, ils fument mais si une de leur soeur fume, c'est une pute. Eux, plus ils sortent avec des filles, plus ils friment, mais ils interdisent à leur soeur de discuter avec des garçons. C'est vraiment une cité très dure pour les filles. C'est plus difficile d'être une "grande soeur" qu'un "grand frère" parce que qu'il faut se battre pour être respectée des petits et des grands frères. Les grands frères ils disent "ma soeur elle sort pas, elle est sérieuse". Elle est sérieuse ? Qu'est ce que t'en sais ? Tu es allé voir à la sortie de l'école si elle fume pas ? Tu peux pas être derrière tout le temps. Si tu la laisses avec moi, elle fumera pas. C'est vrai, la première fois que je les prends une cigarette à la bouche c'est une claque, la deuxième fois c'est un coup de poing. Moi, je leur interdit de fumer pour la santé mais ça fait plaisir au grand frère pour la réputation". Nadia confirme elle aussi ce constat : "Les filles, elles sont bien chez elles mais pour sortir elles manquent de liberté. Moi, j'ai eu la chance que mes frangins n'aient pas cette mentalité. Les rapports qu'ont les gamins avec leur frangines c'est pire qu'avant parce que maintenant, en plus, ils s'en font une fierté. Nous on est des Marocains, nous on est des Algériens, ou nous on est des croyants (islamistes) donc les filles elles doivent rester chez elles. Alors je passe du temps à discuter. Les parents, ils laissent partir les filles maintenant pour une semaine alors qu'avant ils voulaient même pas les laisser partir pour une action d'une après-midi sur le quartier. L'ambiance a vraiment changé".

2.3. Les stratégies de contournement opposées à l'autorité des "grands frères"

Trois stratégies sont largement employées pour favoriser les autorisations de sortie. La première démarche vise, pour les filles, à montrer le plus longtemps possible qu'elles sont encore des enfants et qu'à ce titre, elles font partie du monde asexué qui échappe aux contrôles des fréquentations. Elles vont par exemple s'amuser au jardin d'enfant, lieu qui se fréquente sans aucune distinction de sexe. Ainsi, les filles retardent aux yeux des frères et des parents le moment où elles seront considérées comme des femmes. Elles disent, comme le note Yasmina, "je vais jouer à côté du bac à sable, sans dire qui elles vont y voir. Quand elles sortent, elles mettent le rouge à lèvres une fois dehors". Elles ramènent donc toutes leurs expériences à l'extérieur du domicile à un ensemble de pratiques enfantines, par une stratégie de juvénilisation de leurs activités.

La seconde démarche consiste à faire valoir des lieux et des formes légitimes de sortie. Alors que les parents refuseront le plus souvent aux filles d'aller faire du sport individuellement, ils accepteront plus volontiers leur participation au groupe de l'association sportive du collège (à condition qu'il ne soit pas mixte). On trouve donc ici une double opposition, d'une part entre la pratique individuelle et la pratique de groupe, et d'autres part entre les lieux privés de pratiques ("Gymnase Club" et autres centres de mise en forme) et les lieux publics (école, club de quartier). La présence de l'enseignant rassure. Une étude de sociologues rennais[17], commanditée par l'Union Nationale du Sport Scolaire (U.N.S.S.) a d'ailleurs mis en évidence la sur-représentation des filles de Zone d'Éducation Prioritaire à l'association sportive scolaire. Alors qu'au niveau national les pratiquants U.N.S.S. comptent 58% de garçons contre 42% de filles, en zones sensibles, les résultats montrent un conséquent rééquilibrage puisque ce sont 47% de filles qui

---

17 P. Lacombe et Coll., *L'A.S., utilité sociale et pertinences culturelles*, Brest, Rennes, Cibles, 1994, p.42-52.

composent alors les rangs des associations sportives scolaires. Dans les académies réputées difficiles, la tendance est encore plus marquée et les filles représentent alors plus d'un licencié sur deux. Les activités culturelles des associations de quartier peuvent jouer dans la même perspective ; il s'agira aussi d'utiliser leurs invitations comme des laissez-passer. Dans un cas comme dans l'autre, la respectabilité de l'enseignant ou de l'animateur joue comme un blanc-seing auprès des parents. Au niveau des contraintes formelles, pour qu'une demande de sortie soit recevable par les parents, il est donc primordial de rendre perceptible le caractère éducatif et institutionnel de l'activité convoitée.

La troisième démarche consiste à conquérir le plus jeune possible une autonomie financière ou tout au moins à ramener un revenu au domicile. Dans cette perspective, animer un soutien scolaire ou une section de club transforme immédiatement la situation des filles. D'une part, plus personne ne leur demande des comptes comme le note Naïma : "Ce qui a changé du jour au lendemain quand j'ai commencé le soutien scolaire rémunéré, c'est que j'ai plus eu à dire ce que je faisais. Mes parents m'ont considéré comme une grande. Maintenant, je suis en vadrouille toute la journée. Ils ont l'habitude, ils disent rien. Maintenant, mon père c'est l'inverse qui l'étonne. Quand je rentre tôt, il me dit "tiens tu es déjà rentrée ?" D'autre part, tout apport financier met les filles en position de force par rapport aux frères inactifs quel que soit leur statut. Elles vont même jusqu'à leur donner de l'argent, tenant là leur revanche et un moyen de pression efficace. Pour Yasmina, faire des cadeaux à ses frères, c'est aussi leur montrer sa supériorité. Autre avantage, leur travail va déclencher une reconnaissance automatique de la part des familles du quartier. Pour Nadia : "C'est assez rare pour une fille d'être libre, mais là en plus tout le monde t'accueille comme si tu étais Jean-Paul Belmondo. Quand tu es dans la cité, ou quand tu prends le bus, tout le monde viens discuter avec toi". Naïma est surprise encore aujourd'hui que les parents viennent l'encourager : "Ils voulaient me rencontrer absolument, je les connaissais même pas. Ils m'abordent en

disant "mon fils arrête pas de nous parler de toi, alors il fallait qu'on te voies". C'est comme ça sans arrêt, les gens dans la cité n'arrête pas de me parler comme si j'étais le maire, les jeunes ils me disent, toi Naïma tu as le bras long". Cette notoriété est d'autant plus délectable que généralement, les garçons n'accordent aux soeurs qu'un rôle mineur. Presque toujours absentes de leur discours, cantonnées à symboliser l'honneur virginal, elles n'en sont pas moins ici les chevilles ouvrières du quartier. Rien d'étonnant alors à ce que les "grandes soeurs" prennent appui sur un support associatif qui leur permet tout à la fois de sortir de chez elles tant qu'elles veulent, de s'imposer sur le quartier et de soustraire les enfants, garçons et filles, à l'influence des frères. Une des principales spécificités des grandes soeurs par rapport aux grands frères est donc de s'occuper aussi bien des filles que des garçons. Dans cette perspective, les stages à l'extérieur de la cité ont leur préférence. En effet, coupés de leurs aînés, les jeunes seraient plus malléables et feraient preuve de plus d'ouverture d'esprit envers les filles. Les petits frères s'épanouiraient en l'absence de leur grands frères et changeraient d'attitudes.

Mais si les obstacles aux sorties persistent, il reste aux petites comme aux grandes une ultime voie, celle du mensonge, pour contourner l'interdit sans l'affronter. Les filles distinguent le mensonge masculin, sorte de jeu pour "le style" ou pour "la frime", du mensonge féminin, nécessité pragmatique permettant aux adolescentes de s'octroyer une marge de manoeuvre en donnant d'elles même une image conforme à celle que les pères et les frères attendent. Il y a donc lieu de distinguer le mensonge utilitaire, arme défensive pour conserver sa liberté, de la fable revalorisante liée à l'ivresse de se doter des attributs de la vie d'un autre. Nos entretiens révèlent cinq types de mensonges :

- Le mensonge "pour faire style" : Comme le reconnaissent spontanément Alain, Gilbert, Zahou, Azzedine, Nadia et Naïma, il y a de plus en plus de mensonges destinés à améliorer son image. Azzedine précise comment, dès que les jeunes

sortent hors des limites de leur cité, "ils racontent n'importent quoi. Ils sont tous à la fac même les petits de quatorze-quinze ans, ils tchatchent, ils brodent, leurs parents sont plein de fric mais bien sûr, tout ça c'est bidon, c'est juste parce qu'ils pensent que sans ça ils n'intéressent personne". Le mensonge apparaît ici comme une manière de s'individualiser. Convaincus de leur stigmatisation, confrontés à leur irréalité sociale, les jeunes mentent pour se donner un supplément d'identité.

- Le mensonge pour se défendre d'une accusation : Pour lui donner du poids et éviter la mise en doute, il se profère avec un serment du type : "Sur le Coran, je te jure que...". On peut de même, pour désamorcer les doutes d'un interlocuteur suspicieux, jeter dans la balance la vie de ses ascendants : "Sur la vie de ma mère, je te jure que...".

- Le mensonge "pour ne pas faire de peine" : Razeki et Karim l'utilisent par exemple dans des situations d'engagement sportif. Razeki, par exemple, n'ose pas décliner directement une invitation à un tournoi de basket de rue : "Quand tu veux pas aller au tournoi avec un copain alors tu le baratines. Tu lui dis qu'un autre pote t'as demandé avant et que tu ne peux pas faire autrement". Naïma et Yasmina y ont recours pour leur part pour apaiser les inquiétudes de leur mère. Ainsi, Yasmina confie : "Je mens pas à ma mère comme je mentais aux profs ; les profs c'est juste pour qu'ils me lâchent. Ils ne se font pas de soucis pour moi. Ils ne comprennent rien à ma vie. Ma mère, si elle apprend où je vais quand je sors, elle le supporterait pas, déjà qu'elle me fait un cinéma pas possible dès que je sors. C'est "ah! ma fille, sortir c'est dangereux, s'il t'arrivait quelque chose !". Le mensonge envers la mère et celui envers l'enseignant sont assurément différents. L'enseignant est jugé trop borné, incapable de comprendre et d'accepter, il ne mérite pas la vérité. La mère de son côté est jugée trop sensible pour pouvoir affronter la vérité en face, ainsi faut-il la transformer un peu pour la rendre plus sécurisante. Cela devient presque un devoir de mentir à sa mère qui "ne supporterait pas" la vérité. Le mensonge peut donc trouver sa source dans le mépris comme dans l'attention portée à autrui.

- Le mensonge gratuit : Les grands frères l'attribuent aux plus jeunes. Pour Karim, il est très fréquent que "les petits mentent. Ils savent même pas pourquoi. Ils font ça par pur plaisir". La poursuite du bonheur engendré en faisant passer pour vraie une mystification qui ne sert ni a améliorer son image, ni à s'accorder plus de liberté, semble ici sa propre fin.

- Le mensonge pour avoir plus de liberté : Il est à coup sûr le plus employé par les filles, l'organisation systématique du cloisonnement étant la condition nécessaire pour permettre leur "double vie". Djamila, la jeune soeur de Nordine, nous confie dans ce sens que "si les parents savaient ce qu'il se passe dehors, ils ne nous laisseraient plus sortir. Je m'arrange un peu tant que je me fais pas prendre tout le monde est content, sinon je dérouille". Le prix à payer pour découvrir le monde consiste à prendre le risque de "dérouiller" si l'on est pris en flagrant délit de mensonge.

Dans tout ces cas, le bon mensonge est celui dans lequel la menteuse (ou le menteur) se sent le mieux. Il ne s'agit pas forcément du plus plausible mais de celui qui fait oublier qu'on ment, la condition pour être cru consistant le plus souvent à s'auto-suggérer que l'on dit la vérité pour pouvoir mentir en toute sincérité.

Pour "embrouiller" les parents ou le "grand frère", les petites soeurs disposent d'alliées pour "monter des plans" (raconter des fictions crédibles) leur permettant de sortir. Elles peuvent d'abord compter sur les copines qu'il est nécessaire d'amener au domicile, pour que ce soit elles qui formulent et authentifient la demande. Elles peuvent compter ensuite sur les "grandes soeurs". Naïma reconnaît bien volontiers leur "arranger le coup"" quand elle peut, tout en déplorant qu'"à son époque" elle n'ait pu compter sur personne. La soeur aînée[18] de la famille, quand elle ne vit plus sous le toit familial, devient une alliée irremplaçable ;

18 Tant qu'elle vit sous le même toit, la grande soeur représente une complice et une rivale, dont on envie les prérogatives. Les plus jeunes soeurs nous ont raconté comment elles sont souvent tentées de "faire chanter" leur soeur pour qu'elle les amène avec elle.

elle peut en effet "couvrir" des sorties en affirmant que la petite soeur vient chez elle.

Il faut envisager enfin l'ultime sortie, sans retour, qui correspond à la décohabitation du milieu familial. Le niveau de scolarisation et la durée des études y jouent pour beaucoup. On sait que généralement, les parents d'origine étrangère développent de fortes attentes quant à la réussite scolaire de leur enfants[19]. M. Tribalat (1995), en faisant de l'âge de sortie de l'école un indicateur des aspirations des familles, remarque que les jeunes d'origine marocaine ou algérienne achèvent leur scolarité plus tard que leurs homologues espagnols ou portugais dont les parents n'hésitent pas à mettre un terme à la scolarité quand passe l'opportunité d'une insertion professionnelle rapide[20]. Il ressort également de ses analyses que d'une manière générale, l'intensité de l'attente parentale vis-à-vis de la scolarité paraît plus forte pour les garçons que pour les filles, celles-ci étant encore traditionnellement destinées au mariage. Les filles semblent pourtant avoir une scolarité plus longue que les garçons ce qui n'est pas forcément synonyme d'une bien meilleure réussite. L'enquête de M. Tribalat fournit donc de précieuses données pour dissocier l'ambition de filles maghrébines liées à leur volonté d'affranchissement du milieu familial (Establet, Beaudelot, 1992), de leur réussite objective. Leur fréquentation tardive de l'école, loin de toujours conduire aux résultats escomptés, aboutit à des niveaux très inférieurs à ceux qu'obtiennent en moyenne leurs condisciples. Il semble donc aujourd'hui nécessaire d'abandonner le mythe rassurant de la "beurette" qui réussit envers et contre tous. Cette image, d'autant plus séduisante que le triomphe de la volonté est incarné par des filles dominées en famille, est justement ce à quoi nous ne pouvons plus croire. Les

---

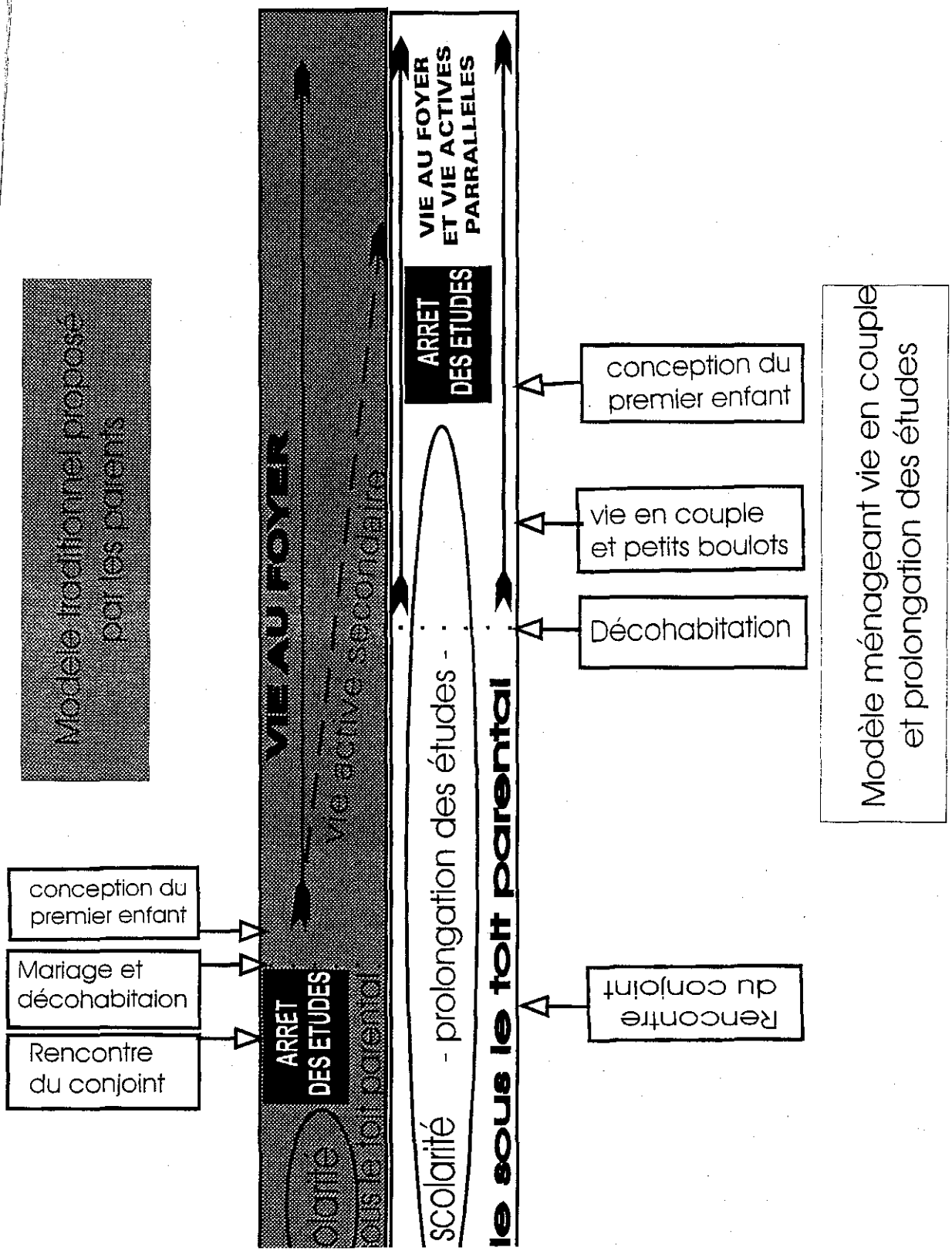
19 En 1995, une étude de L.A Vaillet et J.P Caille "*Les élèves étrangers au cours de l'immigration dans l'école et le collège français*" pour la D.E.P. au Ministère de l'Éducation Nationale suggère que cette forte aspiration joue même sur la logique d'orientation scolaire en classe de seconde des enfants issus de l'immigration.

20 "A 23 ans, 14% des jeunes Algériens sont encore scolarisés contre 9% de jeunes Espagnols et 6% de jeunes Portugais". M. Tribalat, *Faire France*, Paris, La découverte, 1995, p. 144.

résultats scolaires les classent moins bien que les filles d'ouvriers français ; la liste des causes explicatives est longue, soulignons avec M. Tribalat (1995) le poids du bagage scolaire de la mère. Reconnaître l'insuffisance de la détermination pour réussir n'équivaut pas à la passer sous silence. Nos "grandes soeurs" ont en commun de prolonger leurs études et de tenir à les mener le plus loin possible. Elles substituent au modèle traditionnel d'entrée dans l'âge adulte où la vie maritale semble incompatible avec la poursuite des études, un autre schéma (voir figure 1) où la mise en couple permet cette continuation. Le schéma traditionnel de l'entrée dans l'âge adulte est marqué par la quasi-simultanéité des trois phases : choix du conjoint, décohabitation du domicile familial, conception du premier enfant. La fille maghrébine n'a donc pas loisir dans ce cadre de multiplier les expériences affectives avant de mener une vie maritale, encore heureuse qu'elle ne soit plus promise. L'Islam, comme le montre parfaitement S. Zéghidour (1990), est pourtant loin d'être une religion ascétique imposant une vie austère, mais les délices d'érotisme et les réjouissances charnelles ne peuvent s'y dérouler qu'à condition d'avoir célébrée par le mariage l'union des deux croyants[21]. Traquer l'adultère, veiller aux "bonnes moeurs" revient dans une perspective de ré-islamisation à un acte de salubrité sociale et de foi individuelle. Rappelons que pour le musulman, la frontière entre ce qui relève de la croyance personnelle et de la conduite sociale n'est pas aussi marquée que chez le chrétien qui a fait sienne durant plus d'un siècle de laïcité républicaine la dissociation des croyances privées et des comportements publics. La différence culturelle marque un écart radical sur la définition de la tolérance. Dans un cadre républicain, la tolérance consiste à autoriser toutes les pratiques religieuses mais à les renvoyer dans le domaine privé où chacun est libre d'exercer la confession de son choix. Dans un cadre religieux islamique, la tolérance consiste au contraire à demander la fin de ce travail de séparation, pour permettre à la foi de

21 Dans "*Le voile et la bannière*", l'auteur explique comment, contrairement à Jésus, chaste martyre non-violent, le prophète guerrier et polygame s'illustre en partie, non pas "en tendant l'autre joue", mais par sa puissance sexuelle vouée à la gloire d'Allah.

Figure 1 : Modèles de décohabitation du domicile familial pour les filles maghrébines



s'exprimer pleinement dans l'espace public. D'où la difficile compatibilité des deux conceptions. La famille maghrébine ne constitue selon le Coran que la cellule de base vouée à l'Umma (la communauté musulmane). C'est en grande partie pourquoi les musulmans peuvent faire de la surveillance de la vie privée de leurs voisins une question d'ordre public. Il faut resituer l'éducation sentimentale de la jeune maghrébine dans ce climat latent où chaque famille, toujours sur le qui-vive, craint les ragots et le qu'en-dira-t-on, pour envisager à quel point les balbutiements amoureux peuvent s'apparenter à un parcours du combattant. Nos "grandes soeurs" adoptent pourtant sans retenue le deuxième modèle (voir figure 1) caractérisé par la continuation des études. Il entraîne de fait la multiplication et l'allongement des étapes qui mènent au premier enfant. La continuation des études, l'instabilité des conditions économiques n'empêchent certes pas la mise en couple mais imposent le report de la conception [22]. Il y a là une importante transformation de la sortie de la famille d'origine qui sous-tend la renégociation (souvent conflictuelle) des statuts féminins et masculins.

3. Des familles refuges

On irait sans doute bien trop vite en besogne en disant que l'émergence des "grands frères" et des "grandes soeurs" marquent la fin de la famille maghrébine. Ils et elles sont le fruit tout à la fois de sa déstructuration et de son idéalisation. L'extrême difficulté à critiquer la famille, l'empressement au contraire à comprendre et à excuser les défaillances parentales, montrent bien malgré toutes les dénégations de la dette contractée envers les ascendants à quel point celle-ci pèse. Toute remise en cause des statuts peut vite passer pour de la trahison. Pour ces jeunes, la famille

---

[22] Ce n'est donc plus le mariage qui est "constitutif" de la famille en donnant aux futurs parents l'autorisation d'avoir des enfants. C'est bien plutôt un ensemble de critères subjectifs liés à l'expérience commune du couple qui la fonde.

est donc très valorisée. Nous nous contenterons de formuler quelques hypothèses explicatives.

1) Plus la vie est dure au dehors, plus l'espace familial constitue un cocon protecteur qui atténue, s'il ne les endigue point totalement, les agressions du monde extérieur. Quelles qu'en soient les variantes dans les pratiques concrètes, la fonction fondamentale reste toujours identique : la famille opère comme un filtre protecteur.

2) Célébrer la famille revient à se donner une assise identitaire à travers la tradition islamique. La réaffirmation de la division sexuelle des tâches et des rôles familiaux par les "frères" vise à préserver le patrimoine culturel familial de l'hégémonie des normes purement occidentales.

3) Aspirer à une vie de famille, à l'orée de l'âge adulte, pour les jeunes des quartiers difficiles, constitue un rêve qui signifie avoir une compagne (ou un compagnon) stable, avoir du travail ou des revenus suffisants pour avoir des enfants.

4) L'adhésion à la famille pour ces jeunes passe par un travail de mémoire. Pas de famille sans mémoire ; mémoire de ce qu'ils ont reçu de leur parents, mémoire d'un mélange de souvenirs de jours heureux, d'insouciance et de protection face aux difficultés. C'est aussi, dans l'admiration portée aux parents, reconnaître la subordination absolue des enfants aux adultes. Dans la plupart des propos perce, comme dans ceux de Karim de Forbach, une pointe de nostalgie : "Quand j'étais gosse, on formait vraiment une grande famille. Il aurait pas fallu qu'on manque de respect à notre père, l'idée ne nous en serait jamais venue". Croire au père, c'est voir dans l'enfance un âge d'immaturité et de fragilité qui suppose nécessairement aide et protection. Même souvenirs nostalgiques pour Zahou[23] ; ceci montre que même les "bads grands frères" (voir le chapitre 3) restent de fait très attachés à la famille.

---

[23] Car s'ils ne croient pas à la famille, ils déplorent de ne plus pouvoir le faire.

4. L'Islam des "grands frères", l'Islam des "grandes soeurs" : convergences et différences

"Grands frères" et "grandes soeurs" partagent sur l'Islam un grand nombre de convictions. Six d'entre eux et deux d'entre elles se déclarent musulmans mais aucun n'en fait une croisade, bien au contraire. Ils notent simplement l'importance d'un Islam modéré, compatible avec les vertus de la République, comme élément d'équilibre nécessaire à la définition de soi pour bien des jeunes qui les entourent. L'Islam joue alors comme une sorte de transmetteur culturel qui permet de mieux activer le lien avec les générations passées. Ils ne faut pas voir, selon eux, dans cet Islam là, un quelconque extrémisme pas plus qu'un repli communautaire. Au contraire, tous (même les non-croyants) se plaignent de l'amalgame entre Islam et intégrisme. Pour Azzedine "il faut cesser de renvoyer l'image de l'intégriste à tous ceux qui sont de tranquilles musulmans" ; pour Nordine, "plus on traitera les jeunes musulmans d'intégristes plus ils ressentiront de l'injustice et plus ils feront de l'Islam un intégrisme par vengeance" ; pour Razeki, "quand on discute sur l'Islam, les gens ils disent de suite tu es pour l'Islam, alors tu es pour les terroristes. Tu as beau leur dire que l'intégrisme te fait gerber, ils pensent que tu es sans doute un intégriste toi-même. On mélange tout à ce sujet". Les grandes soeurs reviennent sur le port du foulard à l'école. Nadia (qui pourtant ne fait pas le Ramadan, ne porte pas le foulard, trouve inadmissible de ne pas aller aux cours d'Éducation Physique parce qu'on est une fille et se caractérise comme une militante laïque) stipule : "C'était une erreur de ne pas les accepter tranquillement ; les filles se seraient faites chambrer par leur copines, elles se seraient suffisamment fait moquer d'elles et l'école aurait montré qu'elle avait pas peur de quelques bouts de tissus. Et tout serait rentré dans l'ordre. Au lieu de cela, quand on leur interdit l'accès à l'école, on en

fait des martyres et on les jette dans les bras des écoles coraniques"[24]. Le sentiment d'identité et la sympathie accordée, presque malgré elles, aux porteuses de voiles, Yasmina l'explique par réaction aux polémiques dont elles ont fait l'objet. Là encore la "grande soeur" veut rompre avec l'image de fanatisme qui colle à l'Islam : "Il y a certaines filles qui le mettent rien que pour que leurs frères ne les surveillent plus. Elles rusent et elles sont plus libres de se déplacer avec le foulard que sans ; il faut les comprendre, pour les parents, si leur fille sort avec un garçon ou met des minijupes, c'est qu'elle suit le modèle américain et c'est une pute. Mais ce sont pas des fanatiques, c'est bizarre pour toi, mais c'est leur culture. Pour toi, la pudeur c'est de pas montrer tes fesses ; pour ça tu mets un maillot à la piscine. Et bien pour les parents, la zone de pudeur à respecter c'est presque tout le corps. Qu'est-ce que tu dirais si on te disait d'aller faire tes courses sans pantalons ? Et en plus si tu le faisais pas qu'on te traite de crétin, de fanatisé et de tout ce qui s'ensuit ? Tu aurais les nerfs. Alors il faut comprendre que ces filles elles sont toujours prises en tenailles. Elles passent pour des mauvaises filles ou des traîtres pour leur famille et quand elles sont avec leur copines ou leur copains et qu'elles essaient de raconter leur vie familiale, elles passent pour des arriérées, des connes". Ce manque de compréhension réciproque autour d'un mode de vie occidental satanique ou inversement d'un Islam diabolisé place les jeunes pratiquants dans une double contrainte : convaincre leur famille du bien fondé des valeurs laïques républicaines auxquelles ils croient, convaincre leurs amis du bien fondé des valeurs religieuses familiales.

Il est malaisé pour les chercheurs d'évaluer l'importance de l'implantation de l'autre Islam (l'Islam intégriste), vu l'importance des rumeurs contradictoires, des ragots, et des phobies légitimes qu'il suscite. Ce faisant, "les grands frères" rappellent souvent le risque de convergence entre les revendications

---

[24] De même, G. Kepel, dans "*A l'ouest d'Allah*" note qu'au terme d'un cycle "provocation-répression", ce que l'on voulait prohiber devient un étandard de ralliement pour un Islam bafoué (p. 252-260).

communautaires religieuses et la crise identitaire de la jeunesse. Kamel soutient, pour se démarquer de ces mouvements, que "ce sont des Komenys, As Salam Aleikum ou pas !" et ajoute : "Ils vous disent qu'à l'école les petits apprennent la violence, dans la rue aussi, il faut nous les laisser". Pour s'imposer et trouver une légitimité dans le tissu associatif, ces nouveaux venus sont obligés de se livrer à une surenchère inlassable de leur engagement comparé à celui des pouvoirs publics, de susciter l'espoir d'une meilleure réussite scolaire, d'une lutte contre les dealers plus efficace et de faire miroiter une vie plus digne aux plus démunis. Les "grands frères" rejettent pourtant sans hésiter cette quête d'identité qu'ils nomment souvent "identité au rabais". Kamel renvoie dos à dos les extrémistes religieux et les extrémistes politiques : "Ceux qui bombent "Gaulois dehors", ils veulent s'offrir un petit état islamique qui déborde de la famille sur tout le quartier. Ils croient que ça va les sortir de la crise, qu'ils vont trouver un boulot et qu'ils seront plus heureux. Pour moi c'est pareil que quand mon voisin m'explique qu'il veut voter Le Pen parce qu'on lui a pris sa place de parking". Les "grands frères" rencontrés dénoncent sans ambiguïté mais sans les nommer ceux qui disent "tu es ni Français, ni Tunisien, ni Marocain, ni "pote", tu es avant tout musulman". Les "grands frères" de quartiers, malgré l'homonymie, ne peuvent absolument pas être confondus avec l'association des "frères musulmans", proche de l'Union des Organisations Islamiques de France (U.O.I.F.), groupe des plus influents du tissu associatif islamique. Il s'agirait d'un contre sens majeur. Nadia, comme Karim, Zahou ou Nordine, déplore le brouillage identitaire et essaie de mettre de l'ordre dans la confusion régnant dans l'esprit des plus jeunes : "Les plus de dix-huit ans, ça va, avec eux pas de problème, mais avec les petits, on a de plus en plus de mal à leur expliquer que la religion c'est une chose et que la nationalité c'en est une autre. Pour eux tout est lié, on est maghrébin donc on est musulman. Je leur explique que moi je suis maghrébine mais pas musulmane pour autant. Qu'est-ce qu'ils en

disent? Ils s'en foutent puisqu'ils revendiquent l'identité marocaine et pas française! Alors que si ça se trouve, au Maroc il y sont jamais allés, même pas en vacances".

Le positionnement religieux des "grands frères" ne semble correspondre parfaitement à aucun des trois types d'animateurs décrits par A. Jazouli (1995). Cet auteur repère trois strates d'associations qui viennent pour ainsi dire se déposer dans les quartiers. La première est caractérisée par les associations comportant inévitablement des adultes à leur tête. Très dynamiques jusqu'à la fin des années soixante-dix, ce type d'actions collectives est alors nettement en perte de vitesse[25] et laisse la place à des associations constituées de jeunes "beurs" laïques (proches des décideurs politiques alors en place). Puis, au tournant des années 1990, le flux des mouvements de jeunes islamiques vient recouvrir le reflux des organisations laïques et "antiracistes" des années 1980. Alors que "SOS Racisme", "France Plus" ou encore "J.A.L.B" renoncent à défendre haut et fort le "droit à la différence" pour se replier vers le "droit à l'indifférence", ces associations religieuses espèrent pousser jusqu'à l'extrême le différentialisme en prônant sans scrupule "la différence des droits" selon la confession. Elles occuperaient aujourd'hui l'espace du militantisme actif dans les cités. Les "grands frères" ont suivi en une décennie la progressive ré-islamisation des quartiers et ils ont su se garder à distance des mouvements religieux. Razeki, cynique, commente avec humour ce glissement : "Touche pas à mon pote a laissé la place à Touche pas à mon voile !". Aux yeux des "grands frères", il est repérable à de multiples transformations, les plus perceptibles tenant au comportement des jeunes. Nadia s'en inquiète : "Les jeunes sont venus il y a deux ans nous demander une salle pendant le Ramadan, et depuis ils l'ont gardée pour faire des prières. A leur âge, j'ai pas connu ça, on a pourtant que dix ans d'écart, dix ans c'est pas énorme. Honnêtement, ça me fait un peu peur que des gamins de quinze ans viennent te parler de religion et soient aussi fermés et intolérants. Dans la cité, s'il y a d'autres jeunes qui font pas le Ramadan, pendant

25 Seules les associations portuguaises semblent à même de représenter avec vigueur ce modèle.

toute sa période, ils sont exclus. Moi, je le fais pas et je m'en cache pas, même auprès des parents. J'essaie d'expliquer pendant la période du Ramadan que ce qui compte avant tout c'est d'être tolérant, je leur dis tant que vous ne comprendrez pas que c'est à chacun de choisir ,vous resterez à côté de la plaque, vous y êtes pas du tout si vous pigez pas que le plus important c'est d'être tolérant".

Les "grands frères" désignent sans mal les événements qui ont aiguisé la sensibilité religieuse des jeunes : affaire du foulard et guerre du Golfe. Ils relatent à leur façon les mécanismes mis en évidence par G. Kepel dans "Les banlieues de l'Islam" quand il étudie le rapport laïcité-religiosité chez les Maghrébins d'origine musulmane à partir d'un échantillon de soixante personnes choisies en 1985. Son analyse démontre comment ces immigrés au bas de l'échelle sociale dans leur pays, en particulier peu alphabétisés, étaient mal placés pour transmettre une foi ancrée dans l'écriture. D'où une dé-islamisation de leurs enfants au début des années 1980, d'autant plus facile que ces jeunes avaient confiance dans l'école de la République et adhéraient de fait à ses principes laïques. L'Islam restait le plus souvent "un truc de vieux". Dans "A l'Ouest d'Allah", ce même auteur montre qu'à partir de 1989, année charnière, un virage est pris. La focalisation sur l'affaire du foulard et la montée en puissance du F.I.S. en Algérie transforment le regard porté sur l'Islam par certains musulmans eux-mêmes. Ceux-ci se redécouvrent musulmans alors qu'ils n'y prêtaient guère attention jusqu'alors. Dans le même temps, les organisations islamiques prennent en compte la définitive sédentarisation des musulmans en France. En 1991, la guerre et ses deux faces (Jihad d'un nouveau Saladin ou opération de police d'un nouvel ordre mondial) exacerba dans les quartiers un sentiment de malaise. La guerre vécue par les "occidentaux" soit comme une étrange compétition sportive, match surréaliste où les tirs au but des Missiles "Scuds" de Bagdad étaient arrêtés par les contre-missiles "Patriots" de Tel-Aviv, soit comme un vidéo-wargame quand les porte-parole de l'état major

américain détaillaient à l'envie les "frappes chirurgicales", représentait au contraire pour les commentateurs islamiques exaltés une résistance héroïque de la "Mésopotamie" et plus largement des pauvres et des croyants où qu'ils puissent être face au monopole de l'argent incarné par l'arrogante coalition. Le désarroi ressenti par les jeunes "beurs" fut le fruit d'émotions complexes et contradictoires (humiliation, insécurité, fierté, colère...), mais nul doute qu'il n'ait contribué à renforcer le sentiment d'altérité par rapport au monde occidental. L'Islam, revanche de la spiritualité sur les biens matériels, joua de fait comme un baume apaisant les blessures narcissiques ou si l'on préfère comme la revanche des vaincus[26].

Si "grand frères" et "grandes soeurs" partagent pour l'essentiel la même foi, l'Islam des premiers n'est pourtant pas celui des secondes. Elles accusent les garçons de vouloir donner des leçons de morale aux filles sans les aider à devenir maîtresse de leur destin. Yasmina va plus loin en dénonçant une forme d'hypocrisie qui consiste pour les aînés à interdire à leur soeurs "toute relation avec des garçons, alors qu'eux ne se gênent pas pour sortir en amoureux avec des filles, dès qu'ils ne sont plus dans la cité". Même constat désabusé pour Nadia : "Les filles ont toujours les frères sur le dos, mais eux pour être tranquilles, ils peuvent aller où ils veulent. Ils font des grands discours contre le mode de vie à l'américaine, puis quand ils ont assez parlé, ils se mettent des tee-shirts avec Tyson ou Coca-Cola pour sortir". Les valeurs incantatoires de la famille, l'adhésion proclamée aux principes de vie les plus ancestraux se feraient donc sur de dos des filles qui paieraient le retour à la tradition par un renforcement supplémentaire de la puissance masculine.

En conclusion, pour servir de pilier dans la famille et dans le quartier, les "grands frères" sont tenus de concilier trois valeurs hétérogènes : la fraternité

---

26 Le respect du Ramadan, le retour en force des prénoms traditionnels musulmans, le port du voile, la prolifération des lieux de prières, constituent selon les "grands frères" les signes les plus perceptibles de la ré-islamisation.

égalitariste républicaine, la fraternité religieuse et le tutorat hiérarchisant. Cet assemblage ne va pas sans paradoxe. Les "grands frères" prônent l'égalité des hommes paradoxalement parce qu'ils se sentent différents des autres. Quand ils parlent d'égalité entre frères, ils basculent en permanence d'une tradition à une autre: d'une égalité de principe entre frères et soeurs revendiquée au nom des droits de l'Homme à l'inégalité de fait du système anthropologique musulman où le frère est supérieur à la soeur[27]. L'Homme universel, égal à son prochain, est en pratique dans un ensemble de moeurs parfaitement dissemblable à celui de sa soeur. Les "grands frères" refusent également d'opérer un choix à leurs yeux carricatural entre d'une part une appartenance à la République jacobine réclamant du citoyen un renoncement à ses traditions communautaires, et d'autre part, un respect des traditions communautaires construit contre la nation républicaine. Leur rôle d'acteur principal dans les cités n'est donc possible qu'au prix d'une sorte de schizophrénie insolite faisant cohabiter commune humanité, communautarisme et hiérarchie masculine.

---

[27] Quant aux soeurs, elles n'adoptent pas la même attitude que les mères. Leur travail n'est pas tout entier destiné à la survie de la famille, il sert aussi à leur propre émancipation.
M. Do Céu Cunha a noté dans "L'évolution des rôles dans la famille maghrébine" (*Panoramiques*, n° 4, 1995) comment, pour la mère de famille, le travail, à l'inverse des femmes occidentales, n'était pas libérateur mais accaparant.

Chapitre III

LES "BADS GRANDS FRÈRES" : PÔLE SOMBRE DE LA FRATERNITÉ

Une course d'influence semble lancée entre deux modèles concurrents de "grands frères" : les "insérés" et les "bads" (littéralement "mauvais" grands frères). Au vainqueur de cette lutte revient l'ascendant sur la cité. Dès les premiers moments de nos rencontres avec les "insérés", il s'agissait pour eux de bien nous faire comprendre en quoi ils se démarquaeint des "bads" et en quoi ceux-ci risquaient de gangréner l'ensemble des cités. Alarmisme, exagération de la menace pour en tirer profit, réalité cachée ?

Nous avons longtemps été amenés à douter de l'existence de ces Yétis des banlieues, car plus on nous en parlait, plus on espérait les rencontrer et plus ils nous échappaient, restaient insaisissables. Les "bads" paraissaient représenter des coupables tout désignés. Mythes et alibis, boucs émissaires, ils nous semblaient avant tout permettre aux politiques locaux d'éviter d'étendre leurs accusations à l'ensemble des jeunes. Quant aux professionnels de l'insertion, ils pouvaient à leur guise leur donner les traits d'un épouvantail. Rejeter les fautes sur une seule et même personne permettaient, à nos yeux, aux uns comme aux autres, de se dispenser de la question des liens qui unissent l'ensemble de la population à ses fauteurs de troubles. Lorsque nous avons rencontré Zahou et Karim de Saint-Denis, force nous a été de reconnaître que les "bads grands frères" existaient bel et bien. Zahou, à proprement parler, n'est plus un "bad" en activité, au contraire, il a choisi l'autre camp. Karim lui se satisfait sans complexe de ses "trafics". Tous les deux ont fait de la détention, aucun des deux n'est actuellement toxicomane.

1. Les "bads", un contre-modèle

Modèles identificatoires puissants et efficaces, ils connaissent leur influence sur le quartier. Djamel nous confie son admiration pour Karim dont il nous dit avec envie : "Lui, c'est un vrai tueur, un vrai crac. A côté, moi j'ai encore tout à apprendre". Ainsi, certains jeunes aspirent à une carrière de "truand grand style" et déplorent de n'être que des apprentis au domaine de l'arnaque, rêvant aux plus audacieux "grands frères" capables de s'offrir, sans vraiment travailler, les objets qui symbolisent la réussite dans notre société de consommation. Les "success story" du dealer qui peut se permettre de rouler en grosse cylindrée, de remplir le frigo des plus démunis et de payer les vacances des plus petits constituent aujourd'hui de véritables mythes dans les cités. Cette fiction joue bien sûr comme un contre-modèle face à l'école, d'autant plus que les "bads grands frères" cultivent leur image de Robin des Bois ou de Zorro modernes. Ils sont reconnus, respectés, et jouissent d'un capital symbolique très important. Brouillant les points de repères et profitant du désespoir occasionné par une précarité persistante, les "bads grands frères" naviguent entre maffia et copinage.

Les "grands frères" insérés multiplient les accusations à leur encontre. Ils leur reprochent tout d'abord d'opprimer les plus jeunes. Alain ne mâche pas ses mots et s'indigne quand "certains envoient les petits voler à leur place et en plus leur font la vie dure lorsqu'ils reviennent". Les "bads" semblent se défendre de ces accusations en les traitant de calomnies. Pour eux, au contraire, les jeunes les adorent parce qu'ils leur offrent protection face à la tyrannie des "aînés". Ces derniers, pour Karim de Saint-Denis, ne sont en réalité que "des petits merdeux" juste bons à brutaliser moins forts qu'eux et à les "traiter comme des esclaves". "Moi, si les petits m'aiment, c'est parce que je les protège !". La révolte des plus jeunes contre les injustices commises par leurs frères aînés les amènerait donc à se tourner vers

les "bads". Les "grands frères" intégrés leur reprochent alors de vouloir retourner les fils contre leurs pères. Faut-il souscrire à l'hypothèse selon laquelle les "bads" tireraient profit de l'indisponibilité ou du désarroi des familles pour attirer les jeunes les plus désorientés ? C'est en tout cas une charge supplémentaire retenue contre eux dans le réquisitoire que dressent les "insérés" à leur encontre. Les "bads" s'appuieraient donc sur la dénonciation de la "démission parentale" pour mettre en avant leur rôle valorisant de protecteur et de défenseur du territoire de la cité. Il leur est en effet aisé d'opposer au désert affectif offert par une famille réduite à un simple élément du décor, la chaleur de la bande, omniprésente source de réconfort.

Un autre mode de mise à mort de la famille ne consiste pas à en dénoncer la "démission" mais, plus subtilement, à discréditer les efforts déployés par les parents en affirmant qu'ils ne défendent pas les intérêts réels des enfants. Ici les critiques de la famille rejoignent celles de l'école à qui elle semble inféodée. Livrant eux-mêmes leurs fils à la médiocrité, les parents en feraient des perdants d'avance. Or aujourd'hui, pour les "bads", il faut comme le note Zahou "élever les gosses comme des lions ou de grands bandits. A quoi sert d'avoir un gosse si c'est pour en faire un chômeur ? Il vaut mieux l'éduquer à ne compter que sur soi-même, à la Bernard Tapie tu vois, parce qu'il faut qu'il mange avant d'être mangé, il ne faut pas en faire un mouton". Dans la bande, théâtre sans coulisse à l'échelle du quartier, se joue donc le dernier acte du "culte de la performance" (Ehrenberg, 1991). Mais si le postulat des "bads" pose que chaque jeune peut s'en sortir, à condition de liquider la dette fictive qu'il entretient avec la société, celui des "grands frères insérés" stipule l'alliance du mérite individuel et de la solidarité collective.

Par delà ces valeurs différentes et ces accusations réciproques, il faut envisager comment l'âge et plus précisément les statuts attachés à l'âge, jouent fortement dans les cités. Chaque tranche d'âge ouvre des possibles dont des rites d'interactions viendront affiner les contours. Les épreuves commencent pour les petits (pré-adolescents) dès qu'ils s'opposent aux injonctions des plus grands

réclamant par exemple l'aire de jeu ou exigeant qu'on aille, autre exemple, leur chercher à boire. Il ne s'agit pas pour les plus jeunes de véritablement tenir tête aux grands mais de montrer dans une sorte de simulacre qu'ils n'ont pas peur d'eux. Les grands voient généralement d'un bon oeil les "petits" qui leur résistent et crânent en les défiant. S'ils acceptent assez bien ce "bouffonnage", c'est que fondamentalement il ne risque pas de remettre en cause leur statut. Les plus jeunes testent moins l'aîné que leur propres capacités à lui faire face. Cette expérimentation éprouvante n'est pourtant pas objectivement des plus risquées. En effet, si un grand s'en prenait physiquement à un petit beaucoup plus jeune et bien moins fort que lui, il se discréditerait. De plus, il risquerait fort de s'attirer les foudres du frère aîné du petit tourmenté, placé en devoir de le défendre. La solidarité de protection est donc un lien complexe renvoyant à un entrelacs de codes mêlant les obligations familiales, les devoirs liés à l'âge et ceux attachés au statut. Frapper un plus jeune peut fort bien n'avoir aucune conséquence ou au contraire, dans une sorte d'"effet papillon" social, déclencher à retardement une tempête de coups et une bagarre générale. Les jeunes les plus mal placés sont ceux qui ne peuvent bénéficier d'une solidarité intra-familiale, qu'ils soient fils unique ou que le frère aîné n'ait pas de réputation. Dans ce dernier cas, le pire est à craindre si l'aîné est mal vu des autres aînés, le petit frère pouvant fort bien faire les frais de cette disgrâce.

2. Les "bads" et les dealers

Les "insérés" s'en prennent également aux "bads" pour leur incitation à la consommation de drogue qu'ils assimilent au développement des "gangs". Pour

Razeki, si l'on y prend garde, "les cités, ça va devenir Chicago ou le Bronx"[1]. Il n'est pas excessif selon lui d'associer "bads" et dealers en évoquant la "spirale de la dope" où la recherche quasi irrésistible du plaisir ordonne une augmentation régulière des doses pour connaître une satisfaction constante. On est tenu pourtant de nuancer ces propos de deux manières : d'une part, en rappelant les spécificités du "gang" américain par rapport à son homologue français et d'autre part, en relativisant les liens entre consommation de drogue et organisation de type maffieu.

Le "gang" est un terme unique pour qualifier des formes d'organisations ayant été largement différenciées dans le temps et l'espace. F. M. Trasher (1927), le premier sociologue a en avoir examiné la formation, incluait dans son étude les "playgroups" (c'est-à-dire des groupes de jeunes sans intention néfaste). L'appellation courante pour de telles structures, perçues comme socialisantes et peu agressives, va être réservée à partir des années soixante-dix aux seules associations délictueuses. Les pratiques du "street-gang" américain des années 90 diffèrent sensiblement, par leur degré de violence, par leur signification ainsi que par leur constitution, des groupes français. En effet, des violences comme le "drive-by-shooting" (homicide commis à partir de véhicules circulant en ville), l'utilisation d'armes automatiques (mitrailleuses AK, Uzis, Magnums 357) lors de guet-apens où il ne s'agit plus de se mesurer aux autres mais de les massacrer, sont tout à fait inconnues en France. Les armes de la bande française (bombes lacrymogènes, battes de base-ball, carabines et fusils) sont très comparables à l'arsenal domestique dont s'équipent, pour conjurer l'insécurité, bon nombre d'habitants des cités. A la logique du commando et de l'extermination prévalent encore, de ce côté de l'Atlantique, la traditionnelle bataille rangée où les bandes rivales se rendent à pied

---

[1] Il serait plus exact de comparer les banlieues françaises actuelles à celles de Los Angeles plutôt qu'à celles de New-York ou de Chicago. Vers la fin des années quatre-vingt, ce sont en effet moins les capitales historiques de la maffia qui préoccupaient les pouvoirs publics américains que la recrudescence du gangstérisme sur la côte ouest du pays, comme le souligne J.D. Vigil (*Barrio gang : Street life anf identity in Southern California*, Austin, University of Texas Press, 1988) et le confirme M. S. Jankowski (*Islands in the street : Gang and américan urban society*, Berkeley, University of California , 1991).

et ostensiblement sur les lieues de la "baston" annoncée dont l'enjeu reste le plus souvent un territoire. Autre caractéristique spécifique, dans les "gangs" américains, la présence d'adultes n'est plus un fait rare[2].

Quand on cite à Zahou des cas où les dealers ont torturé d'autres jeunes pour imposer leur loi dans une cité[3], il s'indigne et considère inconcevable d'avoir recours à l'intimidation ou à la rétorsion. Lui fonde son influence sur les services rendus : "C'est bien plus agréable de se faire des amis que des ennemis ; quand tu récupères des trucs, tu n'as qu'à arroser un peu autour de toi. On dit l'argent sale, mais l'argent ça a pas d'odeur et c'est toujours meilleur à prendre que des promesses". Selon le rapport de J. Dray, les familles des cités seraient d'autant plus prêtes à fermer les yeux sur des rentrées d'argent inexpliquées et pourtant régulières qu'elles se vivent comme les éternelles oubliées des politiques sociales. L'auteur nous alerte sur les risques liés à cette fraternité d'un nouveau type, risquant d'unir sur les bases d'une solidarité communautaire trafiquants et familles : "Le fait qu'un nombre relativement important de personnes bénéficient directement ou indirectement du trafic contribue à créer un climat maffieux, dans lequel les intérêts objectifs des pratiquants et des habitants des cités tendent à se rejoindre. Plusieurs témoignages (...) donnent à penser que certains trafiquants ayant parfaitement assimilé la dimension de solidarité "communautaire" que comporte toute organisation maffieuse, ont pris l'habitude à l'instar des parrains siciliens de venir en aide aux familles en difficultés, de faire des cadeaux à l'occasion de grands

---

2 B. Jankowski, *Les gangs aux Etats-Unis, bilan des recherches*, Rapport IHESI, Paris, 1992. Deux modes explicatifs dominent les approches des manifestations suburbaines. L'un en attribuant aux jeunes des sociabilités exacerbées privilégie les explications de la sociologie de la déviance ; l'autre en constatant la désorganisation de ces espaces et leur appauvrissement relationnel conclut à une violence réactive proche de l'anomie.

3 Comme à Thiais, le 28 février 1995, où un jeune de vingt-deux ans a été torturé pour l'exemple pour ne pas avoir payé sa facture. Le dealer local n'a pas hésité à prendre des photos du supplicié pour intimider le reste de la cité.

événements, de payer des vacances aux jeunes frères et soeurs des membres de leurs réseaux'[4].

Zahou, sans donner raison aux trafiquants, semble conforter ce constat tout en faisant remarquer froidement que "les parents rament pour le SMIC alors qu'à deux cents balles la dose, tout le monde peut ramener autant en deux week-ends. Je dis pas que les jeunes font ça pour rouler sur l'or, mais c'est un système D comme un autre pour eux. Quand tu as pas une tune et que tu as envie de partir en vacances, soit tu peux crever soit il faut bien te débrouiller. La plupart des jeunes ils font pas ça pour la Rolls-Royce mais juste pour vivre un peu mieux eux avec leur famille". A. Jazouli et l'équipe de Banlieuscopies tire les mêmes conclusions en remarquant que de plus en plus, le "deal" tend à devenir "le seul moyen d'ascension sociale dans les cités ; tout le monde le pratique pour arrondir ses fins de mois, pour partir en vacances"[5]. La drogue semble donc être entrée massivement dans les banlieues. Son omniprésence marque la rupture majeure entre les cités des années quatre-vingt et celles d'aujourd'hui. L'économie parallèle, manière de s'insérer dans la désinsertion, repose au yeux des "bads" sur la complicité des pouvoirs publics qui signeraient là l'aveu de leur impuissance en adoptant la politique de l'autruche. Ayant épuisé leurs capacités d'aide aux plus démunis, les institutions passeraient en quelque sorte le relais aux "bads" : "Tu crois pas que les flics vont arrêter les petits dealers ? Qui c'est qui payerait le loyer sinon ? Ils savent que les familles en ont besoin de cet argent sinon la société de H.L.M. fait faillite, ça met tout le monde à la rue, tu vois le truc, ils préfèrent laisser courir". Le programme de recherche de P. Bouhnik et M. Joubert (1992), comparant six quartiers situés en région parisienne et dans les Bouches-du-Rhône, permet de montrer les liens

---

[4] J. Dray, *Rapport d'information sur la violence des jeunes dans les banlieues*, Commission des Affaires Culturelles, Familiales et Sociales, 1992, p. 33. L'auteur souligne également qu'une part de l'argent retiré est réinvesti dans des commerces ou activités licites situés dans les cités ou à proximité immédiate, pour offrir des emplois et permettre au trafiquant de renforcer encore son image de bienfaiteur.

[5] Jazouli A., *Les raisins de la galère*, Paris, rapport FAS/MJS, 1994.

complexes entre le marché parallèle et le quartier. Cette étude montre le caractère très intriqué de la solidarité de quartier et de ce marché dans une sorte de sentiment communautaire qui conduit, par exemple, à des achats collectifs ou à l'instauration du crédit, du paiement différé et de l'endettement. Les résultats mettent en évidence l'interpénétration extrême des deux mondes, celui des consommateurs et celui des revendeurs. Enfin, ce travail apporte un démenti important au mythe florissant de l'enrichissement rapide grâce à la drogue. Il oppose à la légende de l'argent facile l'étude précise des différents rôles, loin d'être tous lucratifs sur ce marché. L'âge est un premier facteur déterminant pour accéder à des fonctions bien rémunérées mais strictement hiérarchisées. Des plus jeunes au plus âgés, on s'engage en effet dans une sorte de continuum qui part du "guetteur" (qui n'intervient pas dans l'échange), passe par le rabatteur et le passeur pour arriver au grossiste et au "banquier de la cité". Tout le monde est loin de retirer les mêmes profits qui semblent inversement proportionnels aux risques d'être interpelé.

Pour les "grands frères insérés", la prise de drogue, incompatible avec une quelconque réussite, mène droit au "trou noir". Ainsi pour Kamel, il est clair que le drogué ne peut guère échapper à sa situation : "La dope ça te donne envie de roupiller. Après une fumette, t'as vraiment pas envie de faire du sport, t'as pas envie d'aller écouter des cours non plus, t'as pas envie de bouger quoi, quand tu y es, tu y restes". Pour les "insérés", il n'y a pas de consommations bénignes, toutes ouvrent la porte à l'effrayante déstructuration psychique opérée par l'héroïne, le crack ou leurs substituts. Face à ces diatribes, les "bads" minimisent les risques et, plus profondément, donnent un autre sens à cet usage. Pour Karim de Saint-Denis, "prendre un "spif" par-ci par-là, ça remplace la cuite du samedi soir et franchement, c'est pas plus grave". Pour lui, se droguer commence par le sac plastique et le tube de colle, sorte de trousse de premiers secours quand la souffrance psychique devient trop violente. Ainsi, la colle puis le shit sont présentés comme des remèdes

à la déprime. Ce n'est plus simplement "l'éclate" ou le "flash" que l'on cherche à travers ces "trips" mais prioritairement à "débrancher pour oublier ce dans quoi on vit[6]". Du coup, les "bads" déplacent l'accusation qui pesaient sur eux en la faisant porter sur la société coupable dans son ensemble de l'angoisse latente suscitée par les conditions de vie en cité. Ils rappellent qu'il faisait bon vivre dans la cité quand les gens avaient du travail : "C'est le chomdu qui a amené la dope. Quand plus personne a du boulot, il faut bien vivre. Les gens, ils ont pris de nouvelles habitudes, c'est ça qui a tout changé". Les "bads" accompagnent ce détournement de responsabilité d'un retournement de situation en mettant en avant leur rôle quasi éducatif dans l'initiation, selon eux indispensable, pour apprendre à différencier les produits : "Les petits, ils connaissent tout sur le bout des doigts ; ils savent très bien ce qu'ils font et où il faut pas aller. En plus, on les surveille pour pas qu'ils déconnent, ils prennent moins de risque que ceux qui débarquent en terrain inconnu. Tu verras jamais un jeune d'ici "accro", complètement en manque, prêt à tabasser ses parents pour avoir de l'argent". Pour les "bads", la drogue, loin de constituer une fatalité, représente un état passager. Analysant la carrière des toxicomanes avec ses différentes modalités d'entrée et d'installation, Zahou se dit plus à même "que ceux qui n'y ont pas touché" de créer les bonnes conditions pour préparer la sortie du processus. Pour lui "personne ne peut comprendre leur état sans y être passé. Ce sont des choses qu'il faut avoir partagé". Seule l'expérience commune et le partage permet selon lui de parler en étant compris. A ses yeux, le mimétisme et l'identification sont des mécanismes aussi importants pour entrer dans la dépendance que pour en sortir : "Ils me disent, c'est bon pour toi, tu t'en es sorti. Alors j'ai même pas à leur dire t'es foutu si tu continues à prendre cette saloperie, mais voir que je me suis arrêté, ça leur donne envie de faire pareil. L'imitation c'est vraiment ça qui compte. Ils savent que j'en ai pris, mais que quand j'ai dit ça suffit

[6] Les drogues fonctionnent encore dans les banlieues comme une forme de retrait social. Mais qu'on ne s'y trompe pas, elles ne symbolisent aucunement un intime vagabondage intérieur cher aux "hippies" des années soixante-dix, pas plus qu'une quelconque contestation de la société de consommation. Bien au contraire, c'est l'impossibilité d'accéder à la consommation qui y mène.

comme ça, j'ai pu m'arrêter. Ils trouvent ça fort. Je fume de temps en temps, bon mais ça va. Dans la cité, les jeunes connaissent le shit, pas plus loin. Ils découvrent le reste quand il y a des rabatteurs qui organisent des soirées, tu verrais les produits qu'ils font circuler, gratuitement au début. Ils en prennent avec eux, mais léger-léger, alors qu'ils les gavent comme des malheureux. Ils disent que c'est pour l'ambiance. Ils te disent, tiens sent-moi ça, tu vois le genre ! C'est la fête, les jeunes ils ont pas envie de refuser. Au bout de quelques teufs, quand ils commencent à accrocher, c'est plus pareil, on leur dit qu'il faut allonger la tune pour avoir du produit. Alors les jeunes, ils sont dedans jusqu'au jour où ils s'écoeurent de ce qu'ils sont obligés de faire pour assurer". Le toxicomane a une chance de sortir de la drogue seulement au moment où il se la représente comme une déchéance. Les "bads" vont même reprocher aux "insérés" leur attitude accusatrice : "C'est pas parce que tu vas traiter un jeune de ouf ou d'irresponsable que ça va l'aider. Considère le comme un pote et il aura une chance de s'en sortir. Y'en a qui tire la couverture à eux en se faisant passer comme des chasseurs de dealers ! Quel cinéma! Tu parles comme ils les craignent les dealers! C'est pour se montrer qu'ils disent ça, c'est tout". Retournant les critiques en termes d'engagement fictif ("faire du cinéma", "pour se montrer"), Zahou relativise l'impact de la lutte anti-drogue menée par des jeunes.

Dans cette perspective, Naïma, lucide, reconnaît qu'elle n'est pas en mesure de s'attaquer de front aux dealers, mais affirme qu'elle peut éviter le pire : "Franchement, on peut pas grand chose contre les dealers. Une fois, il y des shootés qui on fait ça juste en dessous de l'étage du soutien scolaire. Une petite de huit ans a trouvé un élastique et une seringue au quatrième étage. Alors je suis descendue pour les attendre ; je leur ai dit que même s'ils avaient envie de se piquer ou de trafiquer, franchement qu'ils aillent faire ça ailleurs, mais pas dans l'escalier les jours où il y a soutien scolaire. Ils ont rangé leur matos et ils sont allés ailleurs".

3. Les "bads" et la détention

Autre accusation, les "insérés" voient dans la fréquentation des "bads" le plus sûr chemin qui mène à la prison. Karim de Saint-Denis ayant parfaitement intégré le fait qu'être mineur protège ses ouailles de la vindicte judiciaire, fanfaronne : "Tu crois quoi ? Que je connais pas la loi ?A leur âge qu'est-ce que tu veux qu'il leur arrive ? Même s'ils voulaient aller en taule ils ne pourraient pas". Zahou qui de son côté n'exclut pas cette éventualité, relativise les souffrances de la détention. Ce n'est pas la douloureuse séparation d'avec le monde mais le prolongement familier du même univers qu'il nous fait entrevoir : "Au pire, mais vraiment au pire, ils en prennent pour six mois, qu'est-ce que c'est six mois ? Ils se font pas chier quand ils sont à l'intérieur, c'est tout pareil que dehors. Y'a que pour les meufs... mais les meufs à cet âge là, c'est pas le centre de leur vie ! Sinon pour le reste c'est kif-kif, les clopes, les bouquins, les jeux vidéos et surtout les copains. En taule, on y passe tous. Il y a qu'à la télé où le parrain reste dans son fauteuil à la maison quand ses hommes se font coffrer, nous aussi on est sur les coups". "Bronzer en deux couleurs", "rester à l'ombre", "plonger", "faire du trou" permet de renforcer sur le quartier sa notoriété de dur. A l'intérieur de l'enceinte de la prison, on peut toujours affermir sa réputation en réussissant à se faire isoler, signe tangible du danger que l'on représente pour les autres. Mais nos deux "bads" reconnaissent que rester seuls en cellule c'est vraiment cher payé un peu de gloire. Les exactions et les délits évoqués sont souvent justifiés par une logique d'aide personnelle, nécessaire là où l'entraide collective fléchit. Ainsi, Karim de Saint-Denis nous glisse en forme d'excuse : "Une fois, j'ai réussi à ce que les copains se cotisent, mais j'étais petit. Ici, c'est pas l'ambiance téléthon. Tu veux faire une cagnotte pour quelqu'un ? Les jeunes ils vont te dire : ah ! bon c'est très bien de lui payer une autre mob parce que moi on vient justement de me piquer mon VTT ; jusqu'au pochtron du coin qui va te dire : moi je me suis fais torpiller ma dernière bouteille, on pourrait pas organiser

une quête pour ma bouteille ? La solidarité collective, c'est quand tout le monde y trouve son compte, sinon, faut pas rêver ! Pourtant quand un jeune, il a vraiment besoin de quelque chose, il faut bien le lui donner".

4. Les "grands frères" ennemis

Les "grands frères insérés" semblent être les seuls à pouvoir répondre à une demande de sécurité face aux "bads grands frères". Les dénonciations entre "grands frères" ennemis s'opèrent sur le même espace géographique de la cité, pourtant elles n'entraînent que rarement la violence physique entre contradicteurs. Les "grands frères insérés" trouvent là motif d'une dernière attaque : les "bads" seraient des "dégonflés" qui n'existeraient pas sans leurs bandes ; Alain met explicitement en doute leur courage : "Les terreurs, la plupart du temps, dès qu'ils sont seuls il y a plus personne. Si tu veux vraiment les faire chier, alors tu les abordes avec leurs parents, tu verrais les gros caïds comme ils se décomposent ! Quand tu les prends en tête à tête, tu peux discuter avec eux sans problème mais dès qu'il y a du monde, ils se tapent le show, ils se mettent à marcher comme des pingouins en balançant les épaules, tu vois le cinéma, c'est même plus la peine d'essayer de parler".

D'après les "grands frères insérés", les enseignants ou les surveillants ne sont guère préparés à affronter les "bads". Ils considèrent qu'ils sont souvent dépassés par des situations qui leur semblent extrêmes dans les murs de l'établissement scolaire alors qu'elles sont quasi banales à l'extérieur. Pourtant, dans la perspective d'établir une bilan des établissements les plus exposés et afin de mieux préparer leurs enseignants aux situations tendues, les académies d'Aix-Marseille, de Lyon, de Créteil, de Lille et de Versailles ont formé des groupes opérationnels d'actions locales pour la sécurité (G.O.A.L.S.) qui fournissent des diagnostics sécurité.

Les enseignants n'ont pas pour fonction première de parer aux agressions les plus diverses mais il faut admettre que s'ils ne réussissent pas à rétablir l'ordre, ils perdent toute autorité. Jean, qui pourtant croit à l'école, ne se prive pourtant pas de les incriminer : "Dès qu'ils voient un loubard, ils sont morts de trouille. Pour mettre des heures de colle aux petits, ils sont les premiers mais pour les défendre, il y a plus personne ; ils se font tout petits et surtout ils cherchent à pas avoir d'embrouilles". Accusés de profiter de la faiblesse des petits mais de eux-mêmes rapetisser face au danger, les représentants de la loi scolaire cèderaient face aux représentants de la loi des "gangs".

De leur côté, les forces de la sécurité intérieure se heurtent souvent à l'inimitié unanime des habitants. Face à une descente de C.R.S., fut-elle menée pour chasser les dealers, la cité fait corps. Comme le remarque J.F. Laé (1991), se mettent en effet immédiatement en place "des liens isolants et protecteurs par lesquels la communauté des semblables amortit les effets du jeu social" et en l'occurrence ceux de l'intrusion. Les résistances aux forces de police sont les manifestations les plus spectaculaires des solidarités mises en place dans les cités quand elles fonctionnent comme des enclaves communautaires. Lucienne Bui-Trong (1993), chef de section des "violences urbaines" aux Renseignements Généraux, a pu, pour mieux estimer l'ampleur de ces phénomènes, fournir un échelle d'évaluation des délits auxquels ils donnent lieu. Au plus bas degré de ce continuum, on trouve le vandalisme, le "banal" saccage de l'arrêt de bus ou de la cabine téléphonique. Ces formes de dégradations représentent l'essentiel de la délinquance des jeunes baptisés "les traînards du bas des tours". On atteint un second degré avec "les attaques furtives, verbales ou gestuelles contre les forces de l'ordre". Il s'agit là du "bras d'honneur" vengeur que l'on adresse à distance et sans s'arrêter aux îlotiers. A un troisième stade apparaissent les "agressions physiques contre les représentants de l'autorité". Un nouveau pallier est franchi quand des attroupements dégénèrent en intifada

urbaine avec "caillassages des policiers". Les deux ultimes stades paroxystiques de cette escalade concernent les tentatives d'homicide dans des "jeux meurtriers" et enfin l'émeute. Forte de cette grille d'évaluation, le commissaire pouvait dénombrer sur la base des données recueillies par son service "une trentaine de quartiers hyper sensibles, ayant déjà connu des phénomènes de violence extrême et susceptibles de connaître d'autres incidents sérieux". Par ailleurs, "soixante-dix autres paraissent totalement déstabilisés par une violence pouvant atteindre le degré quatre" et enfin "deux-cent-dix autres connaissent quotidiennement des phénomènes de degré un ou deux". C'est donc près de trois cent quartiers qui posent problèmes aux gardiens de la paix.

En fin de compte, les "bads" ne semblent pouvoir être contrés avec quelques chances de succès que par d'autres jeunes "rescapés des mêmes galères et des mêmes entorses à la loi" (Bouchet, 1995). Comme le remarque Maria Do Céu Cunha (1993), les mieux placés pour le faire semblent être les "mauvais garçons repentis". Plus proche de la violence, ils semblent plus à même de la maîtriser. Quand il parle de ses "bastons" et de ses "campagnes", Zahou éprouve une réelle nostalgie d'une époque de lutte, vécue comme indispensable à l'implantation des siens sur le quartier. Pourtant, il dissuade les jeunes d'emprunter ce parcours qu'il serait prêt lui-même à recommencer malgré les coups encaissés, malgré la prison, malgré la dope. Il en est fier, fierté mal placée peut-être, mais fierté quand même. Zahou explique sous nos yeux à un groupe de jeunes fans de ses exploits les risques de surenchère : "C'est une règle qui finit mal, la bombe lacrymo entraîne le couteau, le couteau la barre de fer et contre la barre de fer, il y a que le flingue". En utilisant les mêmes codes que les "bads", ils peuvent utiliser leur pouvoir de menace dans l'intérêt de l'ordre social. Ainsi, Fati nous raconte l'histoire de son pote Kouider, longtemps "terreur de la banlieue ouest" qui "à lui tout seul pouvait délabrer une boîte de nuit" et qui maintenant se retrouve videur dans un dancing

près de chez lui. Fati insiste sur le caractère exemplaire de cette reconversion : "Dans un sens, ça le change pas beaucoup, vider des gens il le faisait déjà avant, mais ça l'a quand même transformé, il est beaucoup moins agressif. C'est pas un "robocop" des cités, il a un rôle social, il est admiré par les jeunes. Quand il leur dit: "Il y a mieux à faire que de se battre", il l'écoute parce qu'ils savent que Kouider c'est une sacrée pointure et qu'à la bagarre il avait pas son pareil".

En guise de conclusion de ce chapitre , on peut rappeler les raisons du succès des "bads grands frères" auprès des jeunes. Ce modèle s'impose, comme en dernier recours, après une série d'espoirs déçus qui, des premiers rodéos de Vaulx-en-Velin et des Minguettes jusqu'aux avatars de la politique de la ville une décennie plus tard, retracent l'histoire d'un rendez-vous manqué entre les jeunes des cités et les politiques publiques. Ceux que nous avons rencontrés ont d'abord tenté de s'insérer par des voies légales (contrats de qualification, petits boulots) qui finalement les ont ramenés à leur point de départ. Les "bads" savent comment faire rêver des jeunes qui, n'ignorant pas qu'ils ont toutes les chances de devenir des exclus, restent incrédules face aux discours politiques.

Chapitre IV

LES "GRANDS FRÈRES" : DES COPAINS ? DES AMIS ? DES SECONDS PÈRES ?

Quel est le statut dont bénéficient les "grands frères" auprès des jeunes de leur cité ? Sont-ils considérés comme des copains, des amis, des chefs de bande, des animateurs ou tout cela à la fois ? Peuvent-ils être pris comme des seconds pères ? En quoi se démarquent-ils des enseignants ? Leur présence quotidienne est-elle indispensable pour maintenir leur influence sur la cité ? Ne créent ils pas plus de dépendance que d'autonomie ? Les jeunes peuvent-ils se passer d'eux ? En bref, quels types de liens affectifs entretiennent-ils avec eux ? Voilà les questions auxquelles ce chapitre se propose de répondre en analysant le rôle intégrateur de l'amitié et de la fraternité en fonction des contextes sociaux des cités. Importent alors prioritairement les opérations de qualification de l'activité des "grands frères" par les jeunes qui les entourent. En retour, il faudra envisager comment les "grands frères" considèrent les jeunes qu'ils encadrent : en amis, en simples copains ou encore en instaurant un lien quasi hiérarchique dans leur relation. Répondre à ces nouvelles questions suppose de mieux connaître les modes de contrôle et les techniques d'influences choisies par les "grands frères".

1. Styles éducatifs et modes d'influences

Retracer les projets éducatifs que les "grands frères" destinent à leur entourage revient à analyser comment leur influence sur les jeunes se définit par rapport à celle des pères d'une part et à celle des enseignants de l'autre.

1.1. Ni tout à fait père...

L'approche des stratégies éducatives des familles a donné lieu à de très nombreuses recherches tant le thème occupe une place de choix au carrefour de la sociologie des familles et des sciences de l'éducation. Sans prétendre en faire un

bilan exhaustif, il faut en tracer les lignes directrices pour prendre pleinement la mesure de la démarche des "grands frères".

D'un point de vue sociologique, il n'est guère besoin d'insister après V. Gecas (1979), J. Lautrey (1980), A. Percheron (1981), J. Raven (1988), R. Verquerre (1990), J. Kellerhals et C. Montandon (1991), pour ne citer qu'eux, sur le poids des origines sociales et des cohésions familiales sur les styles éducatifs. Pour J. Lautrey (1980), le type de structuration familiale (faible, souple ou rigide) est lié au niveau socioculturel ; plus les conditions de vie sont âpres, plus les règles de vie se rigidifient. De même, les qualités considérées comme primordiales chez les enfants varient nettement selon les milieux sociaux : les plus populaires retiennent la politesse, l'obéissance et le respect des parents, les plus aisés préférant l'esprit critique et le respect des autres ; les premiers mettent l'accent sur la conformité aux normes, les seconds sur l'épanouissement individuel (Raven 1988). J. Kellerhals et C. Montandon (1992) ont mis en évidence le lien entre style éducatif et estime de soi des adolescents. Ils repèrent trois styles éducatifs. Le premier, baptisé "statutaire", se définit par le contrôle comme mode de relation privilégiée, une importante distance parent/enfant, une différenciation sexuelle des ressources éducatives (expressives pour la mère, instrumentales pour le père) et des activités communes réduites entre parents et enfants. Le second, appelé "maternaliste", repose sur le contrôle et l'accommodation ; il se distingue par l'importance des activités communes et la proximité affective (confidences réciproques). Enfin le troisième style éducatif, dénommé "contractualiste", accorde une importance centrale à l'autorégulation et se caractérise par une autorité négociatrice et des rôles masculins et féminins moins différenciés. Pour ces auteurs, plus le style parental est caractérisé par le contrôle, la contrainte, la faible communication, l'encouragement à l'accommodation, plus l'estime de soi du jeune sera faible. Inversement, plus le style des parents est caractérisé par la négociation et l'encouragement à la prise de décisions, plus l'estime de soi sera élevée. Mais ils

ajoutent que l'estime de soi des pré-adolescents dépend aussi largement des types de cohésion familiale ; ils en identifient quatre. La famille "bastion" où prévaut la fermeture et la fusion ; les membres, centrés sur eux-mêmes, partagent beaucoup d'opinions et d'activités. La famille "parallèle" se caractérise par la fermeture et l'autonomie ; le groupe familial est replié sur lui-même mais à l'intérieur de celui-ci, chacun a ses territoires et ses activités. La famille "compagnonnage", fusionnelle et ouverte, s'enrichit de nombreux contacts sur l'extérieur, tous liés à la cellule familiale. Enfin, les membres de la famille "association" multiplient les contacts à l'extérieur sans qu'ils soient nécessairement rapportés à l'univers familial. Plus les relations intra-familiales sont fusionnelles, plus sont mises en avant la loyauté et la tradition. Inversement, les familles qui privilégient l'autonomie ont des enfants davantage partenaires qu'héritiers.

Un second axe de recherche, plus psychologique, met en rapport l'orientation du contrôle des attributions causales et les styles éducatifs. Ainsi, tout style éducatif favorisant l'autonomie s'associerait parfaitement avec des attributions causales internes et modifiables (Beauvois, 1984 ; Dubois, 1987 ; Pourtois, 1989). Inversement, les styles éducatifs les plus prescriptifs sont complémentaires d'une attribution causale externe et stable ("dans la société les choses sont ainsi et nous ne les changeront pas, alors il faut s'y plier").

Enfin un troisième groupe de recherches, plus anthropologiques, concerne l'origine ethnique des parents et permet de relativiser les résultats précédents. En effet, que l'on soit Asiatique, Antillais, Africain ou Maghrébin, l'autorité n'aura pas le même sens et les deux axes principaux le long desquels elle navigue (permissivité/contrainte et fusion/différenciation) n'auront pas les mêmes échelles. Il faut faire référence ici aux travaux de G. Bodimbou (1991), de H. Vieillard-Baron (1991), de A. Nicollet (1992), et d'E. Todd (1994). H. Viellard-Baron centre son analyse sur la transmission de l'autorité à travers les comportements identitaires de trois groupes d'immigrés de la ville de Sarcelles : les Maghrébins,

les Antillais et les Turcs chaldéens. Dans la famille chaldéenne, l'autorité est bien acceptée par les enfants parce qu'elle repose sur des traditions vivantes. Chez les Maghrébins musulmans, comme nous l'avons vu au chapitre 2, l'Islam édicte des codes de conduite morale gérant la vie de tous les jours. Chez les Antillais, le sens de la famille élargie est très développée mais ne va pas nécessairement de pair avec une solidarité communautaire. Les styles éducatifs des parents immigrés d'Afrique noire sont complexes et dépendent de l'entrelacs de deux types de facteurs, culturels et anthropologiques. E. Todd distingue deux grands types d'immigration noire africaine en fonction de différenciateurs culturels : D'une part, Maliens et Sénégalais (faiblement qualifiés, souvent analphabètes, avec un fort taux de fécondité), d'autre part les immigrés venus du golfe de Guinée (dont presque un tiers sont des étudiants). Le deuxième facteur anthropologique renvoie au statut de la femme dans la famille (Bodimbou, 1991 ; Nicollet, 1992) qui varie, selon les peuples, d'une organisation patrilinéaire (Soninkés du Mali par exemple) à une organisation bilinéaire (Wolofs par exemple) ou enfin matrilinéaire (Akans de Côte d'Ivoire). Ces auteurs, insistant sur la liberté de circulation donnée très tôt aux enfants africains brandissent pour mettre les parents à l'abri d'une accusation de négligence, le bouclier de l'inter-culturalisme. Ainsi, pour inciter au respect des délégations précoces, ils font référence à la situation d'origine de ces immigrés où, dans les villages, les enfants peuvent se promener à leur guise. Accepter ce raisonnement pour préserver le sens des responsabilités des parents concernés ne peut se faire qu'au prix du sacrifice de leur bon sens ; en effet, encore faut-il considérer la mère de famille africaine comme dépourvue de tout jugement pour la penser incapable de voir que les rues bitumées et agitées par un flot permanent de voitures n'ont rien en commun avec celles de son village natal.

La cité, en pratique, est un lieu de dénonciation en miroir : les familles maghrébines reprocheront par exemple aux familles antillaises une trop grande permissivité entraînant l'absence de repères structurés (famille trop laxiste). Mais

en retour, les Antillais pourront riposter en contestant l'absence de liberté des filles maghrébines (famille trop sévère). Un consensus s'obtient pourtant pour s'alarmer du sort des très jeunes enfants laissés livrés à eux-mêmes, à une heure tardive, au pied des tours.

Une caractéristique présente chez presque tous les "grands frères"[1] est de ne jamais dévaloriser les familles. Au contraire, ils sont animés par une attitude compréhensive d'explicitation des décisions parentales. "Faut comprendre ton père, tu es une vraie catastrophe..." ; "Moi, je comprends pourquoi tes parents ils t'ont dit ça" ; "Voilà ce que ton père veut dire...", autant de formulations montrant que les "grands frères" ne veulent pas se substituer aux parents et qu'ils se placent, quand les jeunes se plaignent, du côté des parents. Face à un jeune qui s'apitoie sur son sort en disant que dans sa famille personne ne fait rien pour lui, le "grand frère" adoptera communément trois attitudes : la relativisation par la banalisation ("tu n'es pas le seul dans ton cas, tu en verras d'autres"), le renvoi des responsabilités ("arrête de compter sur les autres, ils ont aussi leurs problèmes, chacun a à résoudre ses problèmes, essaie de t'en sortir par toi-même"), le cloisonnement des problèmes ("tes problèmes avec les autres basketteurs, ça concerne pas ta mère, mais l'animateur"). Comme le remarque Razeki (qui est pourtant très attentifs aux jeunes) : "Si on les écoutait, ils passeraient leur temps à dire que c'est la faute des autres et qu'ils sont les plus malheureux du monde". Il s'agit donc avant tout que les jeunes ne se fassent pas exister en temps que victime. Qu'ils le soient ou non importe moins que de rompre avec ce mécanisme de définition de soi. En refusant que les jeunes se servent des conflits familiaux pour se donner un supplément d'identité, les "grands frères" contribuent en partie à les désactiver (voir chapitre VI : "Les différents types d'aides"). Ce faisant, ils légitiment un principe de subordination domestique, mettant en avant le respect dû

[1] Hormis un "Bad".

aux anciens et aux aînés. Par exemple, il sera normal que le petit frère arrête de jouer au football pour aider son aîné à réparer sa mobylette ; de même, tous deux interrompront leurs activités pour aider le père dès qu'il le souhaitera.

Face à l'autorité paternelle perçue essentiellement comme prescriptive, le "grand frère" va passer, hors de sa famille, pour un champion de la négociation. Porteur d'une loi différente d'un simple "tarif à appliquer" en fonction l'âge, il va montrer aux jeunes les principes de jugement qui l'animent. Par delà la logique de subordination domestique (qui n'a pas besoin d'autre justification), il va organiser ses décisions selon deux principes essentiels : un principe d'autonomie et un principe de devenir. Le premier donne sens aux interdits en fonction du présent, lieu de la nécessité, le second en fonction du futur, lieu des aspirations :

- Ainsi, il n'est plus question pour lui de dire : "A dix ans tu peux faire cela, à douze tu peux faire cela en plus, etc.". Nordine se démarque de l'usage législatif de l'âge biologique pour faire intervenir dans son jugement des critères de maturité: "A neuf ans, il y a des petits marioles bien plus débrouillards que des gros empotés de douze ou treize ans, alors pourquoi ils feraient plus de choses si dans leur tête ce sont des bébés ?". Azzedine stipule de même : "A partir du moment où un jeune quel que soit son âge montre qu'il assure et fait ses preuves alors je lui fais confiance". L'interdit vise directement ici à permettre au jeune de se construire comme une personne responsable (de tout ce qui lui est permis) et d'avoir prise sur sa maturation ("plus je fais mes preuves, plus j'ai d'autorisations").

- Juger selon un principe de devenir, c'est surtout prendre en compte l'ambition que l'on a pour les jeunes en fonction de leur âge. Celle-ci va déterminer tout un système d'obligations et de permissions. Si un jeune est en troisième à quatorze ans et que le "grand frère" ou la "grande soeur" responsable du soutien scolaire estime qu'il peut tirer son épingle du jeu du point de vue scolaire, il lui sera interdit de regarder la télé après le film du soir. De même, il ne pourra pas aller jouer au football dans la cité avant d'avoir achevé ses devoirs. Si au contraire, au même

âge, le jeune est encore en sixième et que l'on estime que ses chances de réussite scolaire sont largement compromises, ce système de contraintes s'assouplira mais un autre préparant son avenir viendra s'y substituer.

Les trois principes de jugement (principe de subordination domestique, principe d'autonomie, principe de devenir) viennent souvent à rentrer en conflit. Par exemple, dans le cadre intra-familial, faire faire la vaisselle par une des jeunes filles (principe de subordination domestique) peut être contesté en fonction de l'heure dans la soirée et de la journée scolaire du lendemain (principe de devenir). Dans le cadre du quartier, sortir avec ses copains (principe d'autonomie) peut être contesté si le "grand frère" a besoin du jeune (principe de subordination domestique).

1.2. Ni un "prof"

Les "grands frères" se démarquent nettement des enseignants. Quelle que soit l'importance qu'ils accordent à l'école, ils se retrouvent pour dire que les "bons" enseignants ne sont pas monnaie courante. Certes, ils peuvent tous en citer un ou deux d'exemplaires mais comme par contraste avec tous les autres. Pour eux, le "bon" enseignant tire sa légitimité du passage de deux épreuves : il doit faire la preuve qu'il est capable d'enseigner des choses intéressantes (même à ceux dont l'avenir professionnel est des plus compromis), il doit également montrer qu'il est capable de "tenir" sa classe. S'il remplit ces deux exigences[2], l'enseignant à toutes les chances d'être "respecté".

Naïma formule la pire critique portée à l'égard des "mauvais" enseignants qui, selon elle, prendraient plaisir à démoraliser les élèves : "Le prof qui m'a le plus dégoûté c'était le prof de maths. Il nous disait : de toutes façons vous savez

---

[2] Les liens dialectiques entre ces deux conditions ne sont pas aussi évidents aux "grands frères" qu'ils peuvent sans doute le paraître au pédagogue chevronné.

bien que vous réussirez à rien dans la vie, vous n'aboutirez à rien du tout. Moi, maintenant que je suis à la fac, j'ai encore la rage contre ce type". D'autres témoignages révèlent un même ressentiment durable envers les enseignants. Il est difficile de distinguer dans les récits de scolarité ce qui relève de l'alibi de ce qui renvoie à de véritables humiliations ; reste que Gilbert, Nordine et Zahou gardent en mémoire mille souvenirs de l'autoritarisme et des offenses subies pour expliquer leur échec scolaire : "Quand le prof de maths a vu ma tête, il a dû se dire celui là il faut le mater. Il voulait m'abaisser sans arrêt. C'était "lève la main, lève le doigt...". Moi, bien sûr, j'attendais pas de lever la main pour parler, alors il me traitait d'âne. Il voulait m'abaisser et bien c'est moi qui l'ai maté, j'ai ma fierté". Zahou assortit cette critique de cynisme : "C'est toujours pareil à l'école, les filles devant, les beurs derrière. Les profs, là où ils commencent à avoir des problèmes c'est quand il y a pas de filles et seulement des beurs, ils ne peuvent pas tous les mettre au fond". Nordine renchérit ainsi : "Dès le début de l'année, les profs ont commencé à me demander mon nom et quand ils ont vu que j'étais le petit frère de Kamel, ils m'ont dit qu'ils m'auraient à l'oeil. Ils m'ont plus lâché, ils m'ont carrément confondu, l'enfer quoi...". Mais paradoxalement, Nordine se plaint également de la déroutante absence d'autorité des professeurs "baba-cool" qui se démarquent de l'image virile et toute puissante du père en manquant de directivité : "J'avais les profs les plus tarés de la région, tous des limaces, "c'est comme tu veux mon grand, tu viens-tu viens pas, c'est toi qui décides". Tu vois les mous ! Quand j'expliquais ça à mon père, ça l'intéressait même plus de lire le bulletin".

Le deuxième grand faisceau de critiques contre les enseignants concerne leur manque de disponibilité qui traduirait une indifférence aux problèmes des jeunes. Jean qui est satisfait de sa scolarité reconnaît pourtant : "Au collège, les profs n'ont pas vraiment le temps de nous connaître". Yasmina va plus loin : "Pour eux, dès que ça a sonné, la journée est finie. Ils sont pire que les élèves, il n'y a pas moyen

de les retenir, ils ont jamais le temps de discuter". Pour Azzedine, ils ne sont pas assez au contact des élèves et du quartier : "Ils arrivent juste avant leurs cours, ils repartent juste après. Ils pourraient rester un peu avec nous dans la cour, on pourrait discuter plus". Il n'y a que Razeki qui, à contre courant, mette paradoxalement en garde les enseignants face au risque d'un investissement affectif trop important : "Une fois, on avait un prof de techno vraiment proche de nous. Il s'intéressait à ce qu'on devenait. C'était le plus sympa du collège, les autres prof le traitait de "démago" et les jeunes, quand ça les prenait, ils lui crevaient les pneus de sa bagnole, à mon avis parce qu'il était trop sympa justement, ça faisait pitié. Si tu es trop gentil et que tu assures pas, tu deviens vite le souffre douleur. Tout le monde va vouloir jouer les chauds avec toi. Pour les profs c'est pareil".

L'attitude des "grands frères" contraste avec celle des enseignants perçus comme parfois démagogues, parfois autoritaristes, souvent indifférents aux problèmes des jeunes. Pour les "grands frères", encourager la confiance des jeunes passe par leur propre disponibilité affective. La relation qu'ils entretiennent avec eux n'est pas remise en cause à la fin de chaque année scolaire comme elle peut l'être avec les enseignants. Le contrôle de l'activité du jeune n'est plus perçu comme une contrainte qu'il faut contourner. Quand au soutien, il est présenté comme un point central de différence avec les enseignants.

On peut visualiser sur un tableau les principales oppositions qui, du point de vue des "grands frères", les séparent.

	"Grand frère"	**Enseignant**
Fonction éducative	Concrète	Théorique
Affectivité	Forte	Faible
Stabilité et durée	Forte	Faible
Contrôle	Accepté	Subi, rejeté
Soutien	Fort	Faible

3. Un copain, un ami, un leader ?

3.1. Copinage et amitié chez les jeunes

Pour savoir si le "grand frère" représente un copain ou un ami pour les jeunes, il nous faut emprunter un détour pour analyser leurs modes de structuration des sociabilités amicales.

On ne "tombe pas" ami comme on peut tomber amoureux par coup de foudre. Il semble qu'il y ait pour les jeunes une diversité de paliers qui conduisent à l'amitié. Il y a donc bien lieu de constater une gradation allant du simple copain, au bon pote et enfin au vrai ami. Ce sont d'abord les pratiques plus que les idées qui rapprochent les jeunes. Au premier chef, celles de leurs parents quand, dès la prime enfance, ils sont mis en présence dans le bac à sable plutôt qu'au parc, à la crèche ou plutôt que chez la nourrice. Ce n'est pas faire la part trop belle à la sociologie de la reproduction que de constater que les parents ont tendance à instituer des modes de garde classant pour les jeunes enfants. Ainsi, les premières relations déterminées par les fréquentations parentales se plient-elles aux règles de l'habitus ou du moins des affinités créées par les origines culturelles. Didier T., "pilier" dans la cité de Jean, emploie l'expression "être amis de biberons" pour parler de son lien avec Florian, son plus vieil ami : "Florian, je l'ai rencontré à la crèche (rires du groupe). Non, sérieux ! Mes parents et ses parents se voyaient tous les jours, nos mères ne pouvaient plus se quitter. On est allé à l'école ensemble et dans la même classe jusqu'à la sixième...".

La cité comme milieu relativement étanche permet de conserver des relations nouées dès le plus jeune âge. Par la suite, certaines pratiques s'avèrent plus pourvoyeuses de copains que d'autres, le sport par exemple fournit plus de copains que le catéchisme, l'heure d'éducation physique offre plus de complicité

entre élèves que l'heure de maths. S'interroger sur les modes relationnels des jeunes amène immédiatement à chercher à repérer les principaux lieux qu'ils fréquentent. On ne peut évaluer l'activité relationnelle des jeunes sans la pondérer par le nombre de cercles sociaux qu'ils investissent. Le nombre de copains ou le nombre d'amis ne prend véritablement sens qu'en ramenant l'ensemble de ces relations au degré d'autonomie qu'elles entretiennent les unes envers les autres. Comme l'a noté C. Bidart (1988), on peut en effet avoir cinq copains appartenant à la même bande ou les compter dans des contextes sociaux strictement autonomes les uns des autres. Disposer de plusieurs réseaux est toujours un signe de décloisonnement et bien souvent un indicateur du niveau d'insertion.

La valeur estimée d'une relation repose sur de multiples facteurs mettant en balance son autonomie, sa persistance, sa fréquence ainsi que son origine. L'amitié peut alors s'envisager selon deux argumentaires opposés : soit elle appelle la présence soit au contraire, l'épreuve de l'absence surmontée peut représenter la preuve ultime de la qualité du lien unissant deux personnes.

Dans le premier cas, l'amitié est évaluée en termes d'investissement temporel dans la relation, la présence venant étalonner l'intensité de la relation ("plus on se voit mieux c'est"). Il s'agit pour les jeunes de faire valoir le sacrifice d'autres relations ou d'autres activités au nom d'une amitié, en introduisant un lien étroit entre préférence et temps passé ensemble. Le prix à payer pour avoir de vrais amis n'est cependant pas de renoncer aux copains. Ceci est d'autant plus vrai que les cercles sociaux sont restreints. Ainsi, quand la bande sert d'unique réseau relationnel, les jeunes mobilisent les mêmes camarades pour l'ensemble de leurs activités. Dans ce cas, la présence intensive, pour ainsi dire continue, des membres d'un même groupe n'a pourtant pas pour effet l'écrasement des différences entre les simples copains et les vrais amis. C. Bidart[3] a particulièrement bien montré

[3] C. Bidart, *Les semblables, les amis et les autres*, Thèse de Sociologie, Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, 1991, p. 244-248.

comment les amis se distinguent des copains à l'intérieur de réseaux "gigognes". A partir de la "grande poupée russe" constituée du plus large vivier relationnel se choisissent les copains dont s'extraie enfin la plus petite "poupée russe" des vrais amis. L'auteur établit clairement que le nombre de cercles sociaux fréquentés croissant avec le milieu socioculturel, cette organisation "gigogne" est, d'une façon générale, plus développée dans les milieux sociaux modestes.

Dans le second cas, ne pas se voir sans que le lien ne s'étiole confère un sentiment d'exception à la relation. Le manque occasionné par l'absence administre la preuve suprême du caractère irremplaçable de l'ami loin des yeux mais près du coeur. Cette forme d'amitié ne repose pas uniquement sur la mémoire, à la manière dont on peut dire, par exemple, d'un disparu qu'il est toujours parmi nous. Il s'agit également d'un lien de confiance dans la capacité de mobilisation des amis en toutes circonstances graves, bien que leur vie les éloignent les uns des autres.

Didier (qui réside dans la même cité que Jean) : "Christophe, c'est pas qu'un copain. Le copain, c'est la présence qui compte, il me parle alors je lui parle, on traîne ensemble, on s'amuse mais si je le vois plus de quelque temps, ça s'arrête...

Pascal : Qu'est-ce qui s'arrête ?

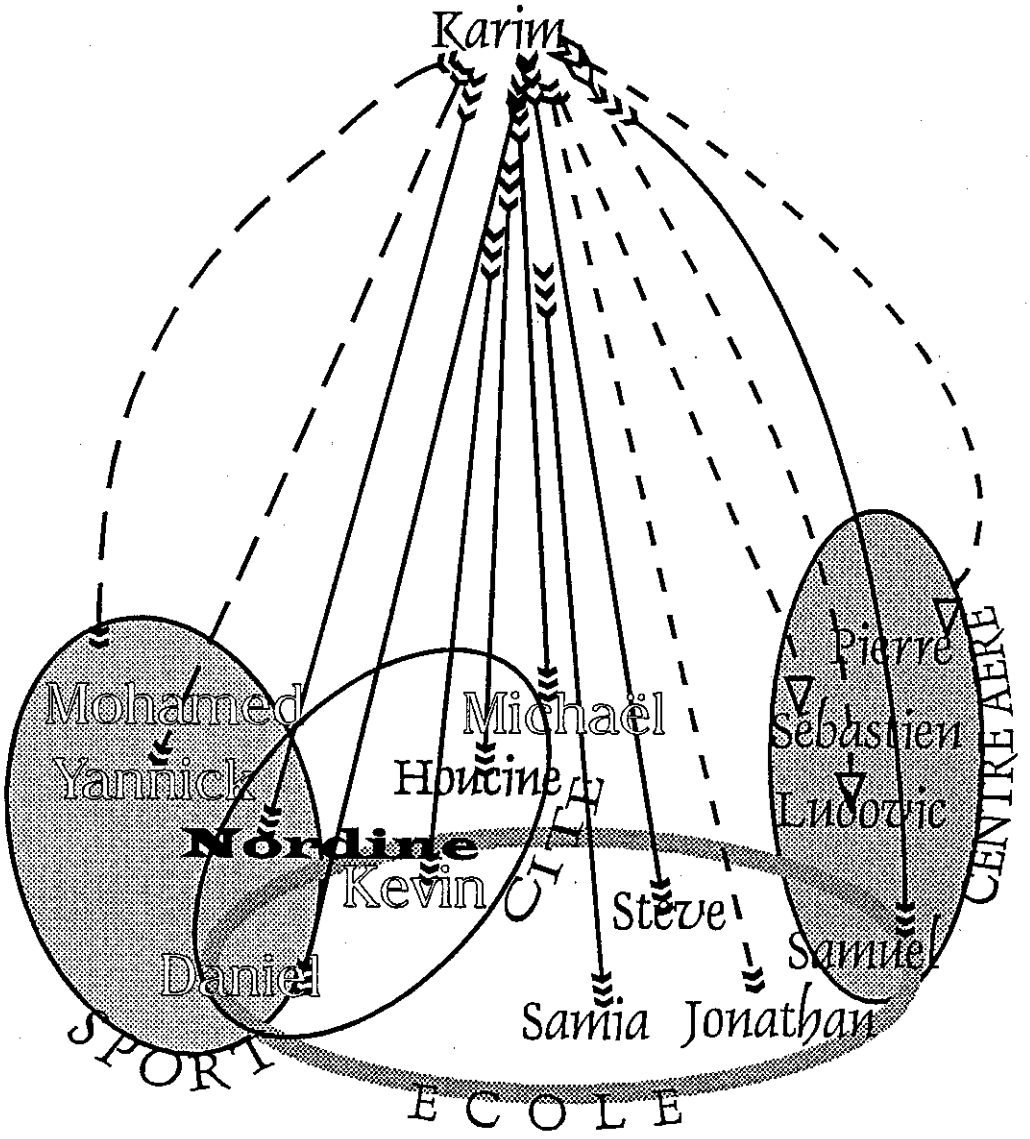
Didier : Tout s'arrête quoi, on se voit plus on se connaît plus et personne s'en plaint, ça veut pas dire que je les aime pas mes copains ou que je peux pas déconner avec eux, mais dès qu'ils sont plus là, c'est fini. Christophe c'est quand même plus que ça".

Il n'est pas sans intérêt de constater les effets de l'âge sur ces différentes conceptions. Pour ce faire, nous avons engagé dans trois cités un travail d'enquête spécifique auprès de quelques jeunes de 8 à 14 ans, connus par les trois "grands frères" concernés : Jean, Fati et Nordine. On a demandé à ces jeunes de nous donner le nom de leurs copains, de leurs amis et de nous renseigner sur le sens accordé à ces relations. Pour les plus jeunes, les relations renvoient souvent à un amalgame entre amis et copains ; la plupart des huit-dix ans mettent au même rang

tous leurs partenaires de jeu. Leur sociabilité peu différenciée s'élabore sur des blocs de copains-amis : "J'ai mes copains du foot, mes copains de l'école et mes copains de la piscine" (Gilles 9 ans, cité de Jean). C'est encore Thomas (8 ans, cité de Nordine) qui affirme : "Au sport du mercredi, j'ai que des amis". Jusque vers dix-onze ans, on a autant d'amis que de copains ou presque. Ces groupes de copains ont comme caractéristique commune de rester hors de portée de l'univers familial. On ne les amène pas à la maison. Premier indice de différenciation, l'accueil, puis le libre accès au domicile familial marque le passage d'un seuil dans la relation. Mike qui réside dans la cité de Jean le précise : "Mes amis sont les seuls à connaître ma famille ; mes copains, quand on va au sport, on se retrouve en bas de chez moi. Mon ami Daniel il vient me chercher, mes grands-parents lui donne à goûter, c'est différent". Il faut certes relativiser cet accueil en fonction des origines culturelles des jeunes : aller chez les uns et chez les autres n'a pas la même signification que l'on soit de souche française, africaine ou asiatique. Il sera par exemple plus facile d'entrer dans une famille antillaise que dans une famille vietnamienne. Cependant, cette introduction reste un bon indicateur ne serait-ce que du caractère "présentable" de leurs amis. Avec l'âge, ces tendances s'inversent. Le nombre de copains croît rapidement alors que corrélativement celui des amis diminue. Ainsi, à Colombes, à Champigny comme à Epinay, à huit ans on a moins d'une dizaine de copains mais presque autant d'amis (voir exemples figures 2 et 3) alors qu'à quatorze, on compte les amis sur les doigts d'une seule main mais on peut compter autour d'une vingtaine de copains (voir exemple figure 4).

FIGURE 2

GRAPHE RELATIONNEL DE KARIM (10 ans)



LEGENDE

Fréquences de rencontres

Tous les jours

Trois fois par semaine

Une fois par semaine

Cercles sociaux

Ecole

Club de boxe

Voisinage

Centre aéré

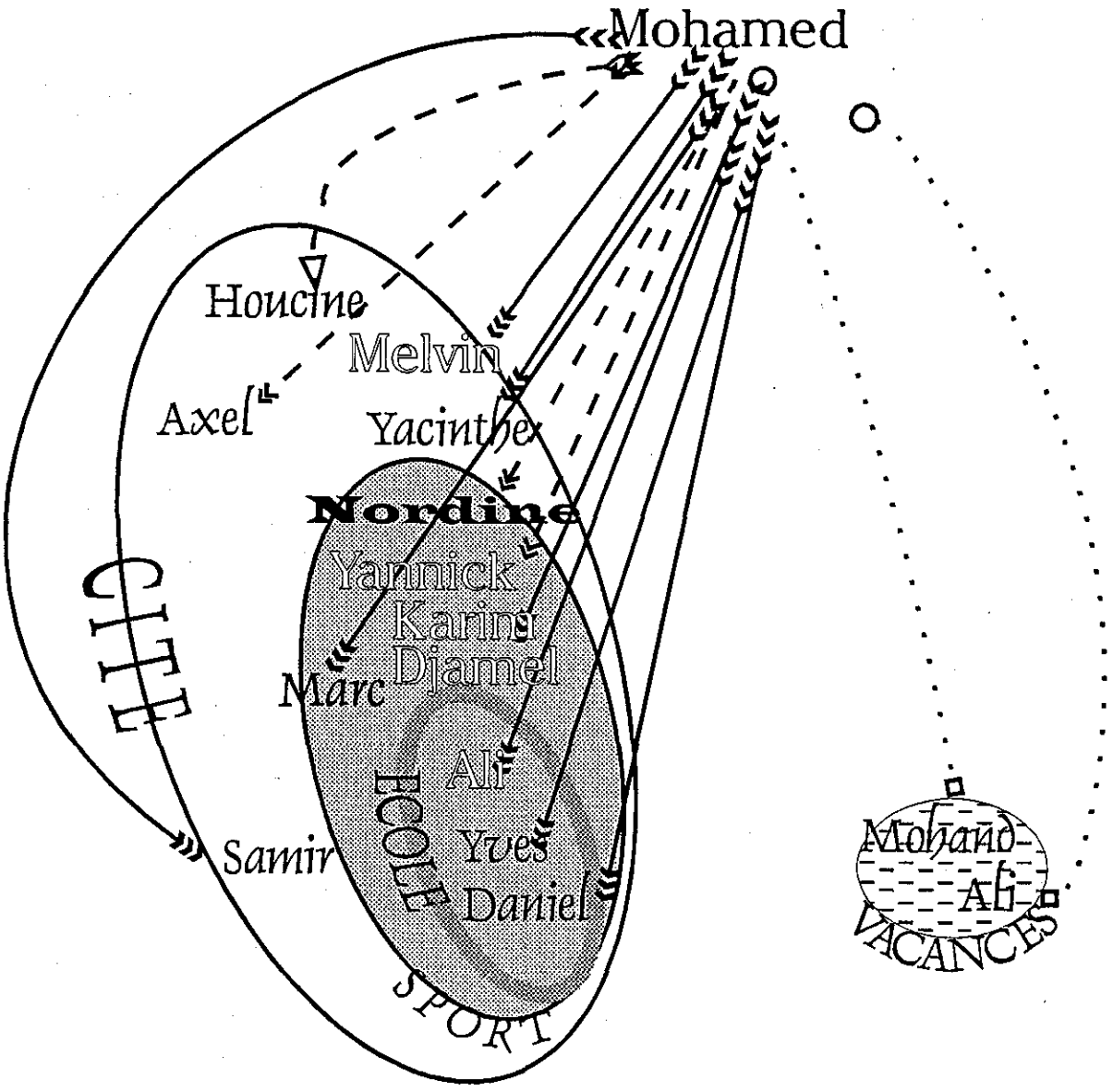
Statut

Ami

Copain

Grand-frère

FIGURE 3
GRAPHE RELATIONNEL DE MOHAMED (10 ans)



LEGENDE

Fréquences de rencontres

- Tous les jours
- Trois fois par semaine
- Une fois par semaine
- Moins d'une fois par mois

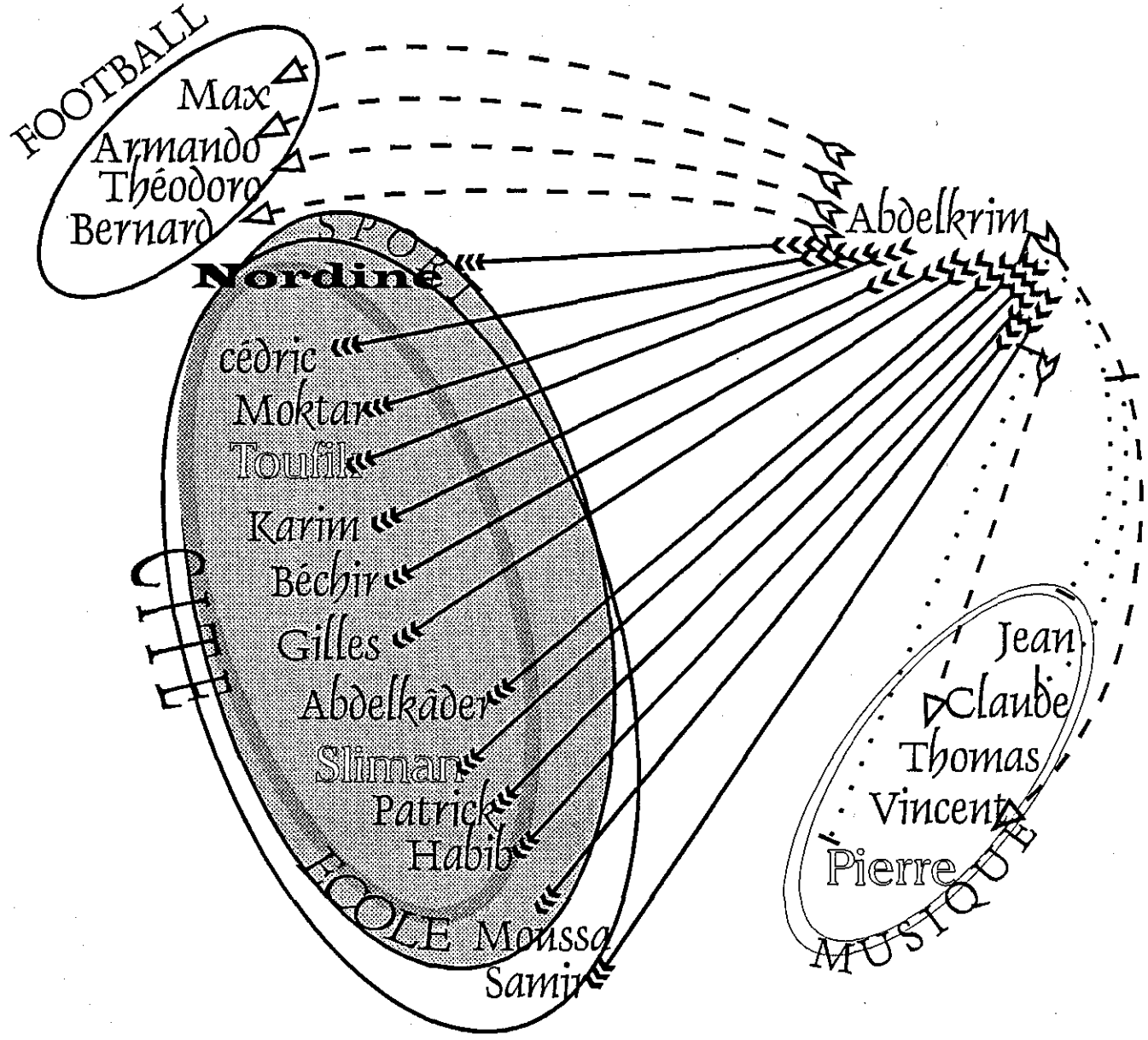
Cercles sociaux

- Ecole
- Club de boxe
- Voisinage
- Vacances

Statut

- Ami
- *Copain*
- **Grand-frère**

FIGURE 4
GRAPHE RELATIONNEL D' ABDELKRIM (14 ans)



Si le copinage se construit généralement de manière collective, souvent par l'intermédiaire de la bande, l'amitié exige l'échange individuel et le jeune se trouve alors parfois dans la situation paradoxale de se dérober à sa bande pour se soustraire au collectif et voler un peu de "vie privée". Plusieurs indicateurs permettent d'apprécier le glissement progressif du simple copinage vers l'amitié.

La possibilité de se confier semble le plus fondamental. Pour Carlo, de la cité de Nordine, la différence entre un copain et un ami est claire sur ce point : "C'est très simple : un ami on peut lui confier un secret, personne n'est saura jamais rien, alors qu'un copain si tu lui dis un secret, c'est comme si tu le disais à tout le monde". Prendre le risque de s'épancher, choisir un confident, parier sur sa discrétion pour mettre en jeu son intimité, constituent les premiers pas dans l'amitié. On a pu observer en pratique que la confidence réclamait presque systématiquement la réciprocité. Si révéler un secret personnel fonctionne comme un gage de confiance et opère comme un déclencheur relationnel, il faut distinguer cette prise de risque du dévoilement unilatéral sans retenue, signe irréfutable de confiance qui n'apparaît que bien plus tard. Au début d'une amitié naissante, un jeune ne peut envisager bien longtemps d'accéder à l'intimité d'un ami en se contentant de prêter une oreille bienveillante à ses confidences. Il devra nécessairement quitter sa prudente position d'écoute pour s'engager à son tour dans la parole.

La définition de l'amitié pour les jeunes fait donc référence au respect, à la discrétion mais aussi à la protection systématique. Les jeunes portent des jugements désabusés sur l'assistance qu'ils peuvent attendre de leurs copains : "Si t'es dans la merde, avec les copains c'est chacun pour soi". Au contraire, les amis sont des personnes sur qui ont peu compter et qui sont là pour vous épauler dans les moments difficiles. Farid, de la cité de Jean, s'empresse de nous expliquer une mésaventure où il a su à quoi s'en tenir avec ses copains : "Quand j'étais délégué, c'était une corvée, c'est le seul moment où j'ai eu peur en classe. Kader a cru que

j'avais dit en conseil qu'il était chiant. Malgré tous mes copains, j'étais tout seul. J'avais tous les Marocains en face. Kader disait : je suis le frère de Toufik, tu vas voir ce que tu vas prendre. J'avais vraiment les foies, je n'ai vraiment trouvé que Sylvain pour passer avec moi dans la cité en attendant que ça se calme. Et puis les choses se sont tassées comme ça. Depuis ce temps là, Sylvain c'est vraiment mon ami, et c'est une fille, Mounia, qui fait déléguée de classe".

Certains événements peuvent donc servir de raccourci sur le long chemin qui mène du copinage à l'amitié. Vivre à deux une épreuve et a fortiori la surmonter peut accélérer sensiblement le mûrissement d'une relation. Cette assistance secourable s'accompagne de bienveillance et de compréhension. Pour Armel (jeune de quatorze ans de la cité de Nordine) la patience est un signe d'amitié : "Avec un copain, s'il me cherche, je frappe. Si c'est un ami, j'essaie de le comprendre ; je me demande pourquoi il est désagréable en ce moment, je suis patient avec lui. Par exemple, Fernando en ce moment il est gavant, vraiment grave, mais je sais que ses parents sont en train de se séparer, alors je supporte". L'amitié produit donc un état de confiance, central dans la relation.

L'accroissement du partage des bien matériels constitue une autre manifestation de l'intensité d'une relation. Le partage entre amis s'oppose à l'échange entre copains (Bidart, 1991). Tant qu'on reste dans le domaine du copinage, on assiste à la construction d'une sorte de bourse visant à déterminer les cours et les cotes des objets prêtés. Mais cet effort persistant est inéluctablement voué à l'échec. D'une part, ce qui est échangé donne lieu à des arrangements de gré à gré non généralisables ; l'unité de mesure, d'autre part, n'est pas toujours l'argent investi dans l'objet, ce peut être aussi la difficulté reconnue pour l'acquérir, sa rareté, son prestige ou même des caractéristiques intrinsèques comme sa fragilité. Par exemple, un jeu vidéo "Supernintendo" d'une valeur à l'achat de quatre cent francs peut certes se prêter contre un autre jeu vidéo mais aussi contre

une paire de patins à roulette, d'une valeur moitié moindre mais pourtant précieuse à partir du moment où les parents en ont interdit l'usage et que le "roller" constitue, au moment de l'échange, une activité en vogue dans la cité.

Lorsque l'amitié s'installe, ce respect sourcilleux des règles du troc, ce souci pointilleux des équivalences contraste avec l'éloignement progressif du calcul et de la mesure. L. Boltanski (1990) a vu dans cette suspension de la mesure un signe irréfutable de l'entrée dans le régime de l'amour. Ainsi en est-il apparemment quand ni le coût d'un objet ni sa laborieuse obtention n'influent sur son partage. Les déceptions ne proviennent plus alors, comme dans le cas du simple copinage, des ruptures flagrantes de réciprocité, mais au contraire d'une présence persistante de la comptabilité. Par exemple, un contre-don non différé et identique ("il me donne un tee-shirt, deux minutes après je lui donne un autre tee-shirt") mettant en évidence la restauration de la stricte mesure comptable est le plus souvent vécu comme un "remboursement" vexant.

On peut visualiser sur un tableau récapitulatif les différents paramètres qui vont soit faciliter, confirmer ou renforcer une relation ou au contraire lui nuire, l'affaiblir ou la mettre en danger :

	Facilite ou renforce	**Nuit ou Affaiblit**
le Copinage	- Être scolarisé ensemble - Faire une activité extra-scolaire ensemble (sport, sorties) - Voisiner - Appartenir au même groupe ethnique	- Déménagement, changement d'école - Sentiment d'injustice dans les échanges
l'Amitié	- Les confidences - La confiance - La réduction des différences - L'assistance dans les épreuves - La durée, l'ancienneté - Le partage matériel	- Le calcul trop strict dans les échanges - La trahison de la confiance - La présence si elle est imposée

D'après C. Bidart (1991) et P. Duret, M. Augustini (1994)

3.2. Pour les petits le "grand frère" est un ami...

Par rapport au "grand frère", les jeunes adoptent deux attitudes fortement liées à l'âge. Les plus jeunes (huit-dix ans), dont la sociabilité extensive repose pourtant sur des relations agrégées peu différenciées ("je suis ami avec tous mes copains") ne le considèrent ni comme un copain ni comme un ami. Ils lui confèrent un statut spécifique, proche des adultes de leur famille, et ce pour deux raisons : d'une part à cause des responsabilités qu'il assume et d'autre part à cause de l'importance temporelle que prend la relation avec lui dans la journée ; certains jeunes affirment voir plus longtemps dans la journée le "grand frère" que les membres de leur propre famille. Il faut bien sûr, comme le rappelle F. Héran (1991) relativiser cette fréquentation par la présence ou l'absence de collatéraux : "On ne peut mesurer la fréquentation d'une catégorie de parents sans la pondérer par le nombre de parents disponibles dans cette catégorie. Faute de cette précaution, la sur-fréquentation familiale de tel ou tel membre risque d'être abusivement diagnostiquée comme résultant d'un comportement intentionnel, alors qu'un simple facteur démographique suffirait à en rendre compte"[4]. Il n'est pas sans intérêt de remarquer que bon nombre des jeunes de huit-dix ans interrogés ont spontanément inclus Jean, Fati et Nordine parmi les membres de leur famille. Les inscrire au rang des réseaux familiaux donne bien sûr du poids à ces relations privilégiées.

Les plus âgés (onze-quatorze ans), quant à eux, considèrent le "grand frère" comme un ami. C'est par exemple le sentiment d'Abdelkrim (14 ans) à l'égard de Nordine. Nous pouvons interpréter son graphe relationnel (figure 4) en montrant l'omniprésence du "grand frère" à l'intersection de la pratique sportive et du

[4] F. Heran, *Cycles de vie et cycle de relation de parenté : les âges de la vie*, Cahiers, travaux et documents, n°96, Paris, INED, 1991, p. 6.

quartier. Cependant, quand on creuse ces définitions de l'amitié, elles renvoient d'abord à la protection physique. Être ami de Nordine, c'est bénéficier de sa force. L'amitié envers le "grand frère" semble mieux exister dans un monde saturé de forces, de craintes et de peurs. Loin d'être gratuite si elle s'en tenait là, l'amitié s'inscrirait dans un strict calcul de rapports de force. Cet appel à la protection du "grand frère" rappelle une réalité majeure des quartiers : la force physique n'y est pas automatiquement pacifiée et domestiquée ; elle s'exprime ouvertement en soumettant les jeunes à sa loi, les exposant à la terreur des violences des plus puissants et à la tentation d'abuser des plus faibles. D'où la première fonction du "grand frère" qui est de réguler un espace de concurrence où les relations de coopération ne sont pas une donnée de départ. Pourtant, les "grands frères" sont unanimes pour relativiser cette violence : les échanges de coups relèvent plus de la pratique d'intimidation, pour faire respecter une paix reposant sur les statuts accordés à chacun, que d'une guerre rangée toujours à recommencer. Quand les relations des jeunes sont fondées sur des statuts bien établis, ils se battent finalement assez peu, les combats singuliers ne se déroulant que pour rappeler une hiérarchie ou la bousculer. Aux yeux des plus jeunes, les "grands frères" permettent de rééquilibrer des échanges trop dissymétriques : "Fati, il donne toujours la parole aux plus faibles, il essaie de les rendre moins timides. Quand il y des gros chauds qui jouent les tueurs, il les calme".

Quand on parle à Jean de la représentation qu'ont les jeunes de sa fonction de défenseur de la paix, il la considère comme un échec : "Moi je suis pas une assurance tout risque pour eux, j'essaie au contraire de leur expliquer que c'est à eux de se débrouiller. Il n'y a jamais eu de contrat entre nous du type tu m'obéis alors je te protège". Confrontés quasiment à une représentation identique, Fati et Nordine émettront les mêmes regrets. Nordine, ancien chef de bande, se démarque de ses anciennes fonctions : "Quand tu es chef de bande, tu considères que le quartier est à toi, donc si tu arrives à le contrôler, il devient effectivement ta

propriété, tu peux décider de telle ou telle loi, tu as sous tes ordres des lieutenants, c'est un monde bien hiérarchisé. L'avantage c'est que tu es à sa tête, d'un autre côté l'inconvénient si tu veux y rester, c'est que tu as intérêt à n'être vu qu'en situation de réussite. Aujourd'hui, c'est très différent, si un jeune est en difficulté, je vais aller l'aider, mais rien ne m'y force".

La deuxième qualité accordée par les jeunes au "grand frère" renvoie à son attitude d'ouverture. On a vu au chapitre 2 ("Les "grands frères" et le sens de la famille") que la transgression des interdits en famille appelaient le plus souvent une sanction immédiate alors que sur le quartier prévaut le soutien compréhensif. Même si les "grands frères" ne sont évidemment pas formés autrement que sur le tas pour ce type de démarche, répétons qu'ils réalisent un véritable travail d'écoute (voir prochain chapitre). Souvent considéré comme un père spirituel, le grand frère cumule des traits masculins avec d'autres plus féminins. Il peut changer de peau à loisir pour soit porter une oreille bienveillante et maternelle aux gros chagrins de sa couvée, soit traiter les jeunes à la dure.

Pour les plus jeunes, leur disponibilité est la troisième qualité des "grands frères". Dans la cité de Nordine, quand les petits s'ennuient, ils passent chez lui même le dimanche pour lui demander "qu'est-ce qu'on fait ?" et Nordine est souvent prêt à organiser soit un match de foot ou soit un match de basket ou bien encore un jeu de poursuite dans le quartier. Pourtant, ses amis semblent le mettre en garde : "Ils me préviennent : tu en fais trop, tu vas t'épuiser à vouloir être toujours là. Dans un an ou deux, tu seras usé. Tu vas te griller l'image si tu dis toujours oui aux petits. Qu'est-ce que le quartier aura gagné si tu t'arrêtes par lassitude dans un an ? Si tu mets la barre trop haute, il n'y aura plus personne pour prendre le relais (...). Moi, je pense le contraire. Pour l'instant je donne tout, quand j'en aurais marre, je passerai à autre chose". En définitive, le seul reproche

qu'il soit fait au "grand frère" par ses proches, c'est de fournir un modèle hors de portée, trop difficile à imiter pour être vraiment incitatif. Cette boulimie d'entraides trouve sans doute sa source dans deux processus : "la dette" ou la "rédemption". La dette est particulièrement nette chez ceux qui estiment avoir réussi dans le sport ou les études. Il s'agit alors de rendre, sur un mode symbolique, l'aide dont on a soi-même bénéficié pour s'en sortir. Cette volonté s'appuie sur la conscience du caractère exceptionnel de son propre processus d'insertion comparé à ceux de l'ensemble des jeunes de la même génération dans sa cité. Dans le second cas, quand les "grands frères" n'ont pas un parcours scolaire valorisant, l'engagement trouve plutôt sa source dans les regrets de ce qu'on n'a pas fait (mal fait, ou fait de mal). Il s'agit d'éviter aux petits frères de connaître les échecs et les pièges dans lesquels on est soi-même tombés. L'ambition vient alors d'améliorer les conditions de scolarité et de vie quotidienne des petits frères pour qu'il n'aient plus à revivre les mêmes "galères".

3.3. Pour les "grands frères", les petits ne sont pas des amis

La sociabilité des "grands frères" se distingue de celle des enfants tant par sa diversité que par sa multiplicité. On les trouve en effet à la tête d'un réseau très vaste d'amis. Les trois "grands frères" qui font l'objet de ce chapitre en signalent presque une dizaine chacun pour une cinquantaine de copains. Ces chiffres sont considérables et appellent quelques remarques. Premièrement, ils sont nettement supérieurs à ceux donnés par les jeunes de huit à quatorze ans des mêmes quartiers. Ensuite, notons à titre de comparaison que ce chiffre reste de loin le plus élevé de tous ceux fournis par les différentes enquêtes sur la sociabilité amicale. F. Héran (1988) recense à partir de l'enquête INSEE "Contacts entre les personnes" entre trois et quatre amis pour les mêmes tranches d'âges. L'enquête réalisée par Lagrange et Roché, citée par C. Bidart (1991), donne à peu près les mêmes

résultats : 4,1 amis en milieu urbain. Pourtant, les "grands frères" ne prennent aucunement les jeunes qu'ils encadrent comme des amis, alors que ces derniers, on l'a vu, peuvent les considérer comme tels. On peut trouver à ce décalage plusieurs raisons.



La première est la très forte homophilie en fonction de l'âge. La première explication de la différence d'appréciation entre le jugement des jeunes de huit-quatorze ans et celui des "grands frères" tient donc tout simplement dans leur écart d'âge, et de fait, de leurs modes de pensée. Chaque groupe d'âges échange sur ses problèmes spécifiques ce qui amène un mouvement de détachement du "grand frère". Et s'il participe parfois aux discussions des plus petits, il en a forcément peu à apprendre.

L'amitié liée à la proximité d'âge, associée à une faible mobilité spatiale, va permettre aux "grands frères" de conserver une forte proportion d'amis d'enfance. Ces anciennes relations persistent même lorsqu'ils n'occupent pas la même position dans le cycle de vie. Ainsi, Jean tout en étant célibataire conserve des amis "jeunes parents" et continue de les voir très souvent. Ces réseaux restent donc continuellement activés et fortement valorisés. Fati sait faire la différence entre : "les copains et les vrais amis qui ne se trouvent pas comme ça. Je fais aussi une grande différence avec les amis que j'ai depuis longtemps et les autres. Parce qu'avec les plus anciens, j'ai vécu toute mon enfance avec eux ; mes amis de la boxe, c'est différent". L'avancée en âge des "grands frères" permet de distinguer par l'ancienneté les meilleurs amis des simples amis de la sociabilité actuelle.

La deuxième raison renvoie à la dépendance excessive des plus jeunes. Pour Jean, un ami doit respecter votre indépendance : "Les vrais amis, ils savent vous laisser libre, on les a pas toujours sur le dos. Les petits, ils sont toujours à te coller, ils sont presque jaloux, il faudrait être toute la journée avec eux. Quand ils

te collent et que tu les envoies péter, ils te disent : mais pourtant je croyais que tu étais mon ami ! Alors t'imagines à quel point il faut être disponible pour eux". Nordine adopte la même position : "C'est pas parce qu'on est ami qu'on est inséparable ; au contraire, mes vrais potes, j'ai pas besoin de leur dire qu'ils me lâchent quand je veux être tranquille ! Les jeunes de la cité, ce sont de vrais bébés, il faut toujours qu'ils soient derrière toi, ils te suivent comme une ombre". Cette présence continue et plus encore l'obligation que se fait le "grand frère" d'écouter les plus jeunes, est un frein à la constitution de l'amitié.

Les visées socialisatrices du "grand frère" font aussi obstacle à la mise en place d'une véritable amitié avec les jeunes qu'il aide. Dans le régime d'amitié, les normes sociales et les jugements cèdent souvent le pas aux partis pris affectifs : "On donne toujours raison à un ami". La priorité est donnée à la relation entre deux individus plutôt qu'à la soumission normative aux rôles sociaux. L'amitié dépasse les relations normées par les exigences de la vie collective ; ainsi tout en générant du lien social, elle le construit souvent paradoxalement contre cet ordre commun.

En conclusion, on peut visualiser et classer les différents personnages qui gravitent autour des jeunes sur un tableau croisant soutien et contrôle avec leur intensité perçue par les jeunes.

	FORT	**FAIBLE**
Soutien	Ami	Copain
Contrôle	Père	Animateur
Soutien + Contrôle	"Grand frère"	Enseignant

Ce tableau est évidemment une schématisation des traits dominants qu'il faut moduler par les expériences individuelles. Ainsi, par exemple, quand on est amené à décrire les enseignants vus par les "grands frères" comme des personnes

produisant "un faible contrôle et un faible soutien", on gardera en permanence en mémoire qu'il ne s'agit que d'une tendance centrale ne pouvant faire oublier certains jugements contraires.

Deux puissantes forces sont à l'oeuvre dans les sociabilités des jeunes des cités. La première, centripète, rattache le "grand frère" à l'univers familial, et ce d'une manière d'autant plus vive que les enfants concernés sont jeunes. La seconde, centrifuge, est propre aux "grands frères" ; elle sépare le groupe en fonction de l'expérience vécue et du statut.

Chapitre V

LES GRANDS FRÈRES, COMME MÉDIATEURS

Le pouvoir d'intervenir dans la vie des enfants, de leur interdire ou de les autoriser, de les conseiller, de les aider, de parler en leur nom ou au contraire de leur donner la parole, tout cela constitue l'action des "grands frères". On les trouve ainsi dans une position spécifique dans le triangle école, famille et quartier, occupant d'une manière analogue chacun des côtés, pouvant tenter soit d'en unir soit d'en séparer les sommets. Nous allons donc suivre à travers quelques exemples ce travail axé soit sur l'articulation des milieux soit sur leur séparation.

Cette position d'intermédiaire offre au "grand frère" une image globale des jeunes qui ne sont jamais réduits ni à des élèves, perspective des enseignants, ni à des enfants, vision des parents[1]. Dans cette situation, les familles ne sont pas définies comme des "parents d'élèves" et les personnels enseignants échappent parfois même à l'étiquetage de "profs". Faire éclater les places institutionnelles assignées aux uns et aux autres est une caractéristique du regard des "grands frères" qui contribuent à désactiver les tensions entre école et famille.

1. Spécificités de la médiation scolaire

En zone d'éducation prioritaire ou en zone sensible, famille et école semblent évoluer dans deux univers séparés. Certes leurs frontières semblent aujourd'hui moins tranchées que par le passé. Mais, d'une part, les enseignants souhaitent le plus souvent faire de l'école un lieu étanche aux turbulences du quartier ; d'autre part, les élèves semblent tenir à cette scission et considèrent à l'instar de certains travailleurs qui ne parlent jamais de leur labeur à la maison, qu'une fois la journée

[1] En cela, ils se rapprochent de la situation des assistantes sociales pour qui travailler avec des jeunes en difficulté est une tâche institutionnelle (voir P. Garnier, *Les assistantes sociales scolaires*, MIRE/DEP, 1993-1995).

scolaire finie, ils rentrent dans un autre univers qu'il faut préserver en laissant les problèmes scolaires là où ils se trouvent jusqu'au lendemain. Ces deux mondes semblent se craindre mutuellement, d'où un long et fragile travail de mise en confiance. Comme l'explique Nadia : "Au départ, les profs et les parents se rejettent la faute. C'est classique. Les profs surtout ! Ils disent : Nous on peut pas récupérer des élèves qui nous arrivent à ce niveau là, les familles rêvent on n'est pas là pour faire le boulot à leur place ! Les familles disent plutôt : Les profs sont les premiers concernés pour leur apprendre des choses, ils les ont toute la journée, mais finalement si les enfants n'apprennent rien c'est que les profs s'en foutent".

Or, le "grand frère" fait partie de ces deux mondes et demeure dans une position spécifique pour assurer la médiation entre eux. Il connaît en effet très bien l'établissement scolaire et les enseignants (qui sont le plus souvent ceux qu'il a eu lui-même) et les familles qu'il côtoie. Le fait que ni les uns ni les autres ne puissent lui mentir explique déjà partiellement le succès de sa médiation. Les embûches que rencontrent les jeunes ressemblent fortement à celles qu'il a connues. Ainsi, il repère de loin les ruses éculées que ses cadets tentent de mettre au point pour déjouer sa surveillance scolaire. Il reconnaît sans aucun mal les fausses excuses, les faux "mots" aux profs... Ainsi, Kamel, en vieux singe à il ne faut pas apprendre à faire la grimace, a la certitude que dans ce domaine rien ne peut lui échapper : "Il y a certains coups qu'ils ne peuvent pas me faire à moi quand même! Ils étaient encore à sucer leur pouce que je faisais les mêmes. Les jours où ils sont tout calmes, tout gentils, qu'ils rentrent à la maison très tôt, ça c'est signe qu'ils ont eu une mauvaise note. Quand ils se battent pour aller à la boîte à lettre alors que d'habitude il faut les pousser pour qu'ils y aillent, là c'est qu'ils ont du courrier à intercepter. Ou alors quand ils arrivent avec un jour de retard pour me dire : Excuse-moi, hier il y avait rendez-vous avec un prof, j'ai oublié mais c'était rien du tout ! Là, il vaut mieux retourner voir le prof en question sans laisser traîner, c'est qu'ils ont fait une connerie". Jean fait preuve de la même confiance en son flair et de la même

incrédulité : "Jojo (son jeune frère), il y arrive juste au bahut, moi j'en sors et je les ai déjà toutes faites ; celle du prof trop sévère qui compte la phrase entière pour soi-disant un seul mot de faux ; celle de la fausse grève des profs pour ne pas aller en cours. C'est toujours les mêmes combines". Azzedine reconnaît qu'aujourd'hui "c'est plus dur qu'avant de feinter, ils envoient les bulletins avec accusés de réception. Alors Momo (le petit frère) va chercher Malika ou Zahia pour signer, mais elles viennent me le dire et ça lui retombe dessus. Je donne un coup de gueule et la fois d'après, il me ramène une bonne note". Enfin, Alain se juge seul à même de distinguer les vraies bonnes notes des fausses : "Daniel ou Jonathan (ses cadets) se croient très malins en amenant ma mère à la visite des profs, ils lui font voir uniquement ceux qui les arrangent, là où ils ont pas de sales notes. Bon, alors moi, j'arrive après coup, pour remettre les pendules à l'heure. Ma mère, elle connaît pas les profs. Pour elle, un quinze c'est une bonne note, alors que ça dépend du prof et de la matière. Mes frères, ils ramènent des quinze en histoire, mais le prof il en met à tout le monde!".

La tâche de médiation des "grands frères" va d'abord consister à pallier certaines faiblesses de l'école et des familles. Faiblesses de l'école quand le "grand frère" accepte que des profs en mal d'autorité se servent de lui comme d'un épouvantail. Marc, enseignant en collège à Saint-Denis ne dédaigne pas le recours à cet allié : "Comme je le connais bien, je l'ai eu en cours, quand ses petits frères posent des problèmes, je leur dis, fais gaffe toi je connais ton frère, ça les calme tout de suite". Même recours pour Virginie, enseignante en collège à Chanteloup qui utilise parfois sa proximité avec Kamel comme une ressource pour faire pression sur les jeunes sous son influence. Faiblesses des familles quand il se rend dans l'établissement scolaire à la place des parents qui n'osent ou ne veulent pas rencontrer les enseignants. Yasmina n'accepte cette démarche qu'en dernier recours: "Quand les parents me demandent, "toi avec le centre (social), tu les connais bien

les profs, tu veux pas aller voir pour mon fils où il en est vraiment ?" Je leur réponds mais qu'est-ce que vous attendez pour y aller vous mêmes ? Les profs ils vont pas vous manger ! Mais il y en a qui parlent difficilement le français alors ça les gêne, alors là j'y vais". Un autre aspect de sa médiation consiste à rester en état de veille, vigilante aux "ragots", aux "potins", aux bruits et aux histoires qui circulent dans la cité sur les "exploits" scolaires des jeunes.

Comme tout corps diplomatique, les "grands frères" encourent le risque d'être accusés de partis pris. Les enseignants, s'ils les amalgament avec la cité, peuvent aisément les prendre pour les alliés des familles. Inversement pour les parents, leur réussite scolaire où les espoirs qu'ils placent dans l'école les désignent comme des partisans des enseignants. D'où une position qui reste bien souvent inconfortable tant qu'ils n'arrivent pas à asseoir leur neutralité sur l'intérêt de l'enfant. C'est elle qui va guider le "grand frère" plus qu'une attitude tendue a priori vers l'unification ou la séparation des couples école/famille, famille/quartier, école/quartier.

En deux tableaux, essayons de décrire cette notion indépendante d'intérêt de l'enfant. Les exemples choisis font découvrir, au nom de cet intérêt supérieur, des traitements opposés réservés au lien école/famille ; dans le premier cas, il s'agira de mettre en présence parents et enseignants ; dans le second, de les conserver dans des univers séparés.

Premier cas de figure : les bulletins scolaires et les convocations des enseignants

Les "grands frères" sont loin de passer leur temps à s'interposer entre les profs et les familles comme des tampons amortissant le courroux des uns et des autres. Certes, ils s'érigent parfois comme représentants familial aux réunions de contacts profs-parents d'élèves, afin d'éviter aux fils les plus en difficultés d'avoir à pâtir trop sévèrement dans leur chair des conséquences de cette entrevue. Mais le plus souvent, ils considèrent que "couvrir" les jeunes ne leur rend pas service et

peut même leur porter préjudice. Ainsi, face à ceux qui cachent leurs performances scolaires jugées insuffisantes, les "grands frères" adoptent généralement une attitude de lutte contre le mensonge. Non pas que celui-ci soit toujours considéré comme un interdit moral, mais parce qu'il leur semble plus sage de mettre en relation parents et enseignants dans l'intérêt même de l'enfant. Quels aménagements supposent cette rencontre ? Tout d'abord, une prise en main du jeune le mettant face à ses responsabilités, sans qu'il se sente trahi ou abandonné. Pour réussir cette entreprise il devra à la fois convaincre le jeune et le rassurer.

Le convaincre d'abord qu'attendre plus longtemps le place dans une position de plus en plus intenable, le persuader que ses profs ne sont pas totalement naïfs et que la liste des prétextes pour ne pas répondre aux convocations n'est pas inépuisable, et enfin lui faire entrevoir qu'il n'y a rien de pire pour le parents que de tomber des nues et découvrir en fin d'année un renvoi ou un redoublement. On comprend en effet la surprise voire pour un temps l'incrédulité puis la consternation des parents déroutés quand ils découvrent que leur progéniture, véritables "images" à la maison, chérubins et modèles d'obéissance, adoptent à l'école des conduites de contestations ouvertes.

Le rassurer ensuite sur les réactions parentales lors de l'entrevue avec les enseignants. De fait, les enseignants prennent parfois appui sur les parents pour réaffirmer leur autorité déficiente, c'est avant tout cela que craignent les jeunes. En effet, généralement, quand le père apprend comme une révélation insoupçonnable les piètres résultats scolaires de son enfant, sa première mesure, destinée à la fois à montrer sa bonne foi et à reprendre les choses en mains, consiste à le corriger sans attendre devant le professeur concerné. Face à cette menace prévisible, le "grand frère" fera valoir que n'apprenant pas tout d'un seul coup dans le bureau du directeur ou de l'enseignant mais par la bouche même de son enfant, le père pourra lui conserver sa confiance et du coup se montrer plus clément envers lui. Faible bénéfice compensatoire d'une correction inévitable ? Les "grands frères"

souligneront aussi que prévenir ses parents évite de les mettre en porte à faux devant les profs. Ainsi Gilbert fait valoir : "Je leur dis attention, attention, si tu caches tout, même si tu détournes à temps tout ton courrier, ton père, tu vas le faire passer pour quoi ? Pour quelqu'un qui peut pas comprendre, quelqu'un qui comprend rien, si c'est ça que tu veux, très bien, continue à intercepter le courrier dans la boîte à lettre".

Les "grands frères" se font donc les partisans du dialogue, toujours préférable à la sécheresse impitoyable du bulletin de notes qui laisse échapper tout les bons côtés de l'enfant. Pour Karim : "Quand on peut, il faut faire les choses simplement, pas chercher à compliquer les embrouilles. Pour un mensonge, il faut donner mille explications pour s'en sortir. Y'a rien de plus triste qu'un père qui se que dit son fils lui ment. Il sait plus quand il faut le croire ou non, il a plus confiance en lui. Après, même quand le jeune arrive à dire la vérité, il le croit plus. A son tour, il a la rage et ça le fait douter de ses parents. Après plus personne parle à personne. Franchement, des fois c'est bien plus simple de dire la vérité".

L'attitude des "grands frères" quand il s'agit de leur propre frère n'est pas différente. Si le père vit sous le toit familial, le grand frère ne couvrira son cadet que dans le cas extrême où il veut prendre sa défense personnellement car il le juge faire l'objet d'une discrimination. Sentiment d'autant plus vif que le "grand frère" estime parfois que ses jeunes frères paient l'image que lui même a laissé au collège. Inversement, il prendra aussi les choses en mains quand il aura le sentiment que les jeunes frères essaient "d'embobiner" ses parents. Il ne se privera pas alors du recours à l'expression redoutée "on va régler ça entre nous", laissant augurer un mauvais quart d'heure en perspective pour le cadet mais également l'assurance réconfortante que les parents n'en sauront rien. Tahar, le petit frère de Karim, n'hésite pas : "Je préfère me faire dérouiller par mon frère que par mon père parce qu'au moins Karim, il donne pas toujours raison aux profs. Mon père, il cherche

pas à comprendre, il pense que de toutes façons les profs devraient être plus sévères".

Il n'est pas anodin de constater que l'attitude des "grands frères" consiste à détacher leur jugement de l'institution scolaire en général de l'évaluation au coup par coups des enseignants qui ne sont jamais appréciés ou rejetés en bloc.

Second cas de figure : le flagrant délit de vol

Le second exemple va montrer comment la confrontation directe entre parents et école n'est pas toujours souhaitée par le "grand frère". Quand les actes d'un jeune sont jugés trop graves, c'est-à-dire avec des conséquence irréversibles sur son devenir scolaire, le "grand frère", s'il peut avoir prise sur la situation, est amené à rechercher directement des arrangements avec l'institution scolaire visant à faire disparaître, aux yeux des parents, les traces des fautes. Le traitement d'une affaire de vol dans le lycée où Nordine était lui-même élève servira d'exemple. Deux élèves quittent les cours en pleine journée et dérobent du matériel à l'atelier. Alerté par la concierge qui les voit passer, le principal n'hésite pas à les poursuivre dans la cité. Nordine, immédiatement tenu au courant de "l'affaire" par des plus jeunes, parvient à s'interposer quand le principal menace d'alerter la police si le matériel ne lui est pas restituer sans délais. Le "grand frère" fait rendre le matériel et "étouffe l'affaire" alors qu'il aurait très bien pu, au nom de la solidarité interne au quartier, prendre le parti inverse. S'il a préféré transiger de gré à gré avec le principal, c'est pour conserver aux jeunes impliqués toutes leurs chances et pour épargner aux parents une humiliante épreuve. Il s'agit de fait de saisir la perche tendue par le chef d'établissement. Le pacte passé, qui reste à la discrétion des personnes présentes, arrête la poursuite et opère comme un séparateur entre école et familles. Principal et "grand frère" se taisent et sur ce silence se clôt l'affaire. Cette transaction à bénéfices réciproques exprime la connivence entre les deux intervenants, l'essentiel étant que tout rentre dans l'ordre. Le chef d'établissement récupère son matériel et

affirme, par sa présence dans la cité, son image au sein de l'école. Ainsi quand il nous relatera l'épisode, le visage orné d'un sourire de fierté, le chef d'établissement insistera sur la poursuite dans la cité, le passage des bacs à sable qui en marquent l'entrée comme un Rubicon symbolique que nul avant lui n'avait osé franchir. Le "grand frère" de son côté, beaucoup plus discret sur cette partie de l'aventure, s'appesantira sur les conséquences de son interposition : "Il fallait pas que la police intervienne, t'imagines les parents convoqués par la police ! C'est trop la honte ! Moralité de l'histoire : une semaine après ils étaient tous les deux réintégrés au bahut comme si rien ne s'était passé, ça valait le coup non ?". Les bénéficiaires de la péripétie ne sont donc pas seulement les jeunes qui sortent de l'aventure indemnes ou presque (renvoi temporaire), mais aussi le chef d'établissement qui en impose à ses professeurs et le "grand frère" dont l'influence est accréditée. Indiscutablement, les "grands frères" comme éléments de convivialité entre l'école et les familles conduisent à des arrangements heureux. On n'a jamais autant "négocié" à l'école et jamais sans doute n'a-t-on eu autant besoin de rester lucide sur les limites de ces négociations. Cette nouvelle convivialité permet en partie d'échapper à la pire des méfiances, celle du "chacun chez soi". Cependant, les "grands frères" substituent la loi du groupe et de la tribu[2] aux droits et aux principes de l'école de la République. Pour ceux-ci, passer des accords nécessite d'abord de se connaître, d'avoir des relations personnelles de confiance et d'étudier la situation. On constate par exemple chez eux une impossibilité quasi générale à s'engager pour un inconnu. Or, le droit n'est pas une affaire privée d'imposition de rapports de force ou de prévalence de l'amitié sur les règles. Quand ces jeunes accordent une importance déterminante aux relations personnelles, le droit rappelle au contraire son exigence de dépersonnalisation. Il fait appel, en effet, à des principes imperméables aux négociations personnelles. Le droit est le même pour tous. L'élève qui n'a plus à être responsable de ses actes devant un règlement similaire pour chacun mais qui

[2] Au sens de Maffesoli, *Le temps des tribus*, Paris, Méridiens-Klincksiek, 1988.

peut toujours espérer faire appel à un "grand frère" pour une négociation privée de son cas, échappe au droit. Traité en enfant, l'accès à la responsabilité lui est interdit. Il ne peut plus se construire ni chercher à devenir adulte à partir de valeurs civiques. A généraliser cet état de fait, on risquerait de se retrouver dans la situation où il n'y aurait plus de droit, mais uniquement des approximations au coup par coup. Si l'on ne peut identifier un sujet à ses actes, on ne peut guère plus, comme l'a noté J.Y. Rochex (1995), imaginer un sujet qui n'aurait jamais à répondre de ses actes devant la société ou les instances qui la représentent. Cette dérive ne serait souhaitable ni pour les enseignants ni surtout pour les élèves, citoyens en herbe.

Naïma quand elle nous relate ses déboires scolaires n'a à l'évidence pas acquis sa dimension civique à l'école mais dans son expérience de l'animation de quartier et du travail social : "Quand je suis arrivée au collège, je me suis mise à fumer pour faire comme les grandes. J'allais jamais en cours et je suis passée en cinquième de justesse. Là, j'ai dévalisé le C.D.I. avec une copine. Ils ont voulu nous renvoyer trois jours. De rage, avec le bulletin de renvoi, j'ai mis le feu au collège, enfin à une porte du collège. Le feu a bien pris mais j'ai été vraiment conne, parce que le mot de renvoi, il a pas complètement brûlé et il et resté lisible sur les décombres de la porte. J'ai pas été virée parce que ma mère est venue leur parler. Elle a dit qu'on avait des problèmes avec des profs racistes que j'avais été influencée, bref elle les a baratiné. Il y a même pas eu de conseil de discipline. C'est vrai qu'il y avait du racisme, je me suis battue avec une prof et une surveillante. La surveillante était raciste avec tout le monde, elle a été renvoyée à cause de moi. La prof est restée mais elle s'en souviendra longtemps. Elle a écorché mon nom alors je lui ai fait remarquer. Elle m'a répondu, j'ai pas appris à parler l'arabe à l'école. Je lui ai dit du tac au tac, de toutes façons on est pas censé apprendre l'arabe pour parler français. A partir de là, elle s'est énervée, moi aussi et on s'est tapée. Voilà mes années collèges, elles finissent là-dessus, sur une correction à cette grosse pouf

de prof d'anglais". Dans ce témoignage extrême, le rapport à la justice scolaire s'inverse : Nadia semble bénéficier d'une impunité à toute épreuve alors que les adultes qu'elle estime "contrevenants" n'échappent pas à sa justice. Faut-il rappeler devant de tels faits que si l'on est en droit d'exclure les élèves comme de les pardonner, on ne peut pas ne pas les faire passer devant un conseil de discipline ? Ce dispositif, essentiel à l'apprentissage de la démocratie, est pourtant presque tombé en désuétude, condamné abusivement par un amalgame hâtif avec de l'autoritarisme. Anthropologue expérimentée, A. Davisse[3] faisait à ce sujet remarquer, tout en se démarquant d'une autorité formelle, à quel point les élèves de zones d'éducation prioritaires ou d'établissements sensibles sont rassurés par l'existence d'un règlement intérieur solide[4].

2. Croire à l'école ou ne pas y croire

Parmi les "grands frères" qui croient à l'école, certains y ont réussi, d'autres non. Pour ceux qui ont réussi, croire à l'école c'est croire à leur propre histoire. Ainsi, Jean souligne : "Je me sens obligé de leur dire de prendre leur chance à l'école, moi j'ai eu celle de pouvoir étudier...". Pour ces "grands frères" studieux, l'école peut encore engendrer de la justice dans un monde social injuste[5]. Hors des diplômes point de salut, ce rappel à l'ordre scolaire s'impose d'autant plus facilement aux plus jeunes qu'ils peuvent prendre spontanément modèle sur le "grand frère" admiré. Aussi, Nadia, Yasmina, Naïma, Jean ou Razeki ont-ils beau

[3] A. Davisse, "La règle et le sens, deux pistes pour les pratiques enseignantes", *Panoramiques*, numéro "Les jeunes en difficulté, un fourre tout pour quelles réalités ?", 1995.

[4] Ce règlement peut quant à lui légitimement faire l'objet d'une négociation préalable, l'essentiel étant d'instaurer des règles d'usage et de s'y tenir. Les règles établies auront d'autant plus de chances d'être respectées qu'elles feront sens pour les élèves. Etablir clairement les droits et les devoirs du "métier d'élève" semble la condition incontournable pour que la classe ne dégénère pas aujourd'hui en "jungle en folie".

[5] Et ils souhaitent bien faire partager cette conviction à leurs amis, à leurs frères et même à leurs futurs enfants : "Je suis toujours là pour aider pour l'école, c'est trop important. Si j'ai des enfants, ils choisiront le métier qu'ils voudront mais j'essaierai vraiment qu'ils poursuivent leurs études le plus longtemps possible et je serai très sévère là-dessus" précise Jean.

jeu d'attribuer les résultats scolaires de leurs benjamins à leur simple autorité quand eux-mêmes sont à l'université. Medhi, le plus jeune frère de Kamel, déclare ouvertement prendre son frère pour modèle scolaire : "J'aimerais bien réussir comme lui, il avait des bonnes notes partout, les profs me disent que je peux devenir aussi bon que lui. Mes soeurs elles me font réciter mais pour les bulletins ou si je suis collé par les profs, alors là j'ai affaire à lui". On retrouve là la répartition ordinaire de l'aide et du contrôle de la vie scolaire des plus jeunes : les soeurs aînées assurent le suivi quotidien des devoirs alors que les "grands frères" se mobilisent surtout en ce qui concerne la discipline.

Pour ceux qui ont échoué, croire à l'école, c'est au contraire y croire quand même et ne pas faire coïncider leur destin personnel avec leurs aspirations. L'échec personnel s'accompagne de regrets pouvant aller jusqu'à une culpabilité affichée : "je ne referais pas les mêmes bêtises", "je ferais moins de conneries", "je rigolerais moins". Dans cette optique qui régente les modèles expiatoires, payer de sa personne est nécessaire à son rachat. Karim de Saint Denis l'exprime clairement : "Si c'était à refaire, je travaillerais plus et plus dur, je saurais me débrouiller maintenant. A l'époque, je savais même pas comment ça marchait un cahier de texte".

C'est toute une autre conception de l'échec que l'on trouve chez les "grands frères" qui ne croient pas à l'école. Les attaques qu'ils lui portent ne ressemblent guère à l'argumentaire des nombreux travaux de sociologie critique qui ont dénoncé sa fonction de reproduction dans les années soixante.

Aujourd'hui ce ne sont plus les inégalités à l'intérieur du monde du travail qui font question mais l'impossibilité d'y accéder. Ce n'est plus la distribution inéquitable des emplois qui est dénoncée mais leur confiscation. Les "grands frères" qui ne croient pas à l'école énoncent donc une critique plus radicale. La scolarité n'a

plus aucune valeur d'échange pour monnayer un emploi et cette incapacité est donnée comme insupportable. Ils ne veulent pas entendre parler, après ce constat, d'une quelconque valeur d'usage des savoirs ou d'un intérêt à apprendre. Les sociologues de l'éducation (Charlot, Bautier, Rochex, 1992) auront beau jeu de critiquer cette vision utilitariste, il n'empêche que l'angoisse et le ressentiment face à la rupture du lien formation-emploi se fait le plus sentir chez ceux qui, justement, devraient en être libérés pour pouvoir apprendre. Déplorer que l'école ne soit plus l'ultime recours face à l'injustice de nos sociétés inégalitaires, c'est encore conserver l'espoir éveillé par ses promesses.

Tenter de rationaliser l'échec, c'est encore le percevoir. Mais pour certains, ce sont les valeurs qui s'inversent et ils placent leur fierté dans l'échec scolaire comme d'autres la place dans la réussite. La compétition, dès lors, ne porte plus sur les notes mais au contraire sur les jours d'exclusion, sur le nombre et la nature des renvois (prétendre qu'"on l'a bien cherché" protège de tout jugement sur ses capacités réelles et démarquent de ceux qui n'ont pu mieux faire). Ce n'est plus la rue qui est un lieu de perdition mais la classe, inutile et dégradante : "Il y en a plein qui travaillaient, qui faisaient leurs devoirs et tout le tralala et qui ont redoublé quand même. Alors que tu travailles ou pas, c'est pareil. De toutes façons c'est pas ce qu'on fait en LEP qui peut t'aider à trouver du boulot ou alors des boulots nuls ! Plus personne te parle, plus personne te connaît". Face à une école perçue comme broyeuse d'identité, qui n'assure d'équivalence entre diplôme et emploi qu'au prix d'une condamnation sans appel de toute notoriété, se soumettre n'est pas de mise ; il reste donc à fuir ou à lutter. Ceci explique pourquoi il est permis (et même conseillé) par certains "grands frères" de "sécher" les cours, de rêvasser, de s'amuser en classe afin de conserver l'essentiel : sa dignité. Mais fuir reste à la portée du premier venu. Pour les "grands frères" qui ne croient pas à l'école, l'important est de faire entendre raison aux profs. Sans le moindre remords, Gilbert

confie : "Je me suis bien marré à l'école, je leur ai montré qui j'étais". Aller injurier tel ou tel enseignant parce qu'il a maltraité un jeune frère, au nom de la légitime réparation de son honneur outragé, permet, pour peu que l'altercation soit publique, annoncée et attendue, d'humilier les "preneurs de têtes" tout en discréditant l'école publique. Dès lors, l'action des "grands frères" est des plus ambiguës. Pour ceux qui reconnaissent la nécessité de l'école et de sa mission éducative, leur rôle intégrateur aux valeurs républicaines va de soi. Pour les autres qui placent les espoirs de réussite sociale hors de portée de l'école, les motifs d'accomplissement peuvent sensiblement diverger des normes conformes aux principes civiques de la République.

3. Spécificités de la médiation de politique locale

Deux autres exemples vont nous permettre d'envisager le travail de séparation ou de mise en connexion des "grands frères" entre les résidents du quartier et les responsables locaux.

3.1. Médiation et prise de parole publique

Dans un des quartiers de l'enquête[6], la M.J.C. pose un problème aux riverains, elle serait le siège de fréquentes bagarres. Dans les jours précédant une réunion municipale programmée, une altercation éclate entre deux groupes de jeunes "rockers" et "rappeurs". La rencontre entre le "quartier" (les résidents intéressés) et la "mairie" (l'adjoint au maire aux affaires sociales et le responsable de la police) va donc se dérouler sur fond de violence. Durant un entretien précédant la réunion, le responsable municipal des affaires sociales nous expose les raisons de l'intérêt qu'il porte à ce type de réunion : "On se tue à dire aux gens qu'ils ont un rôle important à

[6] Les services municipaux étant impliqués de même que les résidents, la restitution des réunions de quartier est sousmise au plus strict anonymat.

jouer dans la vie de leur quartier, alors je vais aux réunions pour vraiment les écouter. On sait jamais à l'avance ce qui va se passer ni comment ça peut tourner. Tout ce que je sais avant d'y aller, c'est que je peux toujours discuter avec certains jeunes et pas avec d'autres. Cela dit, tout le monde peut parler tant qu'il veut ; vous verrez, tout peut être dit, alors c'est pas vraiment la peine de préparer quelque chose à l'avance, moi je me prépare simplement à tout entendre".

Présenter les séances comme des lieux de paroles ouvertes compromet tout travail d'anticipation. Les réactions des résidents ne pouvant se réduire à quelques scénarios prévisibles, la tactique de préparation de séance s'oriente plus vers l'ouverture d'esprit et la disponibilité (feinte ou réelle) que vers l'élaboration de réponses toutes prêtes.

La réunion est un moment de mise à l'épreuve des catégories qui structurent la cité. Les affrontements peuvent être ramenés de la manière la plus générale a un double système d'oppositions : jeunes contre vieux d'une part, ceux qui croient à la mairie et ceux qui n'y croient pas d'autre part. Aussi on peut repérer quatre types d'attitudes : la critique généralisée et systématique tant de l'autre groupe d'âge que des organisateurs de la réunion, la critique limitée à la disqualification des organisateurs de la réunion, le cynisme et l'humour comme forme intermédiaire entre l'engagement et le désengagement et enfin le compromis activiste tâchant de mettre en place des liens entre les uns et les autres en montrant leurs points de convergence.

La première posture et celles des "extrémistes", qu'ils soient jeunes ou vieux. Ceux-là taxent sans retenue la mairie et la police d'incompétence. Le "ils" qui prévaut pour proférer des accusations englobe toute personne assimilée de près ou de loin aux services municipaux. Les plus anciens ajoutent avec amertume "Nous ça fait vingt ans qu'on est là, alors leur baratin on le connaît par coeur, on vient là sans

y croire[7]". Pour eux, les premiers responsables sont les jeunes. Fustigeant les "gueulards de la MJC", ils sont bien sûr enclins à dénoncer les "musiques de sauvages". A ces accusations sur les nuisances sonores s'ajoutent celles concernant l'insécurité. Mais les plus violentes attaques se focalisent contre les services municipaux. De leur côté, les jeunes les plus radicaux s'adressent aux résidents en les traitant de "vieux" et parlent des îlotiers responsables de la sécurité comme de vulgaires "flics" ou de "keufs". Au cours de la réunion, ces positions ne sont pourtant pas ancrées dans une hostilité stabilisée.

La seconde attitude est majoritairement celle des femmes présentes à la réunion. Elles se contentent de rappeler les promesses non tenues par la municipalité sans s'en prendre de front aux "extrémistes".

La troisième posture consistant à tourner le côté solennel de la réunion en dérision est adoptée par les "cyniques". Cette dérision n'en est pas moins une forme de participation, façon d'être là sans y être vraiment et de prendre part tout en gardant une distance critique. Il s'agit avant tout pour ces jeunes de montrer que même si l'on y croit pas trop, il faut malgré tout être présent. Venir même pour s'amuser, pour rire, c'est déjà être bien plus impliqué que ceux qui s'abstiennent de venir et restent ostensiblement à la porte de la réunion. Les railleries, les "vannes", les réactions narquoises entraînent parfois en cours de séance le basculement du sérieux dans la frivolité.

La dernière attitude est celle du "grand frère" dont l'essentiel du travail de médiation va consister à réduire la grande diversité des formes de qualification des personnes (jeunes/adultes, travailleurs/chômeurs, Tunisiens/Algériens, musiciens/non-musiciens) à une unité d'appartenance d'ordre domestique, la cité comme grande maison. En tant que principe d'égalité, l'appartenance au quartier vaut pour tous, indépendamment des âges et des conditions. Il va donc oeuvrer

[7] Il faut cependant remarquer que ces réserves ne sont pas du même ordre que celles qui amènent les plus sceptiques à ne même plus se déplacer aux réunions.

pour que tous les présents à la réunion considèrent qu'ils appartiennent à un unique et grand foyer. Durant la réunion, le "grand frère" va réussir à faire dialoguer les trois groupes (les jeunes, les adultes de la cité et les responsables municipaux) facilitant ainsi la voie vers un accord possible.

Pour gérer ce conflit, le "grand frère" opère en deux temps : D'abord il réconcilie les gens du quartier, cette paix se faisant au détriment des personnes extérieures au quartier, qu'il s'agisse des forces de l'ordre ou ses autres jeunes stigmatisés comme des "casseurs". En effet, pour faire de la défense du quartier une cause commune à l'ensemble des résidents, le "grand frère" doit respecter une contrainte d'imputation des responsabilités vers l'extérieur de la cité. Il va remplacer la dispute initiale jeunes/adultes par une nouvelle opposition entre résidents et étrangers à la cité. L'ancienne ligne de front perd de son sens ; quand le quartier est menacé, la coalition de tous s'impose. Trouvant appui auprès des îlotiers qui confirment ses dires, son accusation gagne en certitude ("ce sont les rockers qui sont venus chercher la bagarre, ils sont pas de chez nous"). L'exaspération et les peurs des résidents vont être détournées, canalisées vers d'autres : les étrangers au quartier. Une fois les responsabilités clairement établies, encore faut-il que le "grand frère" réaffirme que la maison des jeunes appartient à tous et pas seulement aux Tunisiens. La M.J.C présentée par les Algériens comme un lieu d'activités multiples réservées aux Tunisiens va être définie comme un conservatoire de musique ouvert à tous. Les bandes de jeunes qui s'y entraînent ne constituent plus à ses yeux une menace pour les résidents, puisqu'au lieu de montrer leurs forces par l'affrontement physique, ils la manifestent aujourd'hui dans la détermination dont ils font preuve aux répétitions musicales. Ici encore le "grand frère" est celui qui condamne "les bagarres" mais agite leur menace en laissant entrouverte la porte sur la violence que pourrait déchaîner une fermeture de la M.J.C. rendant les "musiciens" à leur état antérieur de "zonards". Ainsi, s'il sait combattre le préjugé faisant de tous les jeunes de la M.J.C. des voyous, il sait aussi s'en servir. A

l'alternative entre bonne conduite silencieuse et vandalisme sonore, il substitue l'ensemble des bienfaits apportés par la musique : diminution de la toxicomanie, transformation de l'"esprit" des adhérents. A ces effets immédiatement perceptibles, s'en ajoutent d'autres moins directement repérables concernant la valeur ajoutée aux jeunes qui se sentent capables de réussir dans une activité culturelle.

Le "grand frère", dans un deuxième temps, va voler au secours des responsables municipaux. Comme ils faisaient taire en début de réunion les jeunes qui commençaient leurs interventions par des insultes contre les plus âgés, il va aussi museler ceux qui n'expriment que des insultes à l'égard des services de la ville. Les jeunes les plus réfractaires au code de la politesse vont, en fin de compte, donner du "Monsieur" aux adultes, mais avec l'ostentation méprisante que l'on se doit d'afficher quand l'on concède une marque de respect immérité. Pourtant les apparences sont sauves[8]. Par une série d'exemples, le "grand frère" va inscrire la M.J.C. dans une histoire commune aux résidents et aux responsables. En remémorant des souvenirs partagés par l'ensemble des personnes présentes à la réunion, le "grand frère" parviendra à apaiser la situation de tension initiale. Même si la musique est loin de faire l'unanimité, il réussira à faire adopter des horaires aménagés. Mais en définitive, le débat ne vise plus uniquement l'agencement des locaux ni les horaires mais les règles de vie, hissées au rang de traditions qui prévalent dans la cité. Accepter d'engager la discussion sur ce terrain amènent les adultes à renoncer définitivement à définir les jeunes en extériorité par rapport à leur communauté et à reconnaître leur place à par entière de résident. Après la réunion, le "grand frère" attribuera les raisons du succès de ses interventions à deux types de causes. Au niveau de la forme, il parvient à se maîtriser et à "toujours rester poli". Ne pas insulter les adultes lui apparaît comme la condition élémentaire, mais pas

[8] Mais parfois aussi, les jeunes perçus comme les plus durs, qui ne s'expriment qu'en se gaussant ou même en se contentant de hausser les épaules, se rapprochent des adultes pour leur parler à l'oreille semblant montrer par cette connivence en aparté que leur discorde n'est qu'un simulacre destiné à se mette en valeur le temps d'une réunion.

Extrait de la réunion de quartier :

Responsable de la police urbaine : " Peut-être qu'on dramatise un peu la situation, après tout quand mes gars font leur ronde à 22 heures, tout est calme, alors je ne sais pas si...".
Madame M. : "Oui, oui, c'est ça, vous voulez nous dire sans doute qu'à 8 heures du soir en rentrant du travail on n'a pas le droit d'être tranquille ? Ah ! on voit bien que c'est pas vous qui y êtes. Si vous veniez chez nous vous ne parleriez peut-être pas comme ça. Venez donc, même à 9 heures, vous comprendrez un peu si j'exagère".
Responsable des affaires sociales : "Mais Madame, personne n'a dit cela[9]".
Le "grand frère" : "Elle a raison madame M., les répétitions ça fait vraiment du bruit, mais vous vous souvenez ce qu'il y avait au 14 avant la M.J.C ? C'était pas la musique mais les drogués. Il faut reconnaître que depuis la M.J.C., la dope il y en a moins dans la cité. Alors, il y a bien des petits inconvénients c'est sûr, mais en contrepartie c'est énorme ce qu'on a gagné. Et puis, on vit en collectivité alors il faut accepter le bruit dans la mesure du raisonnable. En collectivité, tout le monde fait du bruit. Moi, j'entends Monsieur M. tout les matins à 6 heures et demie, vous pouvez pas savoir le nombre de fois qu'elle m'a réveillé votre voiture et pourtant c'est pas si grave. La vie en collectivité c'est ça, sinon il faut vivre en pavillon".
Monsieur B. : "Ca c'est bien vrai, on peut dire que la voiture des M., elle fait un de ces boucans ! Moi aussi je l'entends tout les matins, mais il faut pas charrier, s'il fait du bruit, c'est pour aller travailler, alors que la musique, les bagarres et tout ce qui s'ensuit c'est pas obligatoire ! En plus tu sais bien que la M.J.C. est squattée par ceux de la Goulette".
Un jeune "extrémiste" : Qu'est ce qui nous branche l'autre, hé ça va délirer encore longtemps là ? Si ça continue on va tous finir beur de service comme des paillassons".
Le "grand frère": "Tu fais chier toi ! T'étais pas là quand on la construisait la M.J.C., excuse-moi mais savoir ce qu'elle va devenir ça m'intéresse. Pour les bagarres, le Brigadier est d'accord pour reconnaître que c'est pas les jeunes du quartier qui sont les fautifs, on peut en rediscuter...".
Responsable des affaires sociales : "Ah non, on ne va pas encore revenir là dessus, tout le monde était d'accord".
Jeune "cynique" : "Ouais, si les Keufs le disent, on va quand même pas dire le contraire".
Le "grand frère" : "C'est vrai qu'il y a plus de "Tunisiens" à la M.J.C., et qu'ils sont des grandes gueules, pas vrai Mouloud ? Mais si il y a un problème d'accès parlons-en parce que la musique elle est a tout le monde, et les "Algériens" ils ont qu'à venir plus nombreux (...) Pour la musique, Monsieur B., il faut voir qu'une formation musicale de nos jours c'est pas rien. On peut pas cracher dessus, tenez dans les écoles privées, ils font tous de la musique. Et pour le bruit que ça entraîne, vous avez six enfants alors c'est pas à vous que je vais apprendre quoi que ce soit, vous savez ce que c'est".
Monsieur A : "A la cité, on a l'esprit de famille mais il faut que ça marche dans les deux sens ; d'accord les jeunes ils font partis de la cité, d'accord on vous a donné un coup de mains, alors ce qu'on veut c'est que vous respectiez nos habitudes à nous aussi" ...

[9] Le responsable de la réunion subordonne la prise de parole des membres de son équipe à celle des résidents. Ainsi, il fera taire les îlotiers qui trouvent que l'on passe beaucoup de temps sur un problème mineur d'éclairage. Il considère que l'importance des problèmes et les priorités doivent être déterminés par les résidants eux-mêmes.

toujours respectée pour que la prise de parole soit recevable. Plus qu'un simple savoir-vivre, elle traduit un véritable "vouloir-vivre" ensemble. Le modèle de comportement qu'adopte le "grand frère" est, à ce titre, à l'opposé des protestations inconvenantes des jeunes piliers de la M.J.C. ; celles-ci passent plus pour des provocations que pour des remarques constructives. Leur unique effet est de liguer adultes résidents et forces de l'ordre contre eux : "Commencer à parler en disant Monsieur X, ou Madame Y ça ne coûte rien et ça force les gens à entendre. Si tu commences par les "traiter", ils ont une excuse toute trouvée pour ne pas t'écouter ; même si tu apportes une idée intéressante, elle sera jamais prise en compte". Se départir de son calme n'est justifiable à ses yeux qu'à l'encontre des jeunes "casseurs de baraque". Au niveau du fond, il évite de contraindre les personnes : "J'évite de placer les gens dans des culs de sac. Le pire dans la discussion c'est quand ça débouche sur un "c'est à prendre ou à laisser" ou un "de toutes façons ça sera comme ça". Il place dans les réactions des personnes l'élément crucial d'évaluation de ses propositions : "S'ils disent rien, alors je continue".

3.2. La médiation d'urgence

Pourtant si les troubles s'amplifient, les "grands frères", pour devenir symbole de paix sociale, ont intérêt à ce que l'information ne circule plus directement entre les résidents et les décideurs locaux. Les flambées de violence sont à ce titre des moments très propices aux entreprises de singularisation comme va nous le montrer ce dernier exemple. Dans la cité de Jean, le mauvais traitement réservé à un jeune durant un contrôle de police a "mis le feu aux poudres". Ce dérapage, perçu par les autres jeunes comme une inadmissible "bavure", n'a pas entraîné mort d'homme. Pourtant, le scénario des événements ressemble à s'y méprendre à ceux de Vaulx-en-Velin, de Sartrouville ou encore de Mantes-la-

Jolie[10]. Dans ces cas tragiques, un jeune confronté à la police ou à des vigiles trouve la mort dans des conditions obscures. Immédiatement, le drame est interprété comme un acte délibéré par les résidents. Le désespoir latent exacerbé par l'événement vire à la rage. La violence vindicative vise alors non seulement à réparer l'injustice mais constitue également une opération de restauration de soi. A Epinay aussi, les jeunes ont fait brûler des voitures "en représailles". Mais ici, à la différence du Mas du Taureau (Vaulx-en-Velin) ou de la cité des Indes (Sartrouville), les résidents n'ont pas fait du bas des tours un lieu de mémoire que l'on parcourt comme pour nettoyer une plaie inaccessible aux voies de la raison. Leur fureur est aujourd'hui retombée. Pourtant à l'époque, à l'arrivée des forces de l'ordre, la haine l'avait emporté sur tout le reste et les jeunes avaient jeté des pierres sur les cars de C.R.S. Pour Jean, dans ces cas là, les revendications des jeunes sont très claires : ils ont "la rage", ils veulent "de la dignité et ne pas être traités comme des chiens". Ce "grand frère" fait pourtant preuve de scepticisme face à la naïveté de cette protestation :

Jean : "Il veulent de la dignité et c'est tout. Très bien, on a plus qu'à les appeler "Monsieur" et à les laisser dans leur merde. Il faut être un peu plus politique, ça veut pas dire être pour un parti... mais plutôt que cramer une BMW ou un commerce de proximité, ils pourraient avoir des actions plus malignes".

Pascal : "C'est quoi la politique ?".

Jean : "C'est convaincre la mairie. Il faut obtenir des promesses publiques et après se démerder pour qu'ils les tiennent. Faut pas hésiter à leur mettre la pression, il y a que ça qu'ils comprennent".

Pascal : "Quand la pression monte, tu t'y prends comment pour contrôler la situation ?".

---

[10] En octobre 1990, Thomas Claudio meurt à la suite d'une collision avec une voiture des forces de l'ordre, qui n'aurait pas hésiter à "pare-choquer" le malheureux. En mars 1991, Djamel Chettou est tué dans la cafétéria par un vigile chargé de la sécurité du centre commercial. En mai 1991, un jeune Maghrébin de dix-huit ans meurt d'une crise d'asthme, non traitée au commissariat.

Jean : "Je dis aux jeunes que leur action durera tant qu'ils seront déterminés, que la seule chose qu'ils peuvent craindre c'est de baisser les bras, mais que c'est pas une raison pour faire des conneries".

Le "grand frère", s'il parvient à reprendre en main une situation explosive en faisant cesser une violence avérée, tire du même coup son épingle du jeu. Seul à même de traduire les raisons du mécontentement "indigène" et d'en expliquer les causes aux autorités, il se pose alors en médiateur indispensable. Il devient l'interlocuteur privilégié des temps de crise en maîtrisant deux langues : celle de la cité et celle des étrangers à la cité. Il partage avec ces derniers, le temps d'une négociation au moins, une position d'extériorité sans laquelle il ne pourrait décoder les subtilités du discours politique et en déjouer les pièges. Il peut jeter sur le quartier un triple regard, porté d'en dessus (comme observateur), de dedans (comme acteur au quotidien), d'en dessous (car il connaît le dessous des affaires, la face cachée de la cité). En aucun cas il ne compromettra cette position d'impartialité en faisant lui même figure d'agitateur. Connaissant tous les rouages du fonctionnement du quartier, il suggérera les mesures à prendre comme celles à éviter absolument. Dans cette situation, une question paradoxale se pose à lui : comment présenter les résidents à la fois comme une menace à désamorcer et comme des êtres inoffensifs ? Ce jeu de stigmatisation/déstigmatisation prend des formes différentes en fonction des interlocuteurs. Ainsi, qu'il s'adresse aux journalistes ou à l'homme politique, le "grand frère" aura deux manières radicalement différentes de présenter ses proches. Aux journalistes (auxquels il assimile les sociologues), il expliquera que ce sont les rapports sociaux et particulièrement les inégalités de dignité qui engendrent une violence réactive. Paraissant allergiques à toutes formes de contrat social, le "grand frère" montre alors une méfiance aiguisée à l'encontre des municipalités. Mais dès qu'il s'adresse à des responsables municipaux, l'"homo démocraticus" exaltant la citoyenneté

remplace le chantre des microcosmes retourné en coulisse. De nouveau se manifeste ici l'ambivalence d'une médiation où tout en permettant à "la base" d'approcher les élus et les décideurs, le "grand frère" s'interpose entre elle et eux. De plus, quoi qu'il en dise, la personnalisation de la révolte locale ou du combat politique suppose un engagement moins dangereux que celui du traditionnel militant syndical qui encourt toujours le risque de focaliser sur sa personne l'agacement et l'irritation de sa direction.

Délégué et interprète, encore faut-il qu'il donne à son retour parmi les siens les signes concrets prouvant qu'il a su éviter la compromission tout en gérant au mieux les intérêts collectifs. En effet, les jeunes sous le choc des événements exercent une vigilance soupçonneuse à l'égard de ceux qui assurent leur représentation sociale. Des mots d'apaisement trop vite venus pour calmer la "haine" peuvent être interprétés comme une trahison. Jean se rappelle les reproches qu'il a endurés quand il a voulu calmer les jeunes : "Je leur disais, "il n'y a plus rien à gagner à se friter avec les keufs. Les flics, ils sont là pour ça, pour qu'on se passent les nerfs dessus, autant envoyer une pétition demandant la démission de Pasqua. Mais quand ils se lancent contre les flics, les jeunes ils ont vraiment la haine. Certains, ils s'en foutent pas mal de leur vie. Alors ils ont rien à perdre et peuvent être vraiment dangereux. Dans ces moments, c'est dur-dur de discuter. Si tu dis un mot de trop, tu passes pour un vendu, si tu fais rien, c'est l'émeute". Exercer la fonction de porte-parole est donc loin d'aller sans difficulté. Pour les jeunes en état de crise, la récupération est perçue encore plus négativement que l'exclusion. Dans le doute, les jeunes de la cité pourront toujours accuser le "grand frère" de "s'être laissé bourré le mou, de s'être fait endormir" bref, de vivre de marchés de dupes, de promesses et d'être le "Beur de service". C'est pourquoi Jean comprend les jeunes qui veulent être sûrs qu'il n'a pas "vendu du beurre aux

Allemands". Il connaît "des graves de la mort qui promettent, je vais dire ceci et cela, pour avoir ci et ça et qui reviennent sans avoir rien dit du tout !".

Incarnant tour à tour le défenseur du quartier puis celui de l'ensemble de la ville, naviguant à vue entre les pôles communautaire et sociétaire, le "grand frère" profite donc des moments de troubles pour se rendre visible et accumuler du prestige. Les avantages conférés par cette visibilité accrue sont nombreux. Dès les premiers signes d'apaisement du climat social, il pourra décrocher des subventions destinées à pérenniser des activités pour les jeunes. Mais il pourra aussi, bien que ce soit un profit moins souvent évoqué, obtenir une embauche. En effet, sa capacité de lecture des signes avant coureurs d'explosion, quand règne encore un calme apparent, en fait souvent aux yeux des municipalités un "séismologue social" indispensable. Naïma ne nous cachera pas bien longtemps les avantages de sa situation : "J'envisage peut être d'aller dans un autre quartier, mais le maire ne veut pas me lâcher parce que j'ai calmé les esprits quand ça chauffait. Alors, il y a des nouveaux H.L.M très jolis qui sont en train de se construire, ils ne sont même pas terminés ; ma mère, du jour au lendemain, elle a reçu une lettre comme quoi elle avait déjà l'attribution d'un appartement réservé. Les jeunes me regardent avec respect, ils me disent "toi tu as le bras long" ou "tu peux demander ça à la mairie pour nous" ou "quand c'est toi qui demande la salle des fêtes tu l'obtiens...".

En conclusion, le succès du "grand frère" comme médiateur tient dans sa position d'appartenance aux différentes parties prenantes dans les situations qu'il dénoue. Cette connivence active avec les différents interlocuteurs facilite grandement ses opérations de compromis, d'arrangements ou au moins de relativisation des tensions. Il procède surtout par des arrangement de gré à gré. Ces transactions efficaces sont pourtant toujours dénonçables en termes d'intéressement

de ceux qui les passent. C'est le cas lorsque le "grand frère" semble tirer des profits personnels de la régulation sociale sur le quartier et obtenir "en récompense" des avantages de la part des décideurs et des élus locaux.

Chapitre VI

LES "GRANDS FRÈRES" ET LES DIFFÉRENTS TYPES D'AIDES

L'action des grands frères se subdivise en aides matérielles et en conseils. Leurs frères et soeurs, leurs parents, leurs proches, les jeunes du quartier et leur parents peuvent tous, à des niveaux divers, en bénéficier. Mais en retour, toute cette aide prodiguée lui sert à s'insérer.

1. Aider les autres

1.1. Les conseils

De leur propre initiative ou à la demande des adultes et des jeunes, les "grands frères" peuvent se placer en médiateurs entre les parents et leurs enfants en prodiguant des conseils aux uns comme aux autres. Ceux-ci touchent aussi bien l'école, les loisirs que les relations familiales. "Toi au moins il t'écoutera" : la formule semble constituer le credo commun des parents et des enfants qui invitent le "grand frère" à intervenir pour dénouer une situation. Il symbolise alors la personne écoutée et qui sait écouter. Les parents avouent parfois "être dépassés" par la situation et souhaitent que le "grand frère" reprenne leur fils en main. De leur côté, il n'est pas rare que les enfants viennent le consulter quand ils craignent une relation trop conflictuelle avec leurs parents. Ils espèrent que le "grand frère" leur donnera les clés pour faire aboutir une requête personnelle compromise (par exemple au sujet des autorisations de sortie). Le "grand frère" leur explique comment "prendre" les parents. Nordine commente cet art qui consiste selon lui à tirer profit, sans en abuser, de la connaissance intime des familles : "Quand un jeune me dit, avec mon père c'est toujours pareil, je lui dis alors si c'est toujours pareil, il est facile à prévoir, il faut que tu en tiennes comptes au lieu de le provoquer". Pour illustrer ses conseils et les assortir d'exemples concrets, le "grand frère" fonctionne comme une banque de récits en veillant à laisser les

protagonistes dans l'anonymat. Il devient à la fois le dépositaire et le diffuseur de toutes les anecdotes familiales que les jeunes viennent lui raconter. Les comportements des jeunes sont des sujets de rumeurs particulièrement sensibles pour les parents qui y voient une évaluation de leurs capacités éducatives[1]. Le "grand frère" devra de fait montrer qu'il n'est pas un "ragoteur" en protégeant l'anonymat des personnes évoquées et en montrant qu'en temps utile, il sait tenir sa langue et garder un secret.

Trois facteurs vont faciliter la démarche du "grand frère" et la prise en compte par les parents de ses conseils : la notoriété, la proximité d'âge, le respect des décisions parentales. Ainsi, Fati constate amusé : "Le fait d'être champion joue beaucoup auprès des enfants mais aussi auprès des parents qui ont une confiance plus importante en moi depuis que j'ai des médailles ! Je connais tous les parents, mais quand j'interviens, je le fais délicatement parce qu'ils peuvent toujours me dire que c'est pas mon rôle et ils auraient raison ; alors j'interviens surtout comme ami parce que je les connais depuis longtemps. Ils ont trente, trente-cinq ans, ils sont à peine plus vieux que moi, ça aide à faire passer les choses". Être sollicité pour conseiller facilite la tâche mais ne dispense pas des précautions d'usage. Jean rappelle ce qui lui paraît être la règle numéro un pour réussir avec les parents : "Quand je discute avec les parents, je leur fais bien comprendre qu'ils sont maîtres chez eux et que le linge sale se lave en famille. Puis, je me débrouille pour leur dire ce qu'ils doivent entendre mais sans les brusquer".

Si dispenser des conseils quand on est sollicité pour le faire est relativement aisé, prendre l'initiative de son propre chef demande plus de doigté et de courage. Le degré de spontanéité de l'intervention des "grands frères" peut-être interprété comme un indicateur de confiance des parents à leur égard. De fait, ils interviennent surtout pour régler les conflits des jeunes entre eux. Reste que les modes

[1] Dans les cités tout se sait, le ragot étant l'instrument privilégié pour porter atteinte à l'honneur d'une famille.

d'intervention auprès des familles ne font pas l'unanimité chez les "grands frères". Cette diversité de points de vue se manifeste tout particulièrement lorsqu'un jeune est présumé se droguer ou lorsque les parents sont suspectés de mauvais traitements sur leurs enfants. La décision d'intervenir peut se prendre soit en fonction d'un déclencheur circonstanciel, au cas par cas, soit en fonction de principes généraux (assistance à personne en danger, respect des droits de l'enfant).

1.2. L'apprentissage des convenances : entre le conseil individuel et la recherche d'une ambiance collective

Les "grands frères" se font souvent les défenseurs des civilités. Yasmina déplore que les "bonnes manières" se perdent : "Il y en a de moins en moins. Il y a des moments où l'éducation au doigt et à l'oeil, ça a du bon. Le matin quand tu croises les gens, s'ils te sourient et te disent bonjour, c'est quand même plus sympa que s'ils te tirent la gueule". Ancienne vertu pour de nouvelles pratiques, la politesse, signe de respect majeur, peut selon l'expression d'Azzedine "embellir l'ambiance" de la cité.

De la politesse au langage châtié, il n'y a qu'un pas. Mais n'est-ce pas courir le risque de confondre politesse et maîtrise de la langue ? A ce sujet, les avis des "grands frères" sont partagés. Kamel évoque une dispute entre deux immigrés comme exemple de ce qu'on ne verrait pas dans sa cité : "L'autre jour, je tombe sur deux "beurs". Ils s'engueulaient. Il y en a un qui disait à l'autre : toi, ça fait dix ans que tu es là et tu as gardé plus d'accent arabe que moi qui suis là que depuis cinq ans ! Et tu sais ce que l'autre n'a rien trouvé de mieux à lui répondre ? C'est vrai, j'ai de l'accent mais toi, ça fait plus de cinq ans que tu es là ! Moi je trouve que garder l'accent du pays, c'est pas une honte. Tu peux dire "bonjour" avec l'accent, ça vaudra toujours mieux que "va te faire" sans accent". Pour Nordine, Jean et

Alain, s'il faut essayer de parler sans accent, ce n'est pas pour mieux parler en soi mais c'est pour mieux prendre en compte ses interlocuteurs. Pour Alain "les jeunes devraient être capables de changer de style. Au lieu de ça c'est toujours yo-yo tu m'as vu, vas-y, yo-yo ; quand c'est un pote à eux, ça passe mais sinon...". Enfin pour Yasmina, Nordine et Razeki, un strict respect de la langue française est nécessaire comme condition d'assimilation des immigrés. Pour ces derniers, la question du différentialisme culturel n'a qu'une solution : l'assimilation des minorités au groupe dominant [2].

1.3. L'assistance à l'embauche : entre conseils et aide matérielle

L'aide à la constitution de curriculum vitae est fréquente. Reste le problème des entretiens d'embauche qui ne laissent aucun jeune indemne. Ainsi, quand Malik sort de ce rendez vous, il est désespéré et va voir Razeki. Il garde de cette entrevue de l'amertume envers ce qu'il appelle la mauvaise foi de l'employeur. A plusieurs reprises durant la discussion, il s'est senti condamné d'avance ; à d'autres moments, il ne savait que répondre ou s'empêtrait dans des justifications de plus en plus pénibles. A force d'entendre toujours les mêmes plaintes, certains "grands frères" comme Razeki vont préparer les jeunes à ces entretiens. Pour améliorer leurs chances de voir leurs démarches couronnées de succès, ce "grand frère" va même jusqu'à passer l'entretien quelques jours avant eux, pour savoir plus précisément ce qui en est attendu. Mais cette stratégie de réduction d'incertitude qui devrait permettre à ceux qui en profitent d'anticiper au mieux les souhaits du recrutement, s'avère souvent insuffisante. Razeki l'explique lui même : "Suppose que tu donnes le sujet du Bac à quelqu'un qui ne sait pas du tout écrire, ça ne

---

[2] A leur insu, ils se rapprochent des positions d' E. Raoult dans "S.O.S banlieue" : "Les étrangers désireux de rester en France et surtout les candidats à la citoyenneté française devraient remplir des exigences bien précises. Pourquoi ne pas leur faire subir comme cela se pratique dans les pays démocratiques voisins, un examen de maîtrise de la langue française ?".

l'avance pas à grand chose. Là, c'est pareil. Il faut surtout les préparer à bien parler, à prendre le temps de réfléchir un peu avant de se lancer. Tout bêtement, il faut leur apprendre à se présenter". Ce travail sur les convenances semble d'autant plus nécessaire que pèse sur la situation d'embauche le poids du discriminant ethnique[3]. Immédiatement repérable à son physique, le porteur du discriminant doit le désactiver (ou le rendre discret) par la parole et les stratégies de présentation de soi. Si rompre avec l'image du "bronzé revendicatif", du "black agressif" ou du "beur à qui tout est dû" constitue le premier conseil prodigué par Razeki, il l'accompagne d'un autre : cesser de se penser en pure victime dont la responsabilité dans le refus d'embauche n'est pas engagée. Comme dans les relations familiales difficiles ou dans l'imputation de l'échec scolaire, l'aspiration au statut déresponsabilisant de victime est combattue par les "grands frères". Ils lui font la guerre comme à une forme de renoncement à la recherche d'autonomie.

1.4. Contribution à l'ambiance du quartier

L'ambiance d'une cité s'évalue d'une manière empirique grâce à une sorte de baromètre social touchant à la fois aux troubles de l'ordre public (caillassage de voitures, vol de matériel scolaire, vandalisme dans la grande surface) et aux dysfonctionnements privés (galère, toxicomanie). Les critères qui s'appuient sur les troubles de l'ordre public sont les plus spectaculaires. Souvent le fruit d'une réaction collective, ils témoignent alors de l'existence d'un lien social, fut-il créé par un vent de révolte. Les dépressions solitaires, quand chacun est laissé à sa souffrance, quoique moins visibles, moins dérangeantes aussi, signalent pourtant des effondrements collectifs bien plus graves. Pour les "grands frères", améliorer l'ambiance suppose que le quartier redevienne un lieu de vie. Nordine en fait sa priorité : "Il faut redonner à la rue une logique de vie. Tant que les gens vont de la

[3] A ce sujet, voir A. Barbara, "Jeunes "beurs" et discriminant", in Abou-Sada et Millet (Eds.), *Générations issues de l'immigration*, Paris, Arcanterre, 1986, p.123-138.

voiture à l'ascenseur en frôlant les murs, on est dans une logique de mort. Les associations, c'est bien beau mais ça se passe toujours à l'intérieur ; c'est dans la rue qu'on voit l'ambiance d'un quartier". Encore faut-il que les résidents retrouvent leur esprit de clocher et s'approprient le quartier. Jean le souligne d'un exemple : "Si les gens dans le quartier formaient vraiment un groupe, quand ils verraient un jeune en train de rayer une voiture, ils réagiraient. Aujourd'hui, les gens ont peur d'intervenir on dirait. Moi j'ai pas besoin d'attendre que ça soit ma voiture ; n'importe quel adulte devrait se sentir concerné". Naïma attire néanmoins l'attention sur les risques de cette appropriation : "Nous, au début, on a dit aux jeunes : "voilà, le centre social il est à vous, ce quartier il est à vous, il faut le faire vivre". Ils nous ont pris au mot ; maintenant c'est vraiment à eux. Chaque fois qu'un jeune de l'extérieur arrive au centre, ils lui disent tire-toi, c'est chez nous ici !". On repère ici deux axes de travail. Certains "grands frères" préfèrent privilégier les opérations qui donnent une autre image à la cité en espérant que la déstigmatisation va jouer sur les relations entre résidents. Il faut combattre la liaison "mauvaise image/faible sociabilité". Pour Azzedine "il faut que les gens sachent que là où ils habitent, c'est pas un trou ! C'est pas qu'une réserve de supporters pour l'O.M. le samedi soir. Il s'y passe des choses et c'est pas tous les quartiers qui en font autant !". Ceux-là organisent des tournois sportifs, des concours de pétanque, des fêtes publiques... Pour d'autres, l'amélioration de l'ambiance passe prioritairement par l'efficacité du travail quotidien au pied des tours. Ils y discutent avec tout le monde, y organisent des jeux et essaient de décloisonner les cercles sociaux. Leur démarche est différente de la première. En effet, dans la première perspective, la déstigmatisation visée à travers de grandes manifestations conduirait les gens, fiers de leur cité, à échanger plus et mieux ensemble alors que dans la seconde perspective, seule la multiplication des rencontres, même légères et furtives entre résidents, peut améliorer l'ambiance et conduire, dans un second temps, à sa déstigmatisation.

2. Les aides matérielles

Les aides matérielles représentent un type d'action important que le "grand frère" mène envers les familles. Celles-ci débutent vraiment là où cessent les échanges de services de la solidarité de voisinage et ceux de la solidarité familiale.

La sociabilité de voisinage peut évoluer favorablement en fonction de plusieurs facteurs. Tout d'abord, la proximité immédiate favorise l'établissement de relations. Ensuite, la présence commune d'enfants en bas âges ou la présence d'animaux domestiques offrent, dans les deux cas, des sujets de conversations et d'admiration réciproque propres au rapprochement des familles. Mais retenons qu'une des caractéristiques de la sociabilité de voisinage est d'être dictée par le besoin, et ce indépendamment des relations de sympathie liées entre les personnes (Héran, 1987). Rendre service à un voisin, même si l'on n'est pas particulièrement proche de lui est une constante en cité. Il ne faut donc pas confondre l'aide quasi-automatique et pour ainsi dire obligée avec celle librement consentie par les "grands frères".

Les solidarités[4] familiales semblent relever elles aussi de l'obligation (morale). Elles sont le ciment qui tient la famille ; "si je rends pas service à mon propre frère, c'est comme si toute la famille mourait d'un coup" précise Jean. Au cours des deux derniers siècles, un grand nombre de tâches dévolues à l'entraide familiale ont été déléguées à l'état (Castel, 1995). Or, cette fin de siècle sonne le glas de l'"état providence" et marque le retour de la "famille-providence" où le jeune sans emploi comme l'adulte chômeur en fin de droits peuvent trouver un minimum de solidarité. Soulignons que ces solidarités, données pour "naturelles", sont en fait très fortement inégalitaires. Elles sont conditionnées par le niveau économique, la démographie et la géographie familiale.

---

[4] Historiquement conditionnées par l'économie, elles amenaient fréquemment les membres d'une même famille à unir leur force de travail en une seule unité de production. La famille était aussi une cellule d'assistance traditionnelle qui prenait en charge ses indigents et ses infirmes.

Les aides matérielles du "grand frère" s'adressent le plus souvent à des plus jeunes que lui. Elles portent alors essentiellement sur l'aide aux devoirs et sur l'aide à l'acquisition de matériel de loisir. L'aide aux devoirs, souvent l'apanage des filles n'est cependant pas leur exclusivité. Elle peut très bien se constituer d'une simple relecture du cahier de texte et d'une vérification du travail ou bien d'un véritable soutien scolaire intégré à l'emploi du temps des jeunes. Selon son degré d'institutionnalisation, l'aide scolaire peut aussi prendre en charge la coordination des rendez-vous entre les familles et les enseignants.

Le second type d'aide matérielle concerne l'aide à l'achat d'équipement sportif ou la prise en charge d'une licence de club. Solliciter ouvertement de l'aide serait considéré par les parents comme une forme de mendicité honteuse les obligeant à se placer sous la dépendance du "grand frère". En conséquence, offrir implique une mise en forme méticuleuse du don pour que celui-ci soit recevable. Il faut le travestir au point d'inverser le sens de la dette, le donateur se présentant en définitive comme l'obligé. Par exemple, quand Karim de Forbach offre une paire de chaussures à un jeune, il prend soin de préciser : "Fais-moi plaisir, embarque ces chaussures, tu me rendras service, elles encombrent le placard" ; ou encore il dissimule son rôle de bienfaiteur en s'abritant derrière le club : "Le club est riche, le club est là pour ça". Ce type d'aide peut également résulter de négociations engagées par le "grand frère" auprès de la mairie ou du Conseil Général. Par exemple, Karim de Forbach explique que les jeunes de sa cité ont réussi à organiser un tournoi de football inter-quartiers grâce à l'aide des services techniques municipaux dont il s'était assuré le concours.

Sans être réfractaires par principe au don d'argent, les "grands frères" marquent quelques réticences. Ne sachant si répondre à la sollicitation peut vraiment avoir des effets positifs sur le devenir du demandeur, ils préfèrent s'abstenir que de se faire berner par une demande fictive dont les motifs artificiels en cacheraient d'autres comme la toxicomanie. Il s'agit donc pour le jeune

demandeur d'apporter trois preuves : celle de l'authenticité de ses motifs, celle de l'issue favorable qu'entraînerait le don et celle de son urgence. A ces conditions, les "grands frères" cèdent à la demande qui s'organise alors comme une promesse de bonne conduite, un gage de moralité face aux tentations offertes par le vol ou la toxicomanie. Naïma donne sans hésiter quand "un jeune s'est fait virer de chez lui, il veut pas que le reste de sa famille le sache, alors il va pas dormir dehors s'il veut pas aller dans sa famille. Il faut bien lui payer deux ou trois nuits d'hôtel en attendant que les choses se calment". De même, Kamel donne quand les jeunes dans le besoin ne savent pas où dormir : "Ils viennent m'en parler parce qu'ils ne peuvent en parler à personne d'autre. C'est souvent les plus âgés, de plus de vingt ans à qui ça arrive". Pour assurer l'aide au logement, ils guident les jeunes désorientés vers les structures concernées : conseiller juridique, service social de la mairie... S'ils ne fournissent pas toujours directement le renseignement, ils opèrent comme des personnes ressources en donnant les bonnes adresses.

3. S'en sortir soi

3.1. Professionnaliser l'aide portée

Aider les autres à s'en sortir joue souvent dans les stratégies professionnelles des "grands frères". En effet, être reconnu comme "grand frère" va constituer une voie royale d'insertion débouchant sur une mosaïque de dispositifs de travail social (entraîneur, animateur, aide aux devoirs...). Pour professionnaliser son aide, le "grand frère" va devoir mener un double jeu adroit entre la logique domestique et la logique civique, en appliquant une stratégie en deux mouvements. Le premier mouvement vise à dévaloriser l'animateur traditionnel : en appui sur les valeurs domestiques, il s'agit de montrer que l'appartenance et l'attachement à la cité sont des spécificités indispensables au bon animateur. Le second mouvement consiste à

se dégager de ce lien purement domestique pour y substituer un lien de nature civique, quitte à se réapproprier en partie le discours de ceux qu'on a délogé.

Dans une première phase, pour se démarquer des animateurs traditionnels, les "grands frères" vont donc présenter la cité comme une grande famille où prévaut l'attachement aux personnes, tout en critiquant les services sociaux en place qui, administrant leurs usagers comme une somme d'inconnus anonymes, suivent des principes contraires à cet esprit de famille. Quitte à en rajouter, ils étendent au quartier les principes de la vie familiale en dénonçant celui dont "on ne peut rien attendre de bon, puisqu'il est fonctionnaire. Que vous soyez heureux ou malheureux, du moment qu'il fait son horaire, la paye tombe. Il ferait jamais pour les jeunes de la cité ce qu'il ferait pour son petit frère". Ainsi, dans le centre culturel où travaille Nordine, ses collègues adoptent le plus fréquemment la position de Pierre "animateur à la mairie" depuis une quinzaine d'années : "Quand j'ai fait mes huit heures par jour, je suis comme tout le monde, j'ai envie d'être tranquille. Bon moi je travaille à coté de chez moi, ça a des avantages et des inconvénients. Le plus gros inconvénient c'est quand tu sors, par exemple le dimanche après-midi, les jeunes vont pas faire la différence avec les autres jours, ils t'arrêtent, faut que tu les écoutes... Quand tu vas faire tes courses c'est pareil. Au centre Leclerc, il me faut trois heures quand j'y vais : une heure pour faire les courses, deux heures pour discuter. Les parents c'est pire, il viennent jamais au bureau aux heures d'ouverture du lundi au vendredi soir, ils viennent toujours te voir après. Au départ, tu dis trop rien, mais après t'as plus de vie aussi ! Je sais mettre un coup de collier quand il faut, c'est pas la question, mais ne pas avoir de vie privée c'est vraiment un gros inconvénient. Tu sors plus du quartier, tu travailles dans le quartier, tu vis dans le quartier, tes partenaires sociaux sont aussi dans le quartier, la caisse d'alloc est dans le quartier, bref tu es immergé dans ton boulot et dans le quartier".

Face à l'animateur classique, prompt à opposer des limites au crescendo de l'investissement professionnel pour conserver des plages réparatrices de vie privée, les "grands frères" vont critiquer les "fonctionnaires" de l'action sociale, même lorsque eux-mêmes travaillent, comme Nordine, en collaboration étroite avec les services municipaux : "Les animateurs, d'habitude, ce qui leur plaît c'est d'avoir des clefs, un téléphone et tout ça. Moi quand j'ai eu mon job par la mairie, il y en a qui m'ont dit maintenant t'es arrivé, t'as ton bureau ! Moi je dis le bureau c'est vraiment pas important, les jeunes ils savent bien où j'habite et ça me dérange pas du tout, ma vie c'est la cité ; les parents des jeunes m'ont vu grandir, moi je m'occupe de leurs enfants, c'est comme une famille ; alors moi je profite des structures existantes, je travaille au centre social c'est vrai, mais quand le centre ferme, je reste ouvert. J'obtiens plus de respect plus de confiance aussi comme ça. Ca m'aide à résoudre pas mal de problèmes. Quand les jeunes ont de gros problèmes, ils passent pas par le centre, ils viennent directement frapper à ma porte. En plus, la plupart des coups durs arrivent le soir après 17 heures. Moi je suis là. Etre pro après tout c'est ça, c'est d'abord pouvoir s'adapter aux gens que t'as en face de toi". Nordine montre sa différence avec le travailleur social habituel en renonçant aux signes extérieurs de pouvoir (téléphone, clef d'un local) délaissés au profit d'une plus grande proximité des jeunes.

Il ne suffit donc pas de faire passer les animateurs pour des incapables, encore faut-il faire entendre à quel point ils sont des privilégiés craignant pour leurs propres biens et indifférents aux malheurs des autres (ou pire en profitant). Les animateurs du foyer sont pour Karim de Saint-Denis des "trouillards" qui n'interviennent jamais "dans les situations graves parce qu'ils ont peur de se faire casser la tête ou la voiture. Quand il y a une bagarre, ils disent qu'il serait peut-être préférable d'appeler la police". Derrière le dévouement et l'altruisme ostentatoire des animateurs, les "grands frères" dénoncent l'intéressement cupide. Mais ils ne

peuvent pousser beaucoup plus avant cette critique sans prendre le risque de scier la branche sur laquelle ils escomptent s'asseoir.

A l'hypocrisie des bons sentiments intéressés prétendant soulager des maux que les animateurs n'ont jamais connus eux-mêmes[5], ils opposent la sincérité de leur engagement, issu d'une commune histoire avec les jeunes : "La galère, moi je connais, je suis passé par là". Plus qu'une solidarité de principe, c'est une proximité de fait et un véritable attachement à la cité qui semblent unir jeunes et "grands frères" jusque dans un même destin. Fati précise dans ce cadre pourquoi, bien que champion, il ne quittera jamais sa cité : "Ici, je connais tout le monde et tout le monde me connaît. Ce qui étonne le plus les jeunes, c'est que je ne veuille pas quitter la cité. Ils me disent : mais pourquoi tu habites encore ici maintenant que tu es en équipe de France et que tu passes à la télé ? Je leur dis que je suis bien ici, que mon but c'est pas de partir de chez moi mais au contraire d'y rester".

Les "grands frères" présentent leurs compétences engagées dans la vie professionnelles comme ne pouvant se distinguer en rien de celles acquises dans la vie de tous les jours, tant l'une et l'autre se confondent. Ils situent moins leur professionnalisme dans la rigueur de l'offre de services que dans l'ajustement permanent à la demande. Les "grands frères" considèrent le lien de fidélité à la cité comme primordial. S'ils sont persuadés d'avoir plus d'efficacité que les animateurs classiques, ils reconnaissent également que celle-ci se limite à leur cité.

Cependant, dans un second temps, professionnaliser leurs actions au sein de services communaux va amener les "grands frères" à se dégager de l'apologie du lien domestique pour essayer d'élaborer des dispositifs civiques. Les équipes sportives, par exemple, changent de statut : elles ne sont plus considérées comme de grandes familles mais comme des républiques en miniature. Les défaites ne s'y vivent plus immédiatement sur le pôle affectif comme une meurtrissure de

[5] Il s'agit d'une forme de dénonciation où l'assistanat est accusé de devenir sa propre fin que L. Boltanski avait déjà repérée dans *La souffrance à distance*, Paris, Métailié, 1993.

l'honneur du groupe ou même de la cité, mais renvoient à des évaluations techniques de chacun, sans charge morale. De même, quand un joueur change de club en fin d'année, le "grand frère" ne le considère plus comme un traître ou un "planteur de couteau dans le dos", l'apprentissage de la citoyenneté et du contrat social voulant qu'il soit libre de prendre une nouvelle licence où bon lui semble. Enfin, pour constituer les équipes, les "grands frères" ne font plus prévaloir l'ancienneté ou l'appartenance à telle ou telle tour de la cité mais des principes de justice axés sur le droit et secondairement le mérite. Tout le monde a payé sa licence donc tout le monde joue. Sans renier son attachement à la cité, il s'agit pour les "grands frères" de rendre visible leur nouvelle appartenance aux municipalités. Il convient alors pour eux de reprendre un peu de distance avec les plus jeunes, par exemple en leur disant bonjour en leur serrant la main, quitte à les embrasser comme ils l'ont toujours fait dès qu'ils ne sont plus dans leur salle de sport. De même, quand ils terminent leurs cours de sport à des heures strictes pour accueillir dans le gymnase de nouveaux groupes, ils répondent à la grogne des jeunes qui espèrent toujours rester un peu plus longtemps en faisant valoir la notion d'équipement public et en refusant de définir des utilisateurs privilégiés. Le gymnase n'appartient pas plus aux jeunes qu'à la municipalité mais à la collectivité ce qui suppose l'accessibilité à tous et l'égalité de traitement des usagers. Enfin, dernier exemple de l'évolution des positions des "grands frères" devenus animateurs, les tâches administratives (bordereaux de licences à remplir, assemblées générales à animer, feuilles de matches à expédier) ne sont plus considérées comme des corvées artificielles ou dénuées d'intérêt. Quand Karim de Forbach emploie le terme de "paperasse" pour dénommer ces formalités, il effectue un compromis entre leur caractère fastidieux et leur caractère indispensable : "Sans paperasse, pas de vie de club. Un club c'est ça, cinquante pour cent sur le terrain et cinquante pour cent derrière un bureau". Pour autant, il ne leur suffit pas de se cantonner aux relations définies par leur emploi. Ceux qui, sourds à d'autres

exigences que celles imposées par leurs charges professionnelles, s'en tiennent à un entraînement ou à une animation d'ordre techniciste vont être désignés de "faux frères". C'est-à-dire l'inverse d'un vrai "grand frère" qui ne bafoue pas l'amitié qu'on lui porte, pas plus qu'il ne renie ses origines ou n'ignore les problèmes extra-sportifs des jeunes de la cité.

3.2. S'insérer à quel prix ?

S'occuper des autres est une façon d'éviter les travaux considérés comme subalternes et une manière de se distancier de la masse des proches que l'on soutient. Gilbert explique ce refus des emplois subalternes et mal rémunérés : "J'ai fait des marchés pour payer mes études. Le patron me donnait trente-cinq francs de l'heure, moins qu'à une femme de ménage, pour porter des caisses de trente kilos. C'était n'importe quoi. Animateur ça gagne pas des mille et des cents mais c'est déjà mieux que ça". Pourtant, la professionnalisation de leur aide ne constitue pas toujours un modèle de réussite sociale pour les "grands frères". Les "grands frères" champions, en particulier, semblent attendre davantage de leur excellence sportive. Ainsi, pour ces sportifs de haut niveau, entrer dans un processus de carrière semble pouvoir être différé au moment où l'heure de la retraite sportive sonnera. La tension classique entre le désir de s'insérer et le refus de le faire au bas de l'échelle sociale est d'autant plus vive que le parcours sportif semble porteur d'espoir de promotion sociale. Ainsi, au niveau de la profusion d'images qui concourent à la construction de l'identité du "grand frère", la perspective de devenir animateur social entre souvent en conflit avec celle de la gloire promise aux athlètes de haut niveau. Ce n'est qu'en fin de carrière sportive, quand ils sont amenés à faire le deuil d'ambitions inaccessibles, que les "grands frères" sportifs s'insèreront dans la réalité du jeu social. Cependant, cette reconversion ne repose pas sur la résignation: les "grands frères" ont contribué à dépoussiérer l'image de l'animateur social qui a

perdu son côté "ringard" et symbolise aujourd'hui la lutte contre l'exclusion. Ainsi, la figure médiatique du leader de cités connaît une popularité inédite, capable de concurrencer en partie celle plus classique du champion adulé. La mutation des sensibilités à l'oeuvre dans ces nouvelles mythologies chevaleresques transparaît chez Gilbert : "Nous, on défend la veuve et l'orphelin. Oui, je suis champion aussi, mais ça ne donne qu'un but individuel".

En conclusion, les "grands frères" apportent deux types d'aides : les unes, liées à la solidarité de "survie" ou de soutien (face aux difficultés financières ou aux difficultés psychologiques) sont limitées au présent. Les autres, liées à la "promotion", jouent plus nettement sur le devenir de leurs bénéficiaires.

Chapitre VII

"GRANDS FRÈRES" ET SOCIABILITÉS SPORTIVES

Le sport est un moyen privilégié par les "grands frères" pour permettre aux jeunes des cités d'entrer dans la vie sociale. Mais si, sous leur impulsion, la pratique sportive devient une passion quotidienne pour bon nombre d'entre eux, elle se divise en modalités diversifiées qui vont de la fréquentation du club sportif traditionnel à celle des parkings de grandes surfaces. Chacune de ces déclinaisons questionne, par delà les modes de sociabilité qu'elles favorisent, les fonctions intégratives du sport souvent présenté comme un remède miracle aux maux des banlieues.

1. Le rôle des pratiques sportives

1.1. Jouer en club et/ou jouer dans la rue ?

Les "grands frères" choisissent d'intervenir soit au niveau du club soit dans la rue, soit aux deux niveaux. Il semble intéressant de dégager les effets des principaux contrastes entre ces deux formes de pratique, en prenant l'exemple du basket-ball .

En club, l'entraînement constitue un moment de rupture avec le reste de la journée. Les joueurs arrivent à une heure précise, passent par les vestiaires qui fonctionnent comme une sorte de sas entre le monde et le gymnase ; puis, à l'appel de l'entraîneur, ils rentrent dans la séquence classique : prise en main du groupe, échauffements, exercices. Le match constitue la récompense ultime des efforts déployés jusque là. Dans la rue au contraire, les jeunes investissent l'aire de jeu sans horaire rigide, mettent de la musique et appliquent une philosophie très simple: "on arrive, on joue". Dès qu'ils ont fini, ils continuent le cours de leur journée plus qu'ils ne le reprennent.

En club, les matches tirent tout leur attrait du calendrier et du classement qui peut se lire comme une histoire avec ses péripéties et ses rebondissements. De semaine en semaine, le championnat rythme l'existence du joueur. Il peut se projeter dans la saison et se cramponner à ses objectifs. A l'inverse, le joueur de rue ne se mobilise que par rapport à un défi ponctuel. Il serait pourtant risqué de nier l'existence d'une hiérarchisation et de modes compétitifs au niveau même de la rue. Ainsi, les jeunes qui jouent en semaine aux pieds des tours vont-ils tenter leur chance le week-end sur les play-grounds prestigieux situés à Paris intra-muros (Glacière, Luxembourg, ...). P. Chantelat, M. Fodimbi et J. Camy (1994), pour rendre compte des fortes charges symboliques d'espaces similaires en région lyonnaise, les ont appelés des "hauts lieux". Les matches y reposent sur une fiction démocratique car si tout le monde à une chance d'accéder à l'aire de jeu en prenant son tour pour "jouer contre les gagnants", seuls les plus forts occupent le terrain toute la journée alors que les plus faibles, après parfois plusieurs heures d'attente, ne le foulent pas plus de dix minutes.

Par ailleurs, le sport en club repose sur un règlement standardisé alors que le sport de rue laisse ouvert la porte aux négociations en cours de match : on peut jouer à quatre forts contre six faibles au basket ou faire évoluer la taille des buts au football. Du coup, ce qui devient socialisateur, ce n'est plus le respect de règles préétablies par le monde des adultes, mais la construction de conventions au niveau même des groupes de copains.

Dans la rue, "l'esprit" aussi est différent : les jeunes font passer les considérations tactiques chères aux entraîneurs après l'intensité de l'engagement physique. Jean qui oeuvre aujourd'hui comme entraîneur dans un grand club de sport collectif a retenu cette leçon : "Ce que j'essaie de faire passer quand j'entraîne, c'est l'esprit de la rue. L'esprit de la rue, c'est se surpasser, se donner à fond. C'est bien d'être "clean", propre sur soi, de s'appliquer pour se placer comme il faut. Mais il faut pas oublier une chose essentielle apprise là d'où je viens et qui

consiste à se donner au maximum et à s'occuper après du reste. Quand un jeune joue mal, par exemple, j'hésite pas à l'engueuler alors qu'en club ça se fait rarement. On lui dit plutôt : c'est rien, ça va passer, tu réussiras mieux à la prochaine balle. Moi je lui dis : tu joues avec tes copains, défonce-toi pour eux, si t'es pas capable de faire un point, vas jouer avec les filles".

Comparer les valeurs socialisatrices du "sport de rue" et du "sport de club" renvoie le chercheur à ses propres conceptions de l'exercice de la citoyenneté et de la socialisation. Un premier courant (Callède, 1992 ; Parisot, 1992) analyse essentiellement les pratiques des jeunes en fonction d'une concurrence entre logique d'affiliation caractéristique des milieux populaires et logique d'accomplissement guidant les conduites des autres catégories sociales. Une seconde tendance considère le club sportif comme à même de brasser ces logiques d'une manière privilégiée (Duret, Augustini, 1994). La vie de l'association sportive représente alors une éthique en acte et le championnat sportif un lieu propre à incarner l'homogénéité de la citoyenneté sur l'ensemble du territoire français ; à Marseille comme à Forbach, les hors jeu ou les fautes de dribbles sont arbitrés de la même façon. Enfin, une troisième perspective (Chantelat, Fodimbi, Camy, 1994), en appui sur les thèses localistes de la citoyenneté (Bouamama, 1993) et sur le constat d'autonomisation de la jeunesse (Galland, 1991), souligne l'importance de la socialisation au niveau même de la rue. Nous l'avions également remarqué[1]. Ces trois approches qui par le jeu de critiques réciproques pourraient être ramenées à des positions "fonctionnalistes", "normatives" et "spontanéistes" sont pourtant des plus complémentaires. Le lien social existe bel et bien au niveau de la rue. Il n'est pas là à l'état brut et le club sportif n'est pas là pour en quelque sorte le raffiner. Pourtant socialiser, sauf à vivre jusqu'à la fin de ses jours dans son groupe de pairs, autant dire sur son îlot communautaire, revient nécessairement à inscrire à un

[1] L'importance de ce type de socialisation nous a fait écrire dans "*Sport de rue et insertion sociale*": "on ne peut plus guère opposer aujourd'hui la socialisation dont serait dépositaire les clubs à l'anomie qui serait le fruit de l'exhubérance des jeunes des cités (p. 100).

moment ou à un autre le lien social dans un cadre institutionnel. De même, s'entendre sur des principes de fonctionnement à l'intérieur d'un groupe est certes socialisateur ; mais c'est le refoulement de la puissance du groupe et la mise en sommeil de ses règles tribales au profit de celles d'un tiers extérieur représentant la société, ce "grand Autre", qui ouvrira au jeune l'accès à l'âge adulte et permettra à son groupe d'éviter le repli communautaire[2]. Les oppositions entre pratiques de rue et pratiques de club sont donc aujourd'hui largement à relativiser.

Le premier moyen d'y parvenir est d'enregistrer le brassage des deux populations de jeunes sportifs. Dans leur étude sur les sociabilités sportives lyonnaises, P. Chantelat, M. Fodimbi et J. Camy (1994) constatent que 50% des jeunes qui évoluent sur des espaces "ouverts" ont également une pratique en club. On peut noter ici une importante évolution : en une décennie, les deux mondes, celui de la rue et celui du club, initialement disjoints, viennent à s'interpénétrer. D'une part les "joueurs de rue", conquis par la logique de confrontation des "hauts lieux" prennent le club comme un instrument leur permettant de progresser et de retourner ensuite plus forts sur ces sites valorisés. Les joueurs de clubs de leur côté, viennent sur les play-grounds pour l'ambiance.

La seconde manière de relativiser les oppositions entre le sport de rue et le sport de club revient à renoncer à toute description globalisante du club sportif, quelle soit apologétique ou au contraire critique. Il existe aujourd'hui toute une typologie d'associations qui vont des plus archaïques où les jeunes n'ont guère accès à la gestion des affaires, à un véritable renouveau associatif où les jeunes font preuve d'un engagement précoce dans les tâches de responsabilités. Ces clubs gérés par des jeunes pour des jeunes[3] permettent véritablement une démocratie

---

[2] Sans réouvrir la controverse entre nationalistes, multiculturalistes et communautaristes, on peut repérer avec Olivier Mongin (1995, p. 83-87) trois positions :
- celle de la république universaliste où l'homme est d'autant plus citoyen qu'il renonce à toute appartenance communautaire ;
- celle du multiculturalisme, "foi civique américaine", où les différentes cultures sont plutôt censées s'enrichir, communiquer que se faire la guerre ;
- celle d'une guerre des cultures.

[3] On pense également à de grands réseaux associatifs comme "Droit de cité".

définie comme la participation du plus grand nombre au débat qui fonde le lien social. Ainsi, quand nous avons décrit le club comme un moyen d'accès privilégié à la citoyenneté, ce sont à ces associations réellement participatives auxquelles nous faisions référence (Duret, Augustini, 1994). Inversement, quand P. Chantelat, M. Fodimbi et J. Camy écrivent que "les jeunes ne peuvent accéder à des positions centrales dans l'association. Ils ne peuvent ni présider, ni construire la politique du développement, en un mot ils sont écartés d'un espace de pouvoir"[4], ce sont les clubs les plus traditionnels qu'ils décrivent. Aucune des deux analyses ne peut être considérée comme une fable qui soit diaboliserait le club soit, au contraire, pécherait par angélisme, chacune des deux se focalise sur des réalités différentes.

Enfin, l'ultime moyen de relativiser l'écart qui sépare la rue et le club consiste à réaliser que joueurs de rue et joueurs de club ont les mêmes modèles. Au basket par exemple, l'engouement unanime suscité par le retour de Michael Jordan en témoigne. A peine avait-il annoncé son retour pour mars 1995 que les jeunes des play-grounds comme ceux des clubs ne parlaient plus que de lui. Quand le fameux numéro 23 des Bulls s'en va en 1993 après son troisième titre consécutif, la N.B.A., autant dire le basket pour les jeunes, perd avec lui ce qui faisait son charme. On y voit deux raisons principales. La première semble bien sûr liée au jeu de Jordan qui, avec la vivacité de l'ailier, la détente du smasheur et la dextérité du meneur de jeu paraît cumuler toutes les qualités. Incarnant le "sprint de l'artiste" et l'envol infatigable, lui seul semble à même de sortir vainqueur du combat au sol comme de l'affrontement dans les airs. La singularité de son jeu expliquerait donc, à un premier niveau, la singularité de l'attachement des jeunes. Plus profondément, la seconde raison concerne les processus d'inscription sociale. C'est une banalité que de parler aujourd'hui de marginalité ou d'exclusion en terme de "faille", de "fracture sociale", de "gouffre", de "frontière", autant de métaphores travaillant

[4] P. Chantelat, M. Fodimbi, J. Camy, *Sociabilités sportives et formes de citoyenneté des jeunes dans les zones DSU*, Rapport MIRE, 1994, p. 82.

l'idée d'une séparation de plus en plus infranchissable entre exclus et insérés. Or, cette frontière est en fait constituée par une série de lignes de démarcation[5] ; pour bien des jeunes, la situation est plus complexe encore car ils se trouvent non pas radicalement d'un côté ou de l'autre de la dite frontière mais engagés dans des processus transitoires (Vulbeau, Barreyre, 1994). De même, les pratiques sportives ne peuvent guère se scinder en deux groupes aux contours parfaitement définis, l'un réservé aux "insérés", l'autre aux exclus. Déjouant sur ce point les rapports les plus alarmistes présentant les jeunes des quartiers difficiles comme toujours plus exclus, le basket de rue fournit un bon contre exemple d'inscription sociale montrant que les frontières entre les différents univers sociaux ne sont pas si étanches et peuvent se franchir dans les deux sens. M. Jordan a permis de retrouver sur les mêmes play-grounds les jeunes des "quartiers difficiles" comme ceux des centres villes. Le champion a symbolisé cette convergence. Grâce à Jordan, le "street-ball" est bien plus qu'une passerelle à sens unique allant de la rue au club sportif, il amène aussi la jeunesse traditionnelle à adopter le comportement des jeunes des "quartiers". Le "street-ball" a déteint sur le basket. Avec Jordan, le basket retrouve son ciment unificateur d'où la raison du succès de son retour. Montrer que le "street-ball" n'est pas que le basket des "quartiers difficiles" permet donc de douter du bien fondé des estimations décrivant l'avènement de pratiques dites de "ghetto", fruits de l'exclusion sociale et de la relégation spatiale.

---

5 L'exclusion est une notion multidimentionnelle qui découle souvent d'un cumul de causes relationnelles et économiques. C'est en effet l'addition de l'isolement relationnel et de la précarité économique qui y mène le plus sûrement. Elle ne saurait donc se réduire à une simple composante économique mais renvoie aussi à des facteurs comme l'état de santé, la vitalité du réseau relationnel, la composition familiale...

1.2 Le sport des "grands frères" dans les processus individuels d'insertion

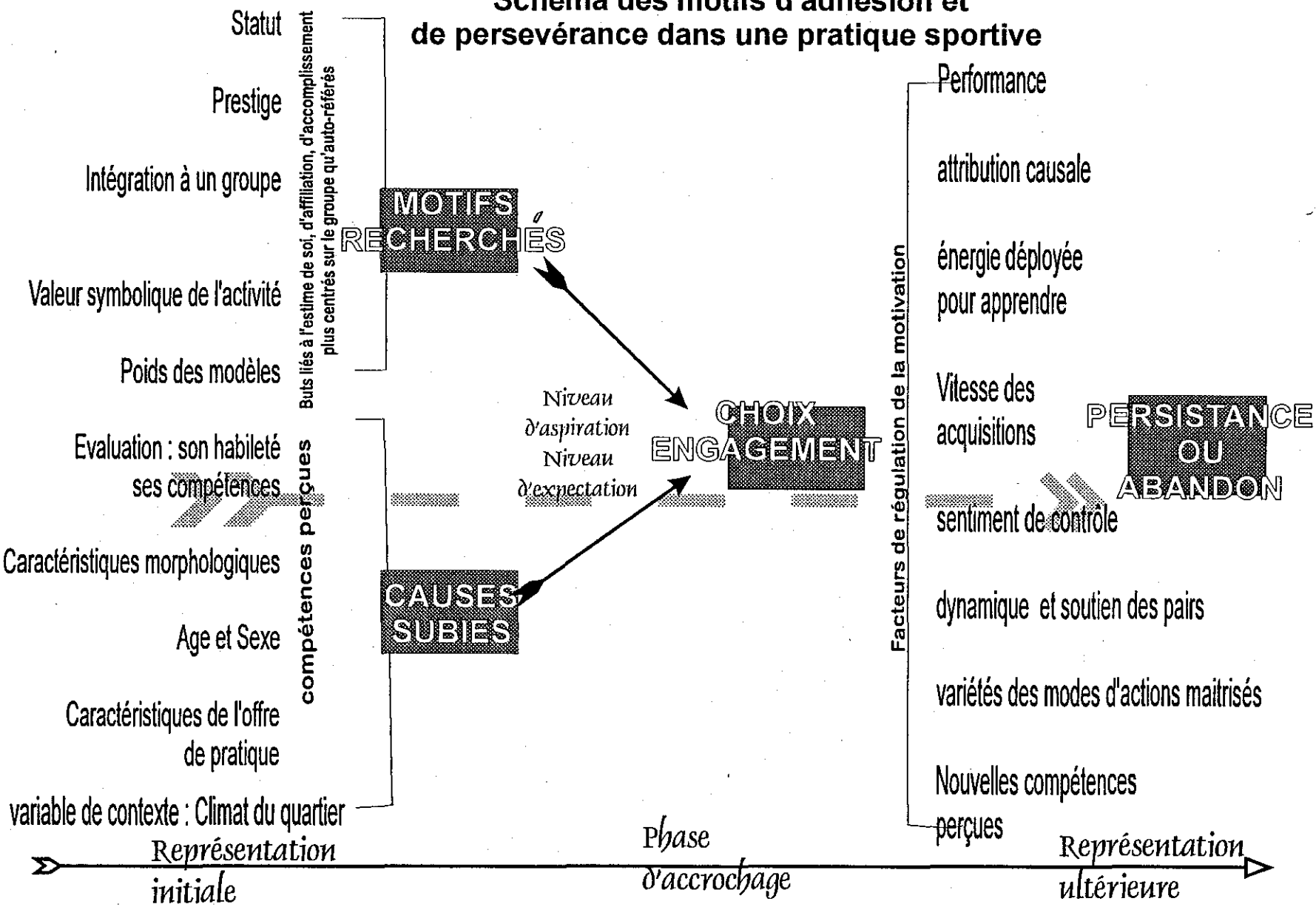
Pour les "grands frères", le sport ne joue pas de la même manière aux différentes étapes du processus d'insertion. On peut visualiser sur une figure (figure 5) l'ensemble des composantes qui nous ont été citées comme jouant dans l'engagement sportif des jeunes. Loin de nous le désir de proposer ici une théorie de plus sur la motivation[6] ; il s'agit simplement de relier sur un même schéma des facteurs touchant à l'adhésion à la pratique sportive et ceux touchant à la persévérance dans l'activité.

D'après les "grands frères", les facteurs d'engagement sont multiples. Les premiers sont liés aux processus identificatoires. Ainsi, la présence ou le passage en tournée[7] d'un champion peut ajouter de la valeur symbolique à une activité sportive. Fati reconnaît sans peine que dans son quartier, les jeunes sachant très bien qu'il est un champion de boxe veulent l'imiter. Jean admet de même que son maillot de champion de France junior en volley-ball l'auréole d'un prestige incitatif à la pratique. Durant ce qu'ils appellent la phase "d'accrochage", le sport est destiné selon Nordine à faire "sortir la tête de l'eau aux jeunes" ou encore à les "repêcher" pour Jean. Insistance du thème de la noyade quand Kamel parle également de l'intérêt des jeunes pour le sport comme de "la dernière des choses qui dépasse quand ils sont en train de couler". Durant cette première période, les "grands frères" champions n'hésitent pas à se servir de leur image. Nos "grands frères" boxeurs ou karatékas, quitte à entretenir un temps une image de "gourous" qu'ils réprouvent, se servent du charisme attaché aux sports de combat pour avoir prise sur les jeunes. Nordine s'explique : "Moi, mon objectif à long terme c'est qu'ils n'aient pas de

[6] Pour en savoir plus sur ce thème, on se reportera à de précieuses revues de questions (M. Durand, 1987, 1991 ; J.P. Famose, 1993 ; R.J. Vallerand et E. Thill, 1993).

[7] Des associations comme celle de Khalid El Quandili, "Sport Insertion Jeunes", ou celle de J.P Masdoua "Droit de cité" se sont fait les spécialistes des tournées estivales. Bien qu'avec des finalités différentes, elles proposent aux jeunes comme accroche motivationnelle de prendre les gants contre des champions.

Figure 5
Schéma des motifs d'adhésion et de persevérance dans une pratique sportive



grand maître, c'est de désacraliser les arts martiaux. Mais s'ils viennent au début, c'est parce qu'ils pensent qu'on va leur apprendre des bottes secrètes irrésistibles ; alors quand ils arrivent, je la leur joue un peu "petit scarabée" !". Si le recours au mythe est des plus fréquents au début, par la suite, ces "grands frères" essaient au contraire de combattre l'intégrisme des disciplines où chaque "maître" d'art martial (Viet Vo Dao, karaté, sambo...) ou de sports de combat (boxe anglaise, boxe thaï, boxe américaine, boxe française...) s'évertue à montrer que sa discipline est la meilleure.

Les seconds motifs qui poussent à s'investir dans une pratique sportive concernent une autre forme d'identification, celle renvoyant à des modèles médiatiques. Si l'on reprend l'exemple du basket, on peut analyser le poids des images et des retransmissions sportives dans le succès de M. Jordan auprès des jeunes. D'une part, les commentateurs ont transformé le basket, sport collectif, en un affrontement individuel. Le championnat N.B.A. met en scène l'affrontement d'un héros par équipe : Barckley pour les Suns, Jordan pour les Bulls, O'Neal pour les Magics ou Olajuwon pour les Rockets... Du coup, la force des coéquipiers de Jordan comme Pippen, Grant ou Cartwright a été, dans cette perspective, passée sous silence. Son grand rival Shaq' O'Neal explosait pourtant dès 1993 les paniers et les statistiques (avec 270 smashes dans la saison). Mais, comme tous les pivots gigantesques, il suffit à Shaq' de sautiller pour s'accrocher au cercle ; du coup, il ne semble ni vraiment mobile, ni bondissant[8]. Alors que Jordan (mesurant moins de deux mètres) joue de bas en haut et lutte contre la pesanteur, Shaq' lui joue de haut en bas en se servant de son poids et de la pesanteur pour faire céder l'arceau[9]. Ses deux mètres seize et ses cent quarante kilos font de Shaq' un héros hors d'atteinte,

[8] Wilt Chamberlain, plus grand marqueur de tous les temps, expliquait dans les années soixante-dix son manque de popularité en soulignant que "personne n'aime Goliath".

[9] Leurs sponsors respectifs ne s'y sont pas trompés. Reebook a retenu chez O'Neal l'arrachement du panier (la "shaq'attaque") comme symbole de force. Pour Pepsi, Shaq' plie même un poteau. De son côté, Nike choisit le bondissement de Jordan comme support de sa campagne. Le leader des Bulls invite à venir "s'envoler avec lui" en chaussant des Nike-air ("come fly with me").

décidément trop puissant et trop grand pour que les jeunes puissent le prendre comme modèle technique. Ils jouent *à* Shaq' (en se portant sur les épaules pour se suspendre au panier) alors qu'ils aimeraient jouer *comme* Jordan. D'autre part, la télévision et plus encore les vidéocassettes opèrent des montages où ne sont retenus que des exploits brévissimes mais répétés, offrant l'impression trompeuse que le héros est infaillible et infatigable. Jamais Jordan ne semble souffrir, ni dans ses sprints, ni dans ses sauts. L'image, en gommant les efforts, accentue le côté ludique de l'activité. D'où l'attrait pour un modèle qui incarne le jeu et la facilité.

Les troisièmes motifs d'adhésion à l'activité physique sont liés au sentiment de compétences que les jeunes développent dans telle ou telle activité. Le choix de la pratique sera bien souvent déterminé en relation avec un souci de protection de l'estime de soi, par ailleurs suffisamment malmenée, pour ne pas être mise une fois de plus en danger. Ils ne s'engagent que dans des pratiques où ils se reconnaissent a priori quelques compétences. Comme l'explique Azzedine : "Ils fonctionnent en tout ou rien". L'adhésion s'obtient sur le constat personnel de sa force plus que de ses faiblesses. Réticents à la logique de la progression qui suppose de s'accepter comme faible aujourd'hui pour ne plus l'être demain, ils recherchent dans la pratique un renforcement de l'ego. Alain remarque que "chaque jeune va choisir un sport où il est en confiance et il se sent bien" ("se sentir bien" voulant dire se savoir hors d'atteinte du ridicule et répondre aux attentes valorisées par son groupe d'appartenance).

Un quatrième faisceau de motifs d'engagement sportif concerne des causes peu modifiables que les jeunes ne choisissent pas mais semblent au contraire subir (comme par exemple leur taille). Sans adopter la position d'un détecteur de jeunes champions, les "grands frères" les sensibilisent quand même au poids des aptitudes physiques dans les pratiques sportives : "Quand il y en a un qui fait un mètre soixante qui veut jouer au basket, je lui fais comprendre qu'il peut jouer tant qu'il

veut mais qu'il ne sera jamais Michael Jordan ; les grands non plus d'ailleurs, mais au moins, ils peuvent prétendre progresser pas mal de temps alors que le petit, il va vite plafonner. Alors je m'arrange pour que les choses soient claires, s'il joue qu'il le fasse pour le "fun", pour être avec ses potes mais pas pour devenir une bête".

S'engager dans une pratique est une chose, y persévérer en est une autre ; persévérer dépend essentiellement du sentiment de contrôlabilité des progrès lié à leur vitesse d'acquisition. Gilbert constate qu'arrivant au club de boxe, la première question que posent les jeunes est de savoir depuis combien de temps les autres "élèves" viennent à la salle pour pouvoir se donner des repères et étalonner leur vitesse de progression. De même, Nordine remarque combien les différences de niveaux de jeu entre individualités sur les play-grounds sont stimulantes dès que le jeune pense, à tort ou à raison, qu'il est maître de ses progrès. En définitive, c'est l'estimation des nouvelles compétences perçues et celle du rôle que l'on a joué pour les acquérir qui vont déterminer l'abandon ou la persévérance dans l'activité. Un autre motif joue largement sur l'envie de continuer, il s'agit des réactions de soutien ou au contraire de dénigrement des autres membres du groupe quand se présentent les premières difficultés d'apprentissage.

Chaque "grand frère" qui encadre une pratique sportive construit des repères individualisés en fonction de sa connaissance des jeunes pour juger quand ceux-ci paraissent définitivement "accrochés" et suffisamment "mordus". Ces critères concernent souvent l'attitude des jeunes vis à vis des personnes extérieures au jeu qui gravitent autour du terrain de sport. Le "grand frère" pourra parfois considérer que lorsque le jeune, pendant le jeu, met à distance sa bande ou même sa copine, il donne une preuve irréfutable d'une priorité conférée à la pratique sportive. Ce repère sert surtout pour les jeunes qui n'ont pas de difficultés d'affiliation à un groupe et qui possèdent un statut élevé dans le quartier. Mais tout aussi bien, le fait

de vouloir au contraire jouer devant ses copains ou exhiber ses nouvelles compétences devant ses copines (quitte à "frimer", "bouffonner", "se la jouer") pourra être interprété comme un signe positif "d'accrochage". Cette conduite témoignera d'une évaluation de soi-même positive ainsi que de l'importance conférée à l'excellence sportive dans les stratégies de séduction et d'affirmation de son statut. Cette évaluation portera essentiellement sur les jeunes ayant un statut de moindre envergure dans le quartier.

A partir de ce moment, faire du sport devient une hygiène de vie au sens large. Les objectifs que fixent les "grands frères" aux jeunes ne sont plus seulement ludico-affectifs ("le bien-être avant tout") mais visent leur personnalité (être autonome, garder le cap, se fixer des buts de coopération avec autrui...). C'est dire combien les "grands frères" souhaitent faire du sport pour les jeunes une manière de se donner des méthodes pour se prendre en charge.

Un de leurs apports majeurs consiste à se centrer sur la démarche individuelle de chaque jeune et de la resituer dans son processus d'insertion. Ils renoncent alors à chercher à faire croire à tout prix que leur propre exemple de champion est généralisable. On retrouve rarement une telle approche différenciée au sein des clubs sportifs traditionnels.

2. Des mondes dans un monde : boxes, street-ball et football[10]

2.1. Le street-ball et la boxe : la parole et le silence

Face à l'engouement suscité par les activités physiques dans les cités, il peut sembler vain de vouloir dissocier les sports par une analyse comparative. En effet, à défaut de rassembler les mêmes jeunes, ils semblent poursuivre les mêmes

[10] Ce sous-chapitre est fondé sur le compte rendu d'observations directes sur le terrain.

buts[11]. Pourtant, l'éclat des coups de poings d'un côté et la magie des smashes de l'autre nous font pénétrer dans deux mondes autonomes où la régulation de la violence tout comme les solidarités mises en oeuvre prennent des formes éloignées. Le constat est d'importance pour mesurer les écarts entre les lignes d'identification que campent les "grands frères" boxeurs et celles suggérées par les "grands frères" basketteurs.

Alors qu'au street-ball, on n'arrête pas de parler, la boxe comme le dit Fati paraphrasant Cousteau, représente "le monde du silence". Dans une rencontre de street-ball coexistent deux compétitions. Dans la première, pour prendre l'avantage, il faut marquer des paniers et arriver le premier à seize points[12], ce score donnant le droit de rester sur le terrain quand l'équipe vaincue le quitte. Mais il y a un autre match dans le match, un affrontement verbal dont sont juges les spectateurs complices : la joute oratoire. L'intimidation verbale, limitée aux premières minutes de jeu dans les autres sports collectifs, prend ici un tout autre sens et se prolonge durant toute la partie. Pour prendre l'ascendant sur son vis-à-vis, il faut réussir par la parole à lui faire perdre contenance. S'il faut faire "craquer" l'autre, le but du jeu consiste bien sûr également à se contrôler. Le système de jeu choisi -la défense individuelle[13]- favorise ces duels en constituant des paires d'adversaires qui ne vont plus se quitter tout au long du match. Ainsi, les provocations ne manquent pas pour faire sortir l'adversaire de ses gonds : "Tu t'es fait greffer des pieds à la place des mains pour être si maladroit ?" ou encore "Il y a un arrivage tout frais de prothèses de mains à Carrefour, tu devrais aller en acheter une paire en promotion",

---

11 C'est en tout cas l'analyse qu'en fait M. Fize, dans "Du skate au basket", in Jeunesses d'en France, *Revue panoramique*, 1994, n°16, p. 118-120.

12 Alors que le basket de club se joue au temps (deux périodes de vingt minutes), le basket de rue se joue aux points (16 points), ce qui tout en raccourcissant objectivement la durée des matches, incite les joueurs à ne jamais s'économiser, un renversement de situation étant alors toujours possible.

13 Dans ce type de défense, le joueur ne s'occupe que de son vis-à-vis par un marquage individuel strict. Cette défense s'oppose à la défense de zone largement plus pratiquée en club. La défense de zone consiste à défendre collectivement un espace en empêchant les attaquants d'y entrer. Il ne s'agit plus de vouloir reconquérir le ballon en allant sur son porteur, mais de gêner les déplacements de l'adversaire dans les limites des règles du jeu.

sont des invectives classiques. Mais on peut aussi lui rendre de temps en temps la balle en déclarant à ses coéquipiers "Vous inquiétez pas les mecs ! On n'a rien à craindre, c'est juste pour lui montrer la couleur du ballon avant qu'il retourne chez les remplaçants". L'unanimité se fait sur les mérites de ceux qui arrivent à se dominer face à d'incessantes provocations. La colère intense, mais contenue, perceptible mais maîtrisée, soulève l'admiration. Cette théâtralisation de l'agression (verbale) a une fonction dans la régulation de la violence. Il s'agit pour l'offenseur de s'en tenir aux invectives orales sans jamais en venir aux mains. La domination mentale devant conduire à la victoire, s'enfoncer dans les failles psychologiques de l'adversaire vise aussi à le déconcentrer, à lui ôter ses capacités de basketteur. L'offensé, pour sa part, peut riposter avec les mêmes armes, la violence comme dans la palabre finissant par se dissoudre dans la parole. Mais la réponse suprême à apporter à ces moqueries et fanfaronnades consiste à se montrer de marbre en les ignorant. Ainsi, plutôt que de se lancer dans une surenchère verbale dangereuse, mieux vaut laisser le flot de paroles se briser contre une digue d'indifférence et finalement se tarir de lui-même. La parole est reine au street-ball car elle oppose au rapport de force physique le principe de domination de l'esprit ; aussi provocante soit elle, elle est perçue comme un effort pour civiliser le comportement agressif, le faire rentrer dans des normes plus vertueuses.

En boxe au contraire, il faut laisser parler l'instinct et la parole n'est là que pour le dévoyer. Son statut change du tout au tout. A l'authenticité et à la franchise du coup de poing, elle substitue les méandres du verbiage toujours tortueux et calculateur. De plus, elle ne règle rien et ne fait que différer le "moment de vérité" puisque pour les boxeurs, on ne peut vraiment en finir avec la violence qu'avec de la violence. Gilbert insiste sur cette différence : "Je crois vraiment qu'en boxe, c'est très différent du street-ball, parce qu'à un moment on est au pied du mur et alors il faut tester sa force, on peut plus se cacher derrière les mots, il faut affronter l'épreuve de vérité. A un moment, il faut que ça frappe pour vraiment se mesurer".

Connotée comme une absence de virilité, la "parlote" n'a alors plus rien d'éducatif : "Au street-ball, ils passent leur temps à pleurer. J'aime pas cette mentalité, à chaque fois c'est de la parlote et du bla-bla-bla . Avec tout ça, je me demande comment ils peuvent apprendre quelque chose en s'arrêtant toutes les cinq minutes". Il faut se taire dans la salle de boxe ; la parole y est vécue comme une contagion dangereuse menaçant l'esprit insufflé dans l'entraînement. Parler, c'est ne pas écouter, c'est n'en faire qu'à sa tête ou avoir la grosse tête. En réclamant le silence, l'entraîneur n'exige pas une attention ordinaire de ses poulains mais les prévient que le ring est une école d'humilité ; il sait que les coups et la douleur vont livrer le boxeur à lui-même.

En définitive, la régulation sociale de la violence dans la cité amène les jeunes à se déterminer durablement pour des rôles et des modèles de conduites suffisamment cloisonnés pour qu'ils ne puissent être adoptés indifféremment et transgressés sans conséquence. Ainsi, être tourné en dérision constitue la forme suprême de sanction "morale" pour les boxeurs qui préfèrent tout endurer plutôt que d'être ridiculisés par des mots ; perdre la face en street-ball suppose, au contraire, de se montrer vulnérable aux moqueries au point de ne pouvoir se contenir.

On peut récapituler sur un tableau les principales oppositions des deux pratiques quand à la régulation de la violence.

Au "Street-ball" sur un play-ground	En boxe, dans une salle
La violence crée le conflit	La violence résout le conflit
La parole évite la violence	La parole retarde et exacerbe la violence
La violence est illégitime	La violence du coup est morale et juste
Le défi du "grand frère" est légitime	Le défi du "grand frère" n'est pas légitime
La violence exercée dans des circonstances aggravantes sur un play-ground	La violence est exercée avec des circonstances atténuantes sur un ring

Enfin, alors que le club de boxe réunit un groupe unisexe (masculin), le "street-ball" a ses spectatrices assidues. La parole prend donc également une fonction de séduction et le "sket-ba" sert aussi à établir des relations sentimentales avec l'autre sexe. Aucune équivoque possible au sujet de ces filles. D'une part, ce ne sont pas des "soeurs" (dont la tradition culturelle exige qu'elles restent au domicile) mais des jeunes "françaises de souche". D'autre part, ce ne sont pas des basketteuses ni des "garçons manqués" mais des spectatrices.

2.2. Les individus et la famille

Le club de boxe ressemble à une grande famille, le play-ground de street-ball à une somme d'individus. Inversant en pratique la classification ordinaire rangeant le basket dans les sports collectifs et la boxe parmi les sports individuels, de nombreux basketteurs commencent par s'entraîner seuls sous un panier alors que la boxe ne peut se penser qu'à plusieurs. Le club de boxe est un groupe inter-générationnel où l'on vient à partir de six-sept ans jusqu'à la quarantaine ; cette particularité tranche avec la plus forte homogénéité des groupes d'âge rencontrés sur les play-grounds où l'on serait bien en peine de repérer des jeunes de moins de onze-douze ans ou de plus d'une vingtaine d'années. En boxe, l'entraîneur "grand frère" joue un rôle central dans cet esprit de famille. En effet, il n'est pas seulement celui qui forge les corps et apprend comment porter les coups, il est encore celui qui partage tous les secrets, qui aborde tous les problèmes et veille sur les jeunes débutants. Quelle que soit leur envie d'en découdre, il ne les expose pas à la férocité de n'importe quel adversaire. Cus d'Amato est souvent cité comme exemple du bon entraîneur. On se souvient que si le jeune Mike Tyson a trouvé en lui quelqu'un capable de le mener au sommet en lui inculquant la maîtrise du

"Peeckaboo boxing", il a surtout découvert un second père capable de lui ouvrir sa maison et de l'adopter à la mort de sa mère[14].

Les réunions de boxe sont là pour illustrer la force de la solidarité entre les membres d'un même club. Que cela soit pour accompagner leur vedette à un championnat de France ou les jeunes à une rencontre de quartier, toute la tribu se déplace ; même les champions n'hésitent pas à accompagner les débutants. On se donne rendez-vous au club pour se déplacer en groupe. Le déplacement c'est déjà le match. Tout le monde ne se bat pas (parfois uniquement un ou deux boxeurs du club figurent au programme de la soirée) mais tout le monde vit l'épreuve. Quand ils arrivent à la salle de la réunion, les jeunes ne se présentent pas comme étant de Pantin de Colombes ou de Courbevoie, mais comme les poulains de Kouider ou Fati. Ces rencontres sont pour eux l'occasion de prendre une part active aux combats en adoptant un des différents rôles qui s'offrent à eux : masseur, aide-soigneur ou bandagiste. Délivrant conseils et encouragements, réconfortant ceux qui s'estiment victimes d'une injustice, le "grand frère", d'entraîneur devient manager. Le prestige du "grand frère" ne manque pas de stimuler la fougue des jeunes. Fati sait bien ce qu'il peut apporter quand il se fait homme de coin : "Je sais que ma présence est importante pour eux. Bon, il ne faut pas que je sois indispensable parce que je ne serai pas toujours là, mais quand je fais le coin, ils se sentent plus forts. En plus, je connais leur comportement, je sais comment ils réagissent quand ils sont dépassés ou qu'ils ont peur. J'ai les petits mots pour leur permettre de refaire surface". Impossible de raviver une ardeur combative défaillante ou de rendre sa lucidité à un novice saoulé de coups, durant la précieuse minute de repos, sans une confiance absolue entre les deux équipiers. Ce lien indéfectible est indispensable aux jeunes, lorsque le "grand frère" prend parfois la

[14] Le "peeckaboo" est une technique offensive où il s'agit de faire porter ses coups de manières tournantes sur les zones sensibles de l'adversaire : le foie, la côte flottante gauche, la pointe du menton, le point de jonction de l'oreille et de la machoire. Elle avait permis à Floyd Patterson, autre poulain de Cus d'Amato, de devenir champion du monde. Quand d'Amato meurt en novembre 1985, Tyson se sent orphelin. Un an plus tard, en novembre 86, en battant par K.O. le canadien Trévor Berbick, il devient à vingt ans le plus jeune champion du monde de l'histoire de la boxe.

décision de faire arrêter le match, pour ne pas voir dans le jet de l'éponge une trahison. Que l'issue du match soit heureuse ou non, la joie ou la souffrance sont partagées. Lorsqu'ils mangent ensemble après la rencontre, les membres du groupe parlent encore boxe. Et dès le lundi, l'entraînement recommence, préparer un combat fait déjà partie du combat.

Alors que les jeunes boxeurs sont sûrs de voir l'ensemble de la tribu à l'heure précise à la salle (l'intransigeance sur la ponctualité étant la qualité de base du "grand frère" entraîneur), les jeunes basketteurs ne savent jamais très bien qui ils vont retrouver sur les play-grounds. Les terrains parisiens fonctionnent plus comme lieu de rencontre que véritablement comme lieu de rendez-vous. Mais cette incertitude porte aussi un espoir : celui de faire de nouvelles connaissances. Sur la touche, nombreux sont les commentaires concernant l'assistance : "Il y a personne à Glacière aujourd'hui" ou au contraire : "C'est plein au Luxembourg".

De plus, l'art de la rhétorique indispensable à la lutte verbale introduit une distance entre les joueurs qui interprètent des rôles, au sens de la métaphore théâtrale, sur la scène offerte par le terrain[15]. Le succès du street-ball tient dans la capacité des jeunes adeptes de s'inventer une identité pour un après-midi ; d'où l'usage si important des surnoms américanisés pour se redéfinir : "le gunner" (celui qui smashe tout le temps), le "shooteur-planteur" (celui qui marque en tirant de loin), le "dunker-top" (celui qui saute le plus haut), le "golfman" (celui qui reste décontracté quoi qu'il arrive). On est chez soi sur le play-ground seulement à condition d'être un autre. Le "street-ball" n'est pas un lieu où l'on vient chercher une oreille attentive à qui confier ses problèmes, la seule réponse qu'on y trouve c'est l'oubli : "Quand on arrive sur le ground, on laisse nos problèmes de côté, on est là pour jouer et rien d'autre, et de toutes façons, après une bonne séance de shoots, ça va toujours bien". Après les matches, les jeunes repartent comme ils

15 La métaphore théâtrale chère à Goffman ("La mise en scène de la vie quotidienne") trouve sa limite au yeux des sociologues de la jeunesse (Boullier D., 1987 ; Galland O., 1991) dans le fait que l'auteur suppose toujours l'existence de coulisses, alors que les jeunes passent d'une scène à une autre sans forcément disposer de cet espace de repli.

étaient venus, par petits groupes ou seuls, chacun avec son ballon. Il leur reste quelques mètres avant d'arriver au métro et de retourner à leur condition, d'être quoi, une nuque, des talons qui se lèvent parmi d'autres talons, des point noirs et oranges engloutis par la foule.

2.3. Des champions tout proches, des héros lointains

Les champions de boxe et de basket-ball offrent deux types d'identification. En boxe, les jeunes se trouvent au contact même du champion. Ils voient en pratique les efforts déployés, la souffrance consentie à l'entraînement et celle qui fait du combat une épreuve de virilité. Ils voient aussi comment les "grands frères" boxeurs, en ascètes des rings, diffèrent les "plaisirs" de la vie au profit de longues séances de préparation physique. Impossible de boxer sans condition physique ! A l'évidence, ce qu'ils veulent devenir, ce sont des copies conformes de Gilbert, Fati, ou Nordine, parce que la boxe est le sport réservé au clan des plus forts, des plus "hommes". Encaisser les coups encore plus que les donner sert de base commune à la construction de cette identité[16]. Les jeunes ne peuvent se leurrer sur le prix à payer pour devenir champion.

A l'inverse, la galerie de portraits des champions de la N.B.A., sans cesse retravaillée par les annonceurs et les publicistes, nous fait entrer dans un monde d'images où les panneaux de basket cèdent sous une avalanche de smashes. Aux portes de cet univers vidéo naît l'enchantement qui gomme les efforts et grossit le caractère ludique de l'activité. Il ne s'agit plus de faire montre de virilité en encaissant les coups mais de s'envoler au dessus de ses adversaires. Avec leurs têtes de guerriers enfantins, Michael Jordan, Magic Johnson et autres Pippen, donnent un air de jeu à leur activité professionnelle. Les exhibitions techniques de ces stars se doublent d'un mélange paradoxal de "fun" et de concentration. La

16 Nul ne le sait mieux que les vaincus qui doivent paradoxalement accepter de se faire défigurer ("démolir le portrait") pour s'incliner sans perdre la face.

pratique, à la gestuelle esthétisée, est synonyme de recherche de plaisir. Les dunks et les cent quatre-vingts, d'une élégance travaillée, déplacent les pôles d'intérêts : l'engouement pour les efforts prolongés cède face à celui des prouesses brévissimes mais répétées. Ces champions américains ont quelque chose de plus que Papin et Maradona, autres héros populaires qui, réussissant à forcer leur destin, deviennent des modèles d'auto-réalisation : ils sont noirs et mettent en scène les espoirs des gens de leur communauté. L'intérêt n'est plus alors simplement de constater que le street-ball recrute principalement parmi les jeunes noirs, mais aussi d'envisager qu'aucun basketteur noir français n'accède véritablement au statut de héros.

2.4. Le football et le basket-ball : des modes différenciés d'accès au terrain

Accéder au terrain dans les sports collectifs informels dépend des logiques internes des activités, de leurs structures réglementaires et du traitement culturel qui leur est réservé. Au basket, on joue à un contre un, à deux contre deux, à trois contre trois, le football au contraire implique la gestion d'un grand groupe. Plus le nombre de joueurs est élevé, plus ils ont des rôles différenciés et plus la tolérance aux écarts d'âge va être importante. Au basket, le nombre réduit de joueurs exige d'eux une forte polyvalence ; ils doivent en théorie pouvoir shooter, sauter pour aller récupérer la balle au rebond, passer, etc. (même s'ils ne retiennent en pratique que les gestes qui servent à établir les statistiques des meilleurs joueurs américains : le smash, le contre, la passe décisive). En trois contre trois, on comprend aisément que les écarts d'âge[17] soient difficilement gérables. Ainsi quand les "grands" disputent un match, les "petits" n'ont pas aisément accès au terrain. Les jours de

[17] Seule la taille des jeunes joueurs vient brouiller les groupes établis à partir de l'âge biologique.

saturation des terrains, le samedi après-midi par exemple[18], ils n'essaient même pas d'y accéder. Les jours de moindre affluence, les petits viennent se mêler aux grands en se plaçant ostensiblement sous le panier pour signifier leur désir de participer au jeu. Ils rentrent alors par paire de deux, un dans chaque équipe, assurant l'un sur l'autre un marquage individuel ce qui contribue à ne pas déséquilibrer les équipes. Il arrive aussi que les "petits" participent à une séance de tirs au paniers ; lorsqu'un des joueurs tire, deux possibilités apparaissent : soit il marque le panier et la balle lui est restituée jusqu'à ce qu'il échoue, soit il rate le panier et la balle fait l'objet d'une conquête au rebond par les joueurs qui attendent sous le panier. Il est clair qu'à ce jeu, les plus petits n'ont aucune chance d'accéder par eux-mêmes au ballon convoité. Aussi bénéficient-ils d'un statut dérogatoire à la règle et le "grand frère" leur donne régulièrement la balle. Il arrive que pris par une frénésie subite entraînée par la possession du ballon, les plus jeunes partent en dribble jusqu'à l'autre panier[19] en faisant perdre du temps à l'ensemble du groupe. Ils ne seront pas fustigés par les "grands". C'est un autre "petit" et non un aîné qui va le rappeler à l'ordre et lui faire rendre la balle.

Au football, les petits sont plus facilement intégrés au match car les rôles sont plus nombreux et hiérarchisés en statuts : le poste de *gardien* où l'on risque d'encaisser des buts, celui d'*arrière* où l'on ne peut en marquer et où l'on s'expose de surcroît aux remontrances de ses propres avants quand l'équipe adverse marque, sont les moins recherchés. Plus on se rapproche des places *d'avant*, celles des marqueurs de buts, plus les postes sont prestigieux. Il faut donc que les plus jeunes fassent d'abord leurs preuves à l'arrière avant de pouvoir espérer jouer devant. Une exception est faite à cette règle quand les "petits" admis dans la partie sont vraiment très jeunes et considérés comme inoffensifs ; ils peuvent alors jouer comme second

[18] Premier conseil pour accéder au terrain en week-end : il vaut mieux venir avec son équipe déjà constituée. Si l'on est seul, que l'on est connu et réputé, l'intégration dans une équipe se fera néanmoins sans problème majeur. L'accès au terrain se fait ensuite en fonction de l'ordre d'arrivée. Les joueurs en arrivant sur le play-ground mémorisent l'ordre d'inscription de leur équipe. Ils savent ainsi quand ils doivent jouer. A l'issue de chaque match, c'est l'équipe perdante qui cède sa place.

[19] Qui reste inutilisé puisque le basket de rue se joue sous un seul panier.

avant-centre, les arrières les laissant libre de leurs mouvements (leurs tirs n'étant pas à redouter, ils "comptent pour du beurre"). Alors qu'au basket tout le monde participe activement, au football, les plus jeunes ou les moins forts peuvent être traités comme spectateurs-joueurs. Ultime différence, nous avons vu qu'au basket les "petits" s'auto régulent ; au football, ce sont les leaders qui constituent les équipes. Dans ce cadre, le "grand frère" agit activement pour faire respecter un mode de constitution des équipes qui préserve le plus possible l'égalité des chances (il fera choisir un petit, un grand ou encore un fort, un faible). Il se fera alors le gardien d'un principe de valorisation des efforts des plus jeunes qui viendra contrebalancer les effets de l'âge pour avoir la balle.

En conclusion, il n'y a pas d'équivalence immédiate entre pratique sportive et socialisation. Il n'y a pas lieu d'opposer de manière irréductible "sport de rue" et "sport en club". Les "grands frères" utilisent l'un et l'autre d'une manière indifférenciée. Le club sportif peut demeurer un outil de base à la socialisation à condition qu'il accepte de se poser sans complaisance des questions qui ne vont pas de soi : comment éviter que les assemblées générales soient des lieux de manipulation plus que des lieux d'expression ? De quelles compétences ont besoin les jeunes pour pouvoir participer à la régulation d'une situation démocratique ? Qu'elle s'opère en club ou dans la rue, l'activité sportive, source de plaisir immédiat ou différé pour ses adeptes, ne développe pas a priori entraide et coopération spontanée. D'où l'intérêt de la présence des "grands frères" pour réguler les motivations des jeunes. Eux-mêmes, souvent champions, tout au moins experts en une activité, sont les mieux placés pour tirer avantage de la gloire sportive comme ancrage initial auprès de jeunes, puis le moment venu, pour désacraliser les champions au profit de projets individuels d'insertion.

CONCLUSION

L'actualité récente et surtout sa médiatisation ont exacerbé le débat sur les quartiers en difficulté. Qu'elle soit source d'espoir ou d'inquiétude, la réflexion sur le lien social dans ces cités est une priorité à l'ordre du jour politique. Face à la multiplication des alarmes (qui n'entonne aujourd'hui les refrains de la "haine" et de "l'explosion imminente" ?[1]), il était très tentant de se placer en avocat des actions "positives" menées par les "grands frères". Une des difficultés de ce travail a été justement d'emprunter l'étroit chemin de crête entre plaidoyer et réquisitoire. On peut aujourd'hui affirmer que, sans tambour ni trompette, loin des coups et des fracas médiatiques, les "grands frères" rencontrés aident les jeunes membres de leur cité sans vouloir se substituer ni aux pères ni aux enseignants. Ils ne se confondent d'ailleurs ni avec les uns ni avec les autres.

Ils comblent simplement parfois un manque qui permet aux jeunes de s'affronter à une réalité qui leur résiste. Ils mènent avant tout un travail de médiation et d'accompagnement : médiation entre l'univers scolaire et l'univers familial, accompagnement des jeunes dans leur transition vers l'âge d'homme. Il ressort de notre enquête que leur travail de médiation consiste en deux opérations sous-tendues par une même attitude générale : rapprocher ou séparer des acteurs sociaux, des réalités, tout en se mettant à la place d'autrui et en essayant de faire partager cette position à leurs interlocuteurs.

---

[1] Toujours plus prompts à relater les explosions épisodiques de haine et de sang que le travail, le don de soi et l'amour quotidien (il est vrai moins spectaculaires), les auteurs et réalisateurs fournissent comme repères dominant dans les cités la violence comme mode d'expression. C'est par exemple le cas de Mathieu Kassowitz quand il réunit, avec certes un immense talent, un ensemble de stéréotypes épars pour les faire vivre dans l'espace d'une même cité dans son film de fiction "La haine" (1995).

Mais pourtant ils ne délivrent pas un message univoque. On a pu en effet distinguer leur fonctionnement sur le quartier, où ils apprennent aux différentes cultures à communiquer, de leur mode de gestion de la fratrie familiale, où ils restent centrés sur leurs a priori culturels.

Rien de plus différent également qu'un "grand frère inséré" et un "bad grand frère". Pour les "insérés", s'en sortir revient à allier mérite personnel et solidarité collective. Ces "grands frères" ont compris que notre société porte en elle l'exigence d'agir en individu, d'agir par soi-même au lieu d'attendre passivement des ordres ou de l'assistance mais ils le font sans opposer action collective et démarche individuelle. Inversement pour les "bads", les notions d'honnêteté et d'intégrité, découplées de celles de justice et d'espoir ne signifient le plus souvent rien dans un univers où il s'agit avant tout de se débrouiller pour vivre. Ces contre modèles font sans doute courir le risque aux jeunes, balançant entre exclusion et inscription sociale, de basculer du côté sombre de la fraternité, là où la fascination pour l'argent facile et le désir de s'en sortir à tout prix font franchir les frontières de la légalité.

Que de différences séparent aussi les "grands frères" des "grandes soeurs" ! Les "grands frères" prônent l'égalité des hommes mais paradoxalement pas des femmes. Quand ils parlent d'égalité entre frères, ils basculent en permanence d'une tradition à une autre : d'une égalité de principe entre frères et soeurs revendiquée au nom des droits de l'Homme à l'inégalité de fait du système anthropologique musulman où le frère est supérieur à la soeur. Les grandes soeurs, elles, luttent au quotidien pour une égalité de droits non seulement de principe mais de fait.

Si nous avons critiqué les "arrangements" de gré à gré passés par les "grands frères", il nous faut en définitive inverser ce raisonnement pour nous demander qu'il adviendrait des situations où ils jouent un rôle de médiateur en leur absence. Ce n'est sans doute plus l'excès de prérogatives prises par les "grands frères" qu'il

faudrait déplorer mais l'absence de médiateur institutionnel efficace entre l'école et les familles.

Il semble bien que l'avènement des "grands frères" participe du vaste basculement idéologique entraînant la prise en charge des citoyens par eux-mêmes. Fin de l'état-providence oblige (Ewald, 1986), l'assistance se déplace toujours plus de la collectivité nationale et de ses représentants, à l'individu et ses solidarités de proximité. Le soutien du "grand frère" ne semble pas montrer autre chose d'où une ambiguïté persistante dans ses prises de positions par rapport au niveau national, considéré tantôt comme ultime cadre de références, tantôt uniquement comme pourvoyeur de ressources.

Le sens conféré à la pratique sportive permet d'éclairer ses positions. On entend beaucoup aujourd'hui que l'individualisme des jeunes provient d'un rejet des formes collectives d'organisation mais beaucoup moins qu'il témoigne d'une volonté d'agir de façon autonome dans une société qui est pourtant celle de la consommation de masse. Constater avec raison la montée de l'individualisme ne revient pas à l'opposer ipso facto au solidarisme (Ehrenberg, 1995). Du coup, les formes associatives, au lieu de n'avoir de cesse d'opposer ces deux principes, débat suranné et encombrant, ferait mieux de repenser les individualités au sein de leurs structures. Au lieu de condamner sans appel l'individualisme au nom du civisme et de la citoyenneté, elles pourraient, en prenant exemple sur les "grands frères", en faire l'ultime ressort des solidarités.



BIBLIOGRAPHIE

Abou Sada G., Milet, H., *Génération usines de l'immigration*, Paris, Arcantere, 1986.

Adambiewicz E., Les usages sportifs des espaces publics urbains, *rapport au Ministère de l'Equipement*, Lyon, CRIS, Université Claude Bernard, 1991.

Affichard J., Foucault J.B., *Justice sociale et inégalité*, Paris, Esprit, 1992.

Agulhon M., La sociabilité par le sport, *Revue sport et histoire*, 1988, n° 1, p. 11-15.

Althabe G., *Urbanisation et réhabilitation symbolique*, Paris, L'Harmattan, 1993.

Ansart P., *Sociologies contemporaines*, Paris, Seuil, Coll. "Point Virgule", 1992.

Aquatis S., Rarrbo K., Sociabilité juvénile en banlieue, *Revue Agora-Débats-Jeunesses*, 1995, n° 1, p. 15-26.

Arendt H., *Du mensonge à la violence*, Paris, Calmann-Lévy, 1972.

Ascher F., *Métapolis*, Paris, Fayard, 1995.

Augé M., *Génie du paganisme*, Paris, Gallimard, 1982.

Augé M., *Non-lieux*, Paris, Seuil, 1992.

Augé M., *Le sens des autres*, Paris, Fayard, 1994.

Augustin J.P., *Les jeunes dans la ville*, Bordeaux, Presses Universitaires de Bordeaux, 1991.

Augustini M., Duret P., Bilan de l'O.P.E 1992 dans les Hauts de Seine, *Rapport de recherche*, Paris, INSEP, 1992.

Augustini M., Duret P., Evaluation des bilans départementaux O.P.E. 1991, *Rapport de recherche*, Paris, INSEP/MJS, 1992.

Augustini M., Duret P., Les justices sportives, *Dire en APS*, 1992, n° 41, p. 10-16.

Augustini M., Duret P., Exclusion et lien social, *Dire en APS*, 1992, n° 43, p. 15-21.

Augustini M., Duret P., Ces vies parallèles, *Bulletin de liaison de l'Ile de France*, 1993, n° 2, p. 9-14

Bachman C., Coppel A., *Le dragon domestique*, Paris, Albin Michel, 1989.

Balandier G., *Le désordre, éloge du mouvement*, Paris, Fayard, 1988.

Balandier G., *Le pouvoir sur scène*, Paris, Balland, 1992.

Bass D., Pelle A., *Le placement familial*, Paris, Eres, 1993.

Baud J.P., *L'affaire de la main volée*, Paris, Seuil, 1993.

Baumrind D., Parental disciplinary patterns and social compétence, in *Children, Youth and society*, 1978, n° 9, p. 229-236.

Bayeux P., *Aménagements sportifs de proximité : Equipements ouverts à tous*, Paris, Centre national de la fonction publique territoriale, 1991.

Beauvois J.L., *La psychologie quotidienne*, Paris, PUF, 1984.

Becker H.S., *Outsiders*, Paris, Métailié, 1990.

Begag A., Delorme C., *Quartiers sensibles*, Paris, Seuil, Coll. "Point Virgule", 1994.

Benoit-Guilbot O., Quartiers dortoirs ou quartiers villages ? in *L'esprit des lieux*, Paris, C.N.R.S. Editions, 1990, p. 128-156.

Berger P., Luckman T., *La construction sociale de la réalité*, Paris, Méridiens Klincksieck, 1986.

Bertaux D., Delcroix C., *La fragilisation de la relation père-enfant*, Paris, CNAF, 1990.

Bidart C., Sociabilités : quelques variables, *Revue française de sociologie*, 1988, n° 29, Paris, p. 621-648.

Bidart C., L'amitié, les amis, leur histoire ; représentation et récits, *Sociétés contemporaines*, 1991, n° 5, p. 21-42.

Bliezner R., Adams R.G., *Adult frienship*, London, Sage, 1992.

Body-Gendrot S., *Ville et violence*, Paris, PUF, 1993.

Boltanski L., *Les économies de la grandeur*, Paris, PUF, 1987.

Boltanski L., *L'amour et la justice comme compétences*, Paris, Métailié, 1990.

Borman K.M., *The social life of children in a changing society*, London, Lawrence Erlbaum Associates, 1982.

Bouamama S., *De la galère à la citoyenneté*, Paris, Desclée de Brouwer, 1993.

Bouchet S., "Droit de cité", un réseau construit par et pour les jeunes, in Duret (Ed.), Les jeunes en difficulté un fourre-tout pour quelles réalités ? *Revue Panoramique*, 1995.

Boudimbou G., *Habitats et modes de vie des immigrés africains en France*, Paris, L'Harmattan, 1991.

Bouhnik P., Joubert M., Economie des pratiques toxicomaniaques et lien social, *Revue Dépendances*, 1992, n° 46, p. 27-36

Boullier D., Du rapport de génération dans le champ résidentiel, *Mémoire de Thèse de Sociologie*, E.H.E.S.S., 1987.

Bourdieu P., *Les règles de l'art*, Paris, Seuil, 1992.

Bourdieu P., *La misère du monde*, Paris, Seuil, 1993.

Bozon M., Heran F., La découverte du conjoint, *Revue Population*, 1987, n° 6, p. 22-39.

Bozon D., Les loisirs forment la jeunesse, in *Données Sociales*, Paris, INSEE, 1990.

Brooks G., *Les femmes dans l'Islam, un monde caché*, Paris, Belfond, 1995.

Bui-Trong L., L'insécurité des quartiers sensibles : une échelle d'évaluation, *Les cahiers de la sécurité intérieure*, 1993, n°14, p. 33-49.

Cahn P., *La relation fraternelle chez l'enfant*, Paris, PUF, 1962.

Callède J.P., La sociabilité sportive, intégration sociale et expression identitaire, *Ethnologie Française*, 1985, n° 4, p. 33-42.

Callède J.P., *Politiques d'insertion et aménagements sportifs : pour l'égalité des chances*, Actes du Colloque "Sports et insertion sociale", 1992, p. 49-61.

Calogirou C., *Sauver son honneur*, Paris, L'Harmattan, 1990.

Camy J., Chantelat P., Adambiewicz E., Sporting uses of the city : urban anthropology applied to the sport practices in the agglomeration of Lyon, *International Review for Sociology of sport*, 1993, n° 28, p. 175-185.

Castel R., De l'indigence à l'exclusion, la désafiliation, précarité du travail et vulnérabilité relationnelle, in J. Donzelot (Ed.), *Face à l'exclusion*, Paris, Seuil, 1991.

Castel R., *Les métamorphoses de la question sociale*, Paris, Fayard, 1995.

Chantelat P., Fodimbi M., Camy J., Sociabilités sportives et formes de citoyenneté des jeunes dans les zones DSU, *Rapport MIRE*, 1994.

Charlot B., Bautier E., Rochex J.Y., *Ecole et savoir dans les banlieues et ailleurs*, Paris, Armand Collin, 1992.

Chateauraynaud F., *La faute professionnelle*, Paris, Métailié, 1991.

Chobeaux F., Eté 91, les équipements sportifs de proximité, analyse d'une intervention politique sur les espaces urbains, *Mémoire de D.E.A en Ethnologie des territoires urbains*, E.H.E.S.S., 1992.

Chopart J.N., Les conversions des travailleurs sociaux, in Marinet (Ed.) *Les éducateurs aujourd'hui*, Toulouse, Brivat, 1993, p. 164-175.

Christanat, J.L., *Des parrains pour la vie*, Paris, Ed. Sciences de l'Homme, 1991.

Clastres P., *Recherche d'anthropologie politique*, Paris, Seuil, 1979.

Collectif., *Jeunes en révolte et changement social*, Paris, L'Harmattan, 1993.

Comte R., Sport/action/social : des stratégies de ruptures. *Rapport de recherche Ministère de la Jeunesse et des Sports*, 1991.

Corman, L., *Psychopathologie de la rivalité fraternelle*, Bruxelles, Dessart, 1970.

De France J., *Sociologie du sport*, Paris, La Découverte, 1995.

Delavaux C., L'accès des jeunes au logement : quartiers fragiles et développements urbains, *Revue Pour*, 1990, n° 125, p. 125-131.

Delarue J.M., *Banlieues en difficultés : la relégation*, Paris, Syros, 1991.

Derouet J.L., *Ecole et justice*, Paris, Métailié, 1991.

De Singly F., *La famille : l'état des savoirs*, Paris, La Découverte, 1992.

Digneffe F., *Ethique et délinquance*, Genève, Méridiens Klincksieck, 1989.

Do Ceu Cunha M., Des militants accros du social aux mauvais garçons repentis, l'émergence de nouveaux acteurs issus de l'immigration. *Migrants en formation*, juin 1993, n° 93, p. 44-61.

Dodier N., *L'expertise médicale*, Paris, Métailié, 1993.

Donzelot J., (Dir.), Face à l'exclusion, le modèle français, *Revue Esprit-société*, 1991.

Donzelot J., *L'état animateur*, Paris, Esprit, Coll. "Ville et société", 1994.

Dubar C., *La socialisation*, Paris, Armand Collin, 1991.

Dubedout H., *Ensemble refaire la ville*, Paris, La Documentation Française, 1983.

Dubet F., *La Galère, jeunes en survie*, Paris, Fayard, 1987.

Dubet F., Lapeyronnie D., *Les quartiers d'exil*, Paris, Seuil, 1993.

Dubet F., Les deux drogues, in Ehrenberg et Mignon (Ed.), *Drogue, Politique et société*, 1993, Le Monde, p. 99-111.

Dubet F., *Sociologie de l'expérience*, Paris, Seuil, 1994.

Dubois N., *La psychologie du contrôle, les croyances internes et externes*, Grenoble, PUG, 1987.

Dulong R., Aperman P., *La réputation des cités HLM*, Paris, L'Harmattan, 1992.

Durand M., *L'enfant et le sport*, Paris, PUF, 1987.

Durand M., Analyse de la tâche et étude des comportements de l'enfant en sport, *Diplôme d'Habilitation à Diriger des Recherches*, Université de Montpellier, 1991.

Duret P., Des sports de rue aux clubs sportifs, in *Le rôle du sport dans l'intégration sociale des jeunes*, Actes du colloque de Fleury-Merogis, janvier 1992.

Duret P., Irlinger P., Louveau C., Vulbeau A., *Le sport, moi et les autres*, Paris, INSEP/IDEF, 1992.

Duret P., Justice et socialisation, in *Pratiques sportives et insertion sociale des jeunes*, Journées d'étude de Vaucresson, novembre 1992.

Duret P., *L'héroïsme sportif*, Paris, PUF, 1993.

Duret P., Augustini M., *Sports de rue et insertion sociale*, Paris, INSEP, 1994.

Durkheim E., *Education et sociologie*, Paris, PUF, 1966 (1ère édition : 1925).

Eco U., *De superman au surhomme*, Paris, Grasset, 1993.

Ehrenberg A., *Individus sous influence*, Paris, Esprit, 1991.

Ehrenberg A.,*Le culte de la performance*, Paris, Calmann-Levy, 1991.

Ehrenberg A., *L'individu incertain*, Paris, Calmann-Levy, 1995.

Elias N., *La civilisation des moeurs*, Paris, Calmann-Levy, 1973.

Establet R., Beaudelot C., *Allez les filles*, Paris, Points actuels, 1992.

Etienne B., *La France et l'Islam*, Paris, Hachette, 1992.

Ewald F., *L'état providence*, Paris, Grasset, 1986.

Famose J.P., *Cognition et performance*, Paris, INSEP, 1993.

Fargues P., La baisse de la fécondité arabe, *Population*, 1988, n° 6, p. 975-1004.

Felouzis G., Interactions en classe et réussite scolaire, une analyse des différences garçons-filles, *Revue Française de Sociologie*, 1993, XXXIV, p. 199-222.

Ferrand A., Connaissances passagères et vieux amis. Les durées de vie des relations interpersonnelles, *Revue suisse de sociologie*, 1989, n° 2.

Ferreol G., *Intégration et exclusion*, Lille, PUL, 1992.

Ferreol G., et al. *Dictionnaire de sociologie*, Paris, Armand Collin, 1991.

Fize M., Touche M., Le skate: la fureur de faire, Caen, *Arcane*, 1992.

Forse M., Les réseaux de sociabilité : un état des lieux, *L'année sociologique*, 1993, n° 41, p. 247-262.

Galland O., Garrigues C., La vie quotidienne des jeunes du lycée au mariage. Naissance, apogée et déclin de la sociabilité amicale, *Economie et statistiques*, 1989, n° 223, p. 15-23.

Galland O., Un nouvel âge de la vie. *Revue Française de Sociologie*, 1990, n° 31, p. 49-66.

Galland O., *Sociologie de la jeunesse*, Paris, Armand Collin, 1991.

Galland O., Jeunesse et exclusion, in Roman (Ed.), Exclusion et citoyenneté, *Revue Esprit-société*, 1993, p. 247-266.

Garffmeyer Y., *Sociologie urbaine*, Paris, Nathan, 1994.

Gaspard F., Khosrokhavar Farahad, De la relation des garçons et des filles de culture musulmane dans les quartiers défavorisés, *Revue des Affaires Sociales*, 1994, n° 2, p. 59-76.

Gayet D., *Les relations fraternelles*, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1993.

Gecas V., The influence of social class on socialization, in Burr W.R. (Ed.), *Contemporary theories about the family*, 1979, Vol. 1, Free Press, New York.

Geffray C., *Ni père, ni mère*, Paris, Seuil, 1990.

Glasman D., Parents ou familles critique d'un vocabulaire générique. *Revue française de pédagogie*, Septembre 1992, n° 100, p.19-33.

Glasman D., Ion J., Les nouveaux métiers des quartiers populaires, *Migrants en formation* , Juin 1993, n° 93, p.19-31.

Godars, J.C., Labrune M., *Le corps*, Paris, Vrin, 1992.

Goody J., *Production and reproduction*, Cambridge, C.U.P., 1976.

Guideri R., *L'abondance des pauvres*, Paris, Seuil, 1984.

Guillemin A., Pouvoir de représentation et constitution de l'identité locale, *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 1984, n° 52-53, p. 49-63.

Habermas J., *Théorie de l'agir communicationnel*, Paris, Fayard, 1987.

Halbwachs M., *La classe ouvrières et les niveaux de vie ; recherche sur la hiérarchie des besoins dans les sociétés industrielles*, Paris, Gordon et Breach, Alcan, 1912.

Halbwachs M., *Classes sociales et morphologie*, Paris, Minuit, 1972.

Haumont A., Les équipements sportifs, in B. Michon (Ed.), *Corps, espaces et pratiques sportives,* Strasbourg, USHS, 1992, p. 66-78.

Hellbrunn R., Roth C., *Agression et sécurité*, Strasbourg, Copur, 1991.

Heran F., Comment les français voisinent, *Economies et statistiques*, 1987, n° 195, p. 43-59.

Heran F., Les relations de voisinages, *Données sociales*, INSEE, 1987, p. 326-337.

Heran F., La sociabilité une pratique culturelle, *Economies et statistiques*, 1988, n° 216, p. 3-22.

Heran F., Cycles de vie et cycles de relation de parenté : les âges de la vie, *Cahiers, travaux et documents*, n° 96, Paris, INED, 1991.

Heran F., Trouver à qui parler : le sexe et l'âge nos interlocuteurs, *Données sociales*, INSEE, 1990, p. 214-225.

Heritier-Augé F., De l'engendrement de la filiation. Approche anthropologique, *Revue Topique*, 1989, n° 44, p. 173-185.

Herpin N., L'urban underclass chez les sociologues américains : exclusion sociale et pauvreté, *Revue Française de sociologie*, 1993, XXXIV, p. 421-439.

Hill R., Theories and research design : linbing family behavior and child development, *Journal of comparative family studies*, 1981, n° 12, p. 1-18.

Ion J., *Le travail social à l'épreuve du territoire*, Paris, Rivat, 19

Irlinger P., Intégration par le sport, du mythe à la réalité, in *Sport, facteur d'intégration dans la cité*, Colloque de Montluçon, mai 1992.

Irlinger P., De la pratique sportive à l'insertion sociale, in *Pratiques sportives et insertion sociale des jeunes*, Journées d'Etudes de Vaucresson, novembre 1992.

Jazouli A., *L'action collective des jeunes Maghrébins de France*, Paris, L'Harmattan, 1986.

Jazouli A., *Les années banlieues*, Paris, Seuil, 1992.

Jazouli A., *Les raisins de la galère*, Paris, rapport FAS/MJS, 1994.

Jazouli A., *Une saison en banlieue*, Paris, Plon, 1995.

Jelen, C., *La famille : secret de l'intégration*, Paris, Robert Laffont, 1993.

Joseph I., *Le passant considérable*, Paris, Les Méridiens, 1984.

Kellerhals J., Troutot P., Lageza E., *Microsociologie de la famille*, Paris, PUF, 1984.

Kellerhals J., Montandon C., *Les stratégies éducatives des familles*, Neuchâtel, Delachaux-Niestlé, 1991.

Kellerhals J., Montandon C., Le style éducatif des parents et l'estime de soi des adolescents, *Revue Française de Sociologie*, 1992, n° 33, p. 313-333.

Kepel G., *Les banlieues de l'Islam*, Paris, Seuil, 1991.

Kepel G., *La revanche de Dieu*, Paris, Seuil, 1992.

Kepel G., *A l'ouest d'Allah*, Paris, Seuil, 1994.

Khellil M., *L'intégration des Maghrébins en France*, Paris, PUF, 1991.

Kokoreff M., La dimension spatiale des modes de vie des jeunes, *Revue Société*, 1994, n° 17, p. 45-59.

Labadie F., Les projets J. Bilan statistique. *Rapport de recherche*, Ministère de la Jeunesse et des Sports, 1992.

Ladrière P., De l'expérience éthique à une éthique de la discussion, *Cahiers Internationaux de Sociologie*, 1990, vol. 88, p. 43-49.

Lae J.F., *Le travail au noir*, Paris, Métailié, 1990.

Lae J.F., Crise des banlieues : les béton n'est pas en cause, *Revue Regard sur l'actualité*, juillet 1991, p. 11-18.

Lanneyrie P., *Les scouts de France*, Paris, Cerf, 1985.

Lapeyronnie D., Assimilation, mobilisation et action collective chez les jeunes de la seconde génération de l'immigration maghrébine. *Revue Française de Sociologie*, 1987, n° 2, p. 287-318.

Lapeyronnie D., *L'individu et les minorités*, Paris, PUF., 1993.

Lautrey J., *Classe sociale, milieu familial, intelligence*, Paris, PUF, 1980.

Le Bras H., Démographie des frères et soeurs, in Saulé (Ed.) *Frères et soeurs*, Paris, ESF, 1981, p. 48-64.

Le Breton D., *Passion du risque*, Paris, Métailié, 1991.

Legendre, P. *L'inestimable objet de la transmission*, Paris, Fayard, 1985.

Lescane G., *20, 30 ans les jeunes adultes à découvert*, Paris, DDB, 1994.

Lesourd S., *Adolescent dans la cité*, Paris, Eres, 1992.

Levi-Strauss C., *Les structures élémentaires de la parenté*, Paris, Mouton, 1947.

Levi-Strauss C., *Anthropologie structurale*, Paris, Plon, 1958.

Levi-Strauss C., *La pensée sauvage*, Paris, Plon, 1962.

Louis P., Prinaz L., *Skinheads, Taggers, Zulus*, Paris, La Table Ronde, 1990.

Loret A., *Génération glisse*, Paris, Autrement, 1995.

Mac Kay R., Conceptions of children ans models of socialization, in Turner (Ed.), *Ethnométhodologie*, Harmondsworth, Penguin, 1974.

Maffesoli M., *La conquête du présent*, Paris, PUF, 1988.

Mauger G., Les loubards, *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1983, n° 50, p. 56-82.

Mauger G., Le stade de la jeunesse : invariants et variations, *Les sciences de l'Education*, 1992, n° 3, p. 9-18.

Mauger G., *Les jeunes en France*, Paris, Documentation Française, 1994.

Mauss M., *Sociologie en anthropologie*, Paris, PUF, 1950.

Mauss M., Oeuvres, Tome II, *Cohésion sociale et division de la sociologie*, Paris, Minuit, 1969.

Mecheri H.F. *Maghrébins de la 2ème génération*, Paris, L'Harmattan, CIEMI n° 3, 1993.

Meudlers M.T., Thery I., *Les recompositions familiales aujourd'hui*, Paris, Nathan, 1993.

Mongin O., *La peur du vide*, Paris, Seuil, 1991.

Mongin O., Les métamorphoses du corps comique, *Communication*, 1993, n° 56, p. 125-138.

Monnier R., Pourtoir J.P., *Relations Ecole-Famille*, Bruxelles, Labor, 1987.

Montandon C., Perrenoud, P., *Entre parents et enseignants : un dialogue impossible ?* Berne, Peter Lang, 1987.

Nicholls J.G., Causal attribution and other achievement related cognitions : effects of task outcome, attainement, value and sex, *Journal of Personnality and social psychology*, 1975, n°31, p. 379-389.

Nicholls J.G., Conceptions of ability and achievement motivation, in Armes R. (Ed.) *Research on motivation in education*, New-York, Academic Press, 1984.

Nicollet A., *Femmes d'Algérie noire en France*, Paris, L'Harmattan, 1992.

Ogien A., La morale du drogué, *Revue des Affaires Sociales*, 1994, n° 2, p. 59-76.

Olson D., *Families : what makes them work ?* Berverly Hills, Sage Publications, 1983.

Pachet P., Etre seul à être soi, *Esprit*, Décembre 1992, n° 187, p. 48-59.

Pain J., *Ecoles : violence ou pédagogie*, Vigneux, Ed. Matrice, 1992.

Parisot D., Entre mythes et réalités, in Sport et insertion sociale, *Actes du Colloque*, Villeurbanne, 1992, p. 27-47.

Paugam S., *La disqualification sociale*, Paris, PUF, 1993.

Payet J.P., Civilités et ethnicité dans les collèges de banlieue : enjeux, résistances et dérive d'une action scolaire territorialisée, *Revue Française de Pédagogie*, Décembre 1992, n° 101, p. 59-69.

Pedrazzini Y., et coll., *Jeunes en révolte et changement social*, Paris, 1994.

Percheron A., Stratégies éducatives, normes éducatuves et classes sociales, in Mariet (Ed.), *L'enfant, la famille et l'école*, Paris, ESF, 1981.

Pharo P., *Phénoménologie du lien civil*, Paris, L'Harmattan, 1993.

Pitt-Rivers J., *Anthropologie de l'honneur*, Paris, Le Sycomore, 1983.

Ponisat D, Entre mythes et réalités, in Sport et insertion sociale, *Actes du colloque de Villeurbanne*, 1991, p. 27-47.

Pourtois J.P., *Les thématiques en éducation familiale*, Bruxelles, De Boeck, 1989.

Rangeot J.P., *Evaluation de l'opération aménagements sportifs de proximité ; été 1991.* Paris, Centre d'études sur l'ingénierie sociale, 1991.

Raoult, E., *SOS banlieue*, Paris, L'Harmattan, 1993.

Raven J., Valeurs, diversité et développement cognitif, in *Perspectives documentaires en sciences de l'éducation*, Paris, INRP, 14, 1988.

Ricoeur P., *Histoire et vérité*, Paris, Seuil, 1967.

Rojzman C., *La peur, la haine et la démocratie*, Paris, Epi/DDB, 1992.

Roman J., (Dir.), Ville exclusion et citoyenneté, *Revue Esprit Société*, 1993.

Rosenczveig J.P., *Les opérations été jeunes : analyse longitudinale d'une politique publique*, Paris, MIRE/IDEF, 1987.

Roulleau-Berger L., *La ville intervalle*, Genève, Méridiens Klincksieck, 1991.

Rochex J.Y., *Le sens de l'expérience scolaire*, Paris, PUF, 1995.

Sansot P., *Les gens de peu*, Paris, PUF, 1992.

Sayad A., *L'immigration ou les paradoxes de l'altérité*, Bruxelles, De Boeck, 1991.

Scarpetta G., *L'impureté*, Paris, Grasset, 1985.

Schnapper, D., *La France de l'intégration. Sociologie de la nation en 1990*, Paris, Gallimard, 1991.

Schnapper, D., *La communauté des citoyens*, Paris, Gallimard, 1995.

Segalen M., (Dir.), *L'autre et le semblable* (textes réunis et introduit par), Paris, CNRS Editions, 1989.

Segalen M., Ravis-Giordani G., *Les cadets*, Paris, CNRS Editions, 1994.

Shalins M., *Age de pierre, âge d'abondance*, Paris, Gallimard, 1976.

Strauss A., *La trame de la négociation*, Paris, L'Harmattan, 1992.

Sullerot E., *Quels pères ? quels fils ?* Paris, Fayard, 1992

Szlakmann C., *La violence urbaine*, Paris, Robert Laffont, 1992.

Thelot C., *Tel père, tel fils ?* Paris, Dunod, 1982.

Thomas R., Le rôle du sport dans l'atténuation des conflits inter-ethniques, in *Du stade au quartier*, Paris, Syros, 1992, p. 149-156.

Todd E., *Le destin des immigrés,* Paris, Seuil, 1994.

Touche M., *Les tags et la ville*, Paris, CRIV/CNRS, 1992.

Touraine A., *Critique de la modernité*, Paris, Seuil, 1992.

Touraine A., *Qu'est ce que la démocratie ?* Paris, Fayard, 1994

Trasher, *The "gang" : a study of 1313 gangs in Chicago*, Chicago, Chicago University Press, 1927.

Trepos J.Y., *Sociologie de la compétence professionnelle*, Nancy, Presses Universitaires, 1993.

Tribalat M., *Cent ans d'émigration. Etrangers d'hier, Français d'aujourd'hui*, INED, PUF, Paris, 1991.

Tribalat M., Attribution et acquisition de la nationalité française, *Population et société*, juillet 1993, n° 281, p. 2-9.

Tribalat M., *Faire France*, Paris, La Découverte, 1995.

Turner V., *Ritualisation et contre-rituels*, Paris, PUF, 1990.

Valleyrand R.J., Thill E., *Introduction à la psychologie de la motivation*, Paris, Etudes Vivantes, 1993.

Veillard-Baron H., De l'exil aux logiques d'enracinement : l'exemple de Sarcelles, *Migrants formation*, 1991, n° 86, p. 74-97.

Veillard-Baron H., *Les banlieues françaises ou le ghetto impossible*, Paris, L'Aube, 1994.

Verdes-Leroux J., *Le travail social*, Paris, Minuit, 1991.

Verquerre R., Etude comparative des attitudes et des valeurs éducatives des parents, in Danserau S., Terrisse B. (Eds.), *Education familiale et intervention précoce*, Montréal, Agence d'Arc, 1990.

Vigarello G., Le gouvernement du corps, *Communication*, 1993, n° 56, p. 9-21.

Vincent, G., *L'éducation prisonnière de la forme scolaire* ? Lyon, PUL, 1994.

Vulbeau A., *Du tag au tag*, Paris, Epi, 1991.

Vulbeau A., L'équipe sportive, espace de socialisation, in *Du stade au quartier*, Paris, Syros, 1992, p. 82-90.

Vulbeau A., Barreyre, J.Y., *La jeunesse et la rue*, Paris, Desclée de Brouwer, 1994.

Walgrave L., *Délinquance systématisée des jeunes et vulnérabilité sociétale*, Paris, Méridiens Klincksieck, 1992.

Weil P., *La France et ses étrangers. L'aventure d'une politique de l'immigration 1938-1991*, Paris, Calmann-Lévy, 1991.

Wieviorka M., Le sas et la nasse, in Roman (Ed.), Exclusion et citoyenneté, *Revue Esprit-société*, 1993, p. 191-204.

Wiltfang G.L., Scarbecz M., "Social class" and adolescent's self esteem : another look, *Social psychology quaterly*, 1992, n° 53, p. 174-183.

Xiberras M., *Les théories de l'exclusion*, Paris, Méridiens Klincksieck, 1990.

Zeghidour S., *Le voile et la bannière*, Paris, Hachette, 1990.

Zimmermann F., *Enquête sur la parenté*, Paris, PUF, 1993.

ANNEXES

ANNEXE 1 : Tableau signalétique des "grands frères"

ANNEXE 2 : Composition de la famille des "grands frères"

ANNEXE 3 : Grille d'entretien et grille d'observation thématiques pour les "grands frères"

ANNEXE 4 : Grille d'entretien pour les frères et soeurs

ANNEXE 5 : Grille d'entretien pour les autres jeunes encadrés par les "grands frères"

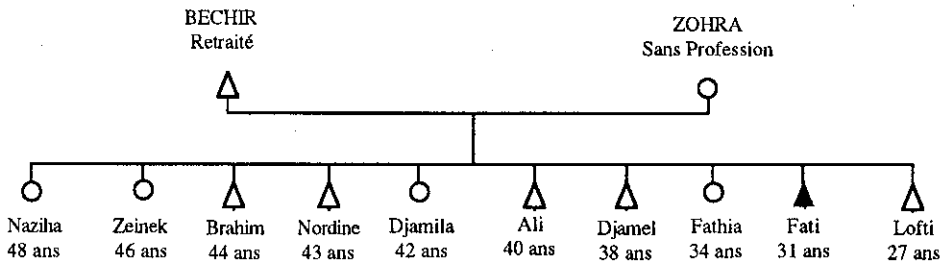
ANNEXE 6 : Grille d'entretien pour les enseignants

ANNEXE 1 : Tableau signalétique des "grands frères"

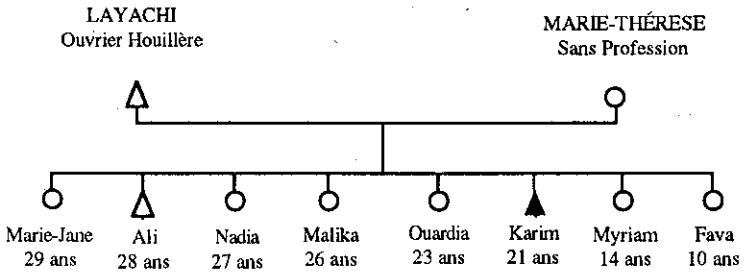
	Lieu de résidence	Ancien-neté dans le quartier	Taille de la fratrie	Place dans la fratrie	Age	Origine du père	Présence du père
Jean	Epinay "Les cinéastes"	21	4	Aîné	23	Camerounais	non
Karim	Saint-Denis "Franc-Moisin"	22	7	3ème	27	Tunisien	oui
Gilbert	Villetaneuse "Joncherolles"	20	13	6ème	28	Martiniquais	oui
Azzedine	Marseille "Les Aygalades"	19	8	4ème	25	Algérien	non
Razeki	Saint-Denis "Cosmonautes"	19	5	Aîné	25	Algérien	non
Fati	Colombes "Gagarine"	16	10	8ème	31	Algérien	oui
Kamel	Chanteloup "La Noée"	26	7	Aîné	26	Français	oui
Alain	Chevilly-la-Rue "La Saussaie"	20	8	Aîné	23	Français	non
Karim	Forbach "Fareberfviller"	22	8	6ème	22	Algérien	oui
Zahou	Gagny "Peuplier"	19	6	Aîné	21	Marocain	non
Nordine	Champigny "Bois l'Abbé"	19	9	6ème	18	Tunisien	non
Nadia	Rueil "Fouilleuse	26	7	2ème	23	Algérienne	oui
Yasmina	Chevilly-la-Rue "La Saussaie"	25	7	Aînée	26	Tunisienne	oui
Naïma	Gagny "Peuplier"	20	7	3ème	23	Marocaine	oui

ANNEXE 2 : Composition de la famille des "grands frères"

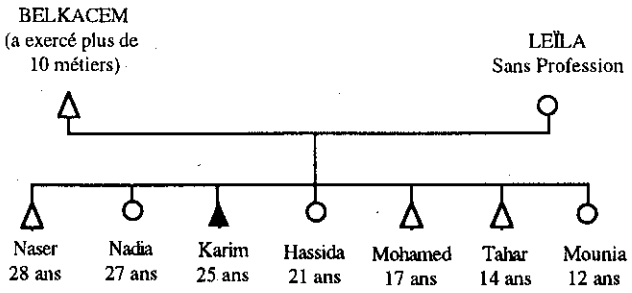
FATI



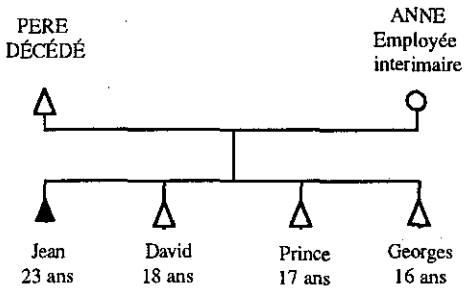
KARIM (FORBACH)



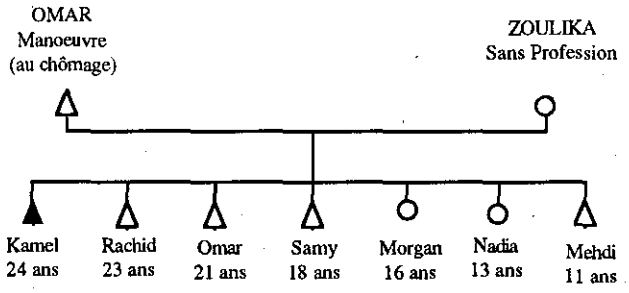
KARIM (St DENIS)



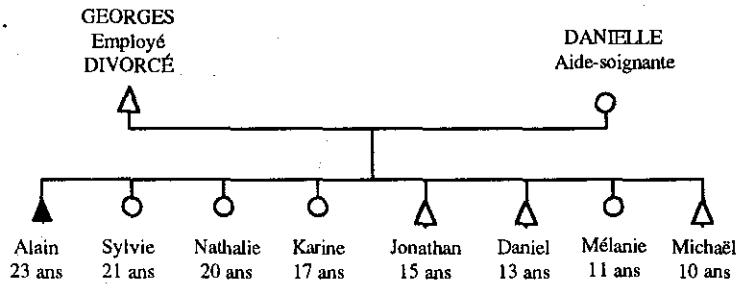
JEAN



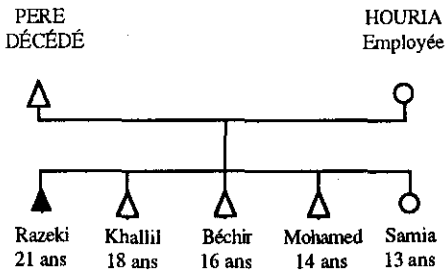
KAMEL



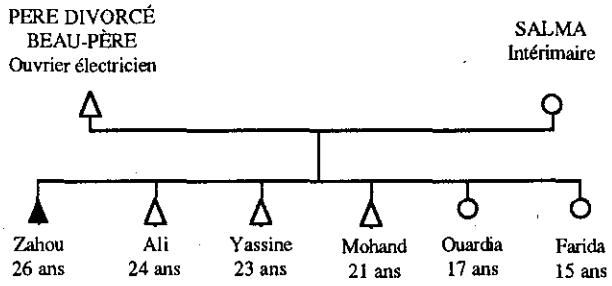
ALAIN



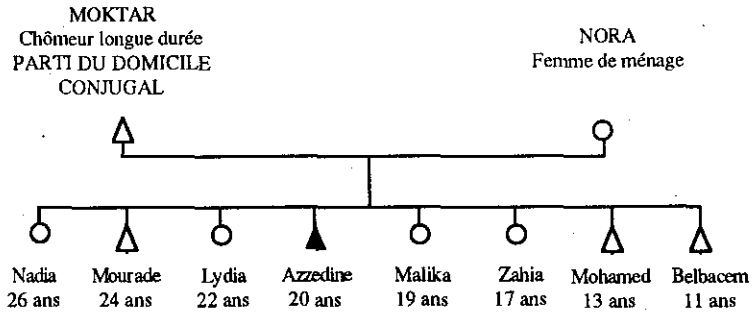
RAZEKI



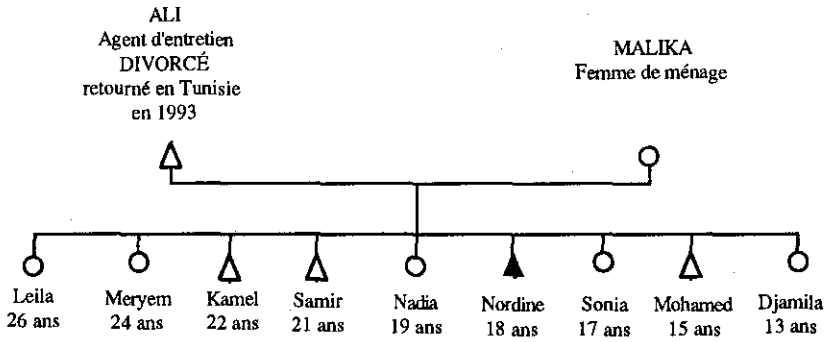
ZAHOU



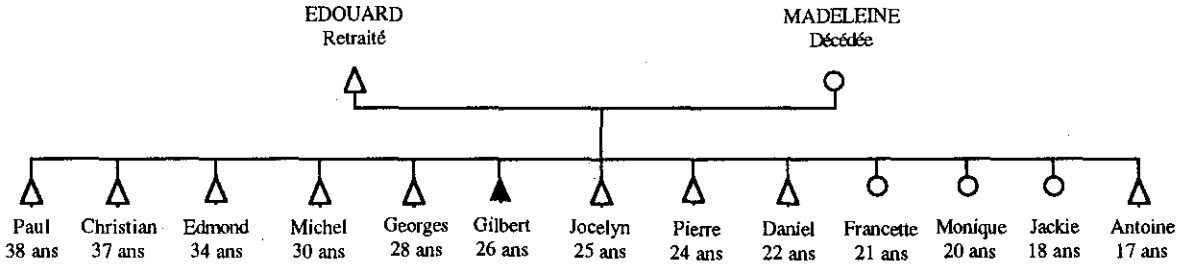
AZZEDINE



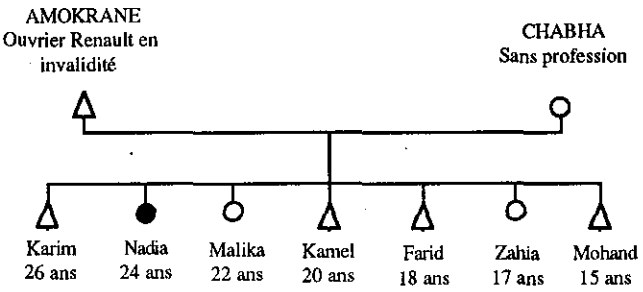
NORDINE



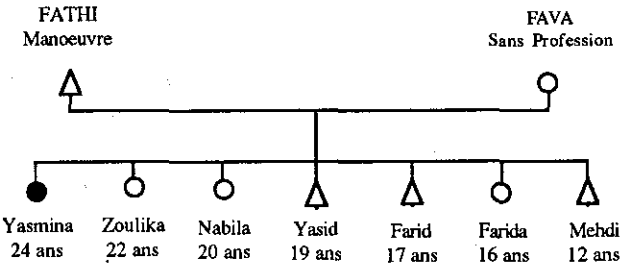
GILBERT



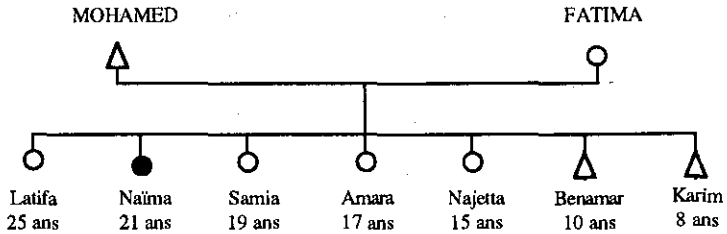
NADIA



YASMINA



NAÏMA



ANNEXE 3 : Grille d'entretien et grille d'observation thématiques pour les "grands frères"

REMARQUE : La grille d'entretien présentée ci-dessous (comme les suivantes) rassemble les principales questions posées regroupées par thèmes. Il faut bien sûr souligner que leur formulation ainsi que leur ordre d'avènement dépendait de la passation de l'entretien et du jeu d'interaction entre le chercheur et les sujets.

Indicateurs généraux :

Age
Situation scolaire ou professionnelle
Composition de la famille
Age des parents
Profession des parents
Age des frères et soeurs
Situation scolaire ou professionnelle des frères et soeurs
Durée de la résidence dans la cité, le quartier, la ville
Rapide récit autobiographique

Le "grand frère" et sa famille :

• Image du père et de son style éducatif (si le père réside au domicile familial) :

Parles-moi du travail de ton père
Et lui qu'est-ce qu'il en dit ?
Qui prend les décisions importantes dans la famille ?
Est-ce qu'on te demande parfois ton avis sur ce type de décision ?
Tu t'entends bien avec ton père ?
Est-ce que tu l'aides parfois ?
Est-ce que vous avez d'autres activités en commun ?
Est-ce que tu as des opinions en commun avec ton père ?
Sur quoi es-tu en désaccord ?
Est-ce que ton père punit parfois tes frères ou tes soeurs ?
Si oui, pour quels motifs ? de quelle manière ? Est-ce que tu as déjà estimé que c'était injuste ? Si oui, comment as-tu réagi ?
Si non, est-ce que tu estimes qu'ils mériteraient de l'être parfois ?
Quand tu seras père toi-même, est-ce que tu éduqueras tes enfants de la même façon que ton père t'a éduqué ?
Qu'est-ce que tu garderas, qu'est-ce que tu changeras ?

• Aides aux parents :

- Quels types de services rends-tu à tes parents ?
  * Argent
  * Démarches administratives
  * Réparation et entretien de l'appartement, de la voiture...
  * Conseils dans les relations entre les parents
  * Conseils dans les relations avec les autres (voisins, employeurs, etc.)
  * Conseils dans l'éducation des frères et soeurs
  * Autres

- **Aides et éducation des frères et soeurs :**
  - Est-ce que pour toi c'est important que ton frère ou que ta soeur réussisse à l'école ?
  - Est-ce que tu aides au moins un de tes frères ou une de tes soeurs à faire ses devoirs ? Si oui, ils sont dans quelle classe ?
  - Qui assiste aux réunions parents profs dans ta famille ?
  - Si tes frères ou soeurs essaient de cacher de mauvaises notes à tes parents, comment réagis-tu ?
  - Si un de tes frères ou une de tes soeurs a une mauvaise note comment réagis-tu ?
  - Si tu apprends qu'un de tes frères ou une de tes soeurs sèchent les cours, comment réagis-tu ?
  - Si tu apprends qu'un de tes frères ou une de tes soeurs te cache une mauvaise note, un avertissement... , comment réagis-tu ?
  - Si ton frère te dis qu'un prof l'emmerde et qu'il vient chercher de l'aide auprès de toi qu'est ce que tu fais ?
  - Si ton frère te dis qu'il emmerde un prof qu'est-ce que tu fais ?
  - Est-ce que tu as déjà acheté des vêtements ou donné de l'argent à tes frères et soeurs ?
  - Si ton frère a un ami qui ne te plaît pas, qu'est-ce tu fais ? idem pour la soeur
  - Si tu vois ton frère avec une fille qu'est-ce que tu lui dis ? idem pour la soeur
  - Si tu vois ton frère se bagarrer qu'est-ce tu fais ?
  - Est-ce que tes frères te demandent parfois de l'aide, des conseils ? à quels sujets ? idem pour les soeurs.
  - Est-ce que tu vois d'un bon oeil que ton frère ait des amis blancs, noirs, jaunes ?ou que ton frère sorte avec une blanche, une noire, une jaune ? Idem pour la soeur
  - Comment tu éduques tes plus jeunes frères et soeurs ? Qu'est-ce que tu leur interdit de faire ? Qu'est-ce tu leur permet de faire ? Comment aimerais-tu qu'ils deviennent ?
  - Est-ce que tu estimes que tu es sévère ?
  - Est-ce qu'il y a des domaines où tu es plus sévère que d'autres ?
  - Jusqu'où peut aller ta sévérité ?

- **Les valeurs conférées à la famille :**
  - C'est important pour toi la famille ? Pourquoi ?
  - Qu'est ce qui est plus important que la famille ?
  - Quelles sont les personnes qui comptent pour toi dans ta famille ?
  - Comment tu vois la famille idéale ?
  - Tu es musulman ? L'Islam c'est important pour ta famille ?

- **Les valeurs du "grand frère" :**
  - L'honneur c'est quelque chose d'important ?
  - Mentir c'est grave ?
  - Est-ce que donner ta parole ça t'engage vraiment ?
  - Le respect c'est important pour toi ? Quelles sont les personnes qui sont dignes de respect ? Quelles sont celles que tu respectes, pourquoi ?

Le "grand frère" et l'école :

- **Déroulement de sa scolarité :**
  - Redoublement ? Filières empruntées ?
  - Tu t'entendais bien avec tes profs ?
  - Qu'est-ce qu'ils disaient de toi (discipline, reproches et qualités) ?

- **Représentations de l'école :**
  - Est-ce que l'école c'est important pour toi ? Pourquoi ?
  - Est-ce tu as eu de bons profs, c'est quoi pour toi un bon prof ?
  - Est-ce que tu as eu des mauvais profs, c'est quoi pour toi un mauvais prof ?

- **Rôle en tant qu'élève dans l'école :**
  - Relation avec les autres élèves ?
  - Est-ce que tu avais un rôle particulier (régulation des relations entre élèves, relations profs/élèves, aide aux devoirs, délégués de classes, etc.)

- **Articulation École/Quartier :**
  - Est-ce que dans ta cité, l'école se mêle de la vie du quartier ?
  - Si oui : Quelle forme cela prend-il ? Est-ce que tu joues un rôle particulier dans cette liaison ?
  - Si non : Est-ce que tu penses que ce serait quelque chose de souhaitable ?
    - * Si oui pourquoi ? Quelle forme cela pourrait prendre ?
    - * Si non pourquoi ?

Le "grand frère" et le quartier :

- **Le "grand frère" et les autres jeunes que ses frères et soeurs :**
  - Est-ce que tu estimes que tu as un rôle particulier dans la vie de ton quartier ? Faire détailler leurs actions
  - Comment as-tu été amené à avoir ce rôle ?
  - Est-ce que des jeunes viennent te parler de leurs problèmes et te demander conseils ?
  - De quels types ? (Principaux thèmes abordés : école, délinquance, drogue, emploi, argent, vacances, racisme, religion, vacances, problèmes familiaux)
  - Est-ce que tu penses avoir de l'influence ? à quel propos ? pourquoi ?
  - Est-ce que tu considères ces jeunes qui viennent te demander conseil comme tes copains ?
  - Qui sont tes amis, qui sont tes copains, quelles différences fais-tu entre les deux ?
  - Est-ce qu'il t'arrive de leur donner des conseils sans qu'ils te le demandent (si oui, donner des exemples) ?
  - Est-ce qu'il t'arrive de donner conseil à des filles ?
  - Quand ils ont des problèmes matériels, est-ce que tu aides les jeunes (prêt ou don d'argent, de matériel...)
  - Est-ce que parmi ces jeunes, certains ont des problèmes scolaires, "sèchent" les cours... Si oui, qu'est-ce tu fais ?
  - Quand tu sais qu'un jeune cache ses résultats scolaires à sa famille, qu'est-ce que tu fais ?
  - Si un de ces jeunes est confronté à la drogue, qu'est-ce que tu fais ?
  - Si un de ces jeunes est confronté à la délinquance, qu'est-ce que tu fais ?

- Dans quel cas tu considères que tu dois aller voir la famille d'un jeune ? Ca t'es déjà arrivé ?
- Si un de ces jeunes a des problèmes graves avec sa famille (violence, mésentente durable), qu'est-ce que tu fais ?
- Quels types de problèmes ne peux-tu pas résoudre ? pourquoi ?
- Les jeunes que tu aides ils te connaissent d'où, préciser par des exemples, ils habitent tous dans la cité ? (zone d'influence du grand frère).

• **"Grands frères" et autres familles que la sienne** :
- Est-ce que les parents ont confiance en toi, qu'est-ce qui te fait dire ça ?
- Est-ce que tu aides certaines familles pour régler des problèmes tels que logement, syndic, papiers administratifs...
- Comment t'ont connu les familles que tu aides ?

• **"Grands frères" et institutions :**
- Rôle auprès de la municipalité
- Implication dans la vie associative
- Opinion sur les travailleurs sociaux et les dispositifs d'insertion
- Implication dans la vie politique
- Rôle pour améliorer l'ambiance et maintenir le quartier en état de paix
- Bénéfices personnels retirés des actions
- Bénéfices pour les autres retirés des actions

• **"Grands frères" et animation :**
- Est-ce que tu organises des activités pour les jeunes, dans quel cadre ?
- Est-ce que tu fais des actions dans d'autres quartiers ?
- Rôle de la religion dans son quartier, évolution ?

• **"Grands frères" et le sport**
- Est-ce que tu fais du sport ?
- Place du sport dans sa vie et dans l'action qu'il mène auprès des jeunes
- Valeurs qu'il confère au sport
- Est-ce que tu leur fais faire du sport ? quel type de sport ? quelles modalités ?

<u>Thèmes d'observation privilégiés sur les pratiques physiques</u> :

- Rôle du "grand frère" : encadrement ou participation ?
- Les modes de constitution des équipes (en sports collectifs)
- L'aménagement et l'évolution des règles du jeu
- L'apparition d'incidents et leur modes de régulation
- La gestion des différences d'âge
- Les modes de gestion des matériels utilisés
- Les modes d'appropriation de l'espace
- Le rôle du grand frère dans la "didactisation" de l'activité
- Traitement des différences ethniques s'il y a lieu
- Les prises de parole durant l'activité physique
- Temps d'activité par rapport au temps de présence
- Temps de compétition par rapport au temps de jeu

ANNEXE 4 : Grille d'entretien pour les frères et soeurs des "grands frères"

• Perception des relations entre frères et soeurs et entre parents et enfants :

- Est-ce que vous vous entendez bien entre vous ?
- Est-ce que tu te disputes souvent avec X (le grand frère), à quel sujet ?
- Est-ce que tu crains X (le grand frère)
- Est-ce que tu es fier de X ? Pourquoi ?
- Est-ce que tu fais beaucoup de choses avec X ?

• Perception de l'action du grand frère :

- Est-ce que tu discutes souvent avec X ?
- Est-ce que tu le trouves sévère ?
- Quels sont les meilleurs conseils qu'il (ou elle) t'ai donné ?
- Est-ce que X t'aide dans ton travail, si non qui le fait ?
- Est-ce que tu te considères comme suffisamment "libre" ?
- Si tu as un secret à confier, tu vas voir X ?
- Pour quel type de problème vas-tu voir X ?
- Est-ce que tu trouves X juste avec toi ? Et avec tes frères et soeurs ?
- Est-ce que tu te souviens quand est-ce que X a commencé à prendre des responsabilités dans la famille ?
- Est-ce que ton frère trouve que tu es obéissant(e) ?
- Est-ce que ton frère t'encourage à prendre des décisions ?

• Perception de la famille :

- Quelles sont selon toi les qualités d'une "bonne" famille ?
- Qu'est-ce que vous faites comme loisir ?
- Est-ce que vous passez l'été tous ensemble ?
- Vous faites beaucoup de choses ensemble ?
- Est-ce que votre famille est connue dans le quartier ?
- C'est ton père ou ton frère le plus connu dans le quartier ?
- A quoi aides-tu tes parents ?
- Est-ce que tes parents trouvent que tu es "obéissant(e)" ?
- Est-ce que tes parents t'encouragent à prendre des décisions ?

ANNEXE 5 : Grille d'entretien pour les autres jeunes encadrés par les "grands frères"

• **Les jeunes entre eux** :

- Est-ce que tu peux me donner les prénoms de tous tes copains, prends ton temps. A chaque fois que tu m'en cite un, dis-moi où tu le rencontres et pourquoi faire ?
- Est-ce que tu fais une différence entre un copain et un ami ?
- Si oui, laquelle ou lesquelles ?
- Si oui, est-ce que tu peux me donner les prénoms de tous tes amis, prends ton temps. A chaque fois que tu m'en cites un, explique-moi comment tu l'as rencontré et ce que vous faites ensemble aujourd'hui ?
- Fréquence des rencontres avec ses amis et ses copains

• **Les jeunes et leur "grand frère" :**

- Sur quels sujets te confies-tu à X (le "grand frère") ?
- Qu'est ce qui te plais chez X ?
- Sur quels types de problèmes irais-tu plutôt voir ton père, sur quels autres irais-tu plutôt voir X ?
- Est-ce que tu fais du sport avec X ?
- Est-ce que le fait que X fasse du sport t'incite à en faire ?
- Tu passes beaucoup de temps avec lui ?
- Tu le vois souvent ?
- Comment vous êtes-vous rencontrés ?
- Tu le considères comment, comme un frère, comme un ami, comme un copain ?

ANNEXE 6 : Grille d'entretien pour les enseignants

• Le "grand frère", son passé scolaire, sa famille :

- Est-ce que vous avez le frère ou la soeur de X en cours ?
- Si oui, comment se passe leur scolarité ?
- Est-ce que vous avez eu X en cours ?
- Si oui, comment s'est passée sa scolarité ?
- Est-ce que vous connaissez ses parents ?
- Si oui, dans quelles circonstances les avez-vous rencontrés ?
- Est-ce qu'il vous est déjà arrivé de les voir hors de l'école ?

• L'enseignant et sa représentation de l'action du "grand frère" à l'école :

- Quelle image vous faites-vous des "grands frères" ?
- Ont-ils un rôle spécifique à jouer dans l'école ?
- Est-ce que vous avez une stratégie spécifique avec les grandes fratries ?
- Est-ce qu'un "grand frère" vous a déjà rendu service ?
- Est-ce qu'un "grand frère" vous a déjà attiré des ennuis ?
- Quels types de services peut rendre un "grand frère" ?
- Quels types de services ne peut-il pas rendre ?

• L'enseignant et sa relation avec les familles :

- Comment s'organise la liaison Profs / Parents d'élèves ?
- Vous auriez des suggestions pour l'améliorer ?